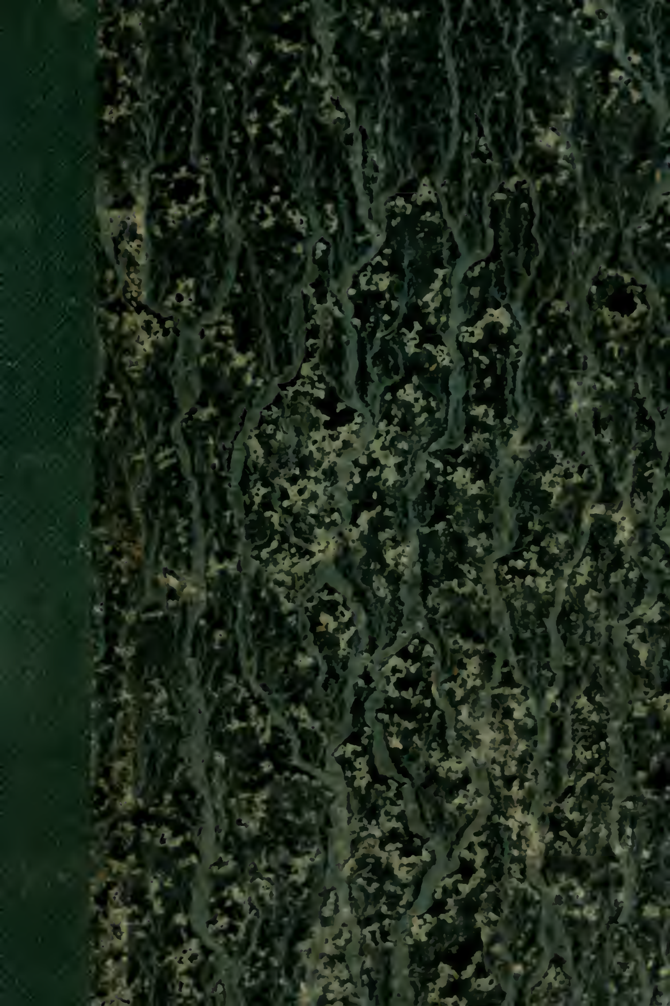


L'HONNEUR D'UNE FEMME.

LAGNY. — Imp. de Giroux et Vialat.

L'HONNEUR

D'UNE FEMME

PAR

JULES LACROIX.

Virtus nomen !

2

PARIS,

DUMONT, ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

—

1842.

I.

Huit jours après, un jeune homme pâle et amaigri était assis dans un vieux fauteuil auprès d'une cheminée qui répandait moins de chaleur que de fumée dans la pauvre chambre d'auberge : c'était Albéric.

Il était bien faible encore, et l'on pouvait

voir à l'extrême altération de son visage qu'il sortait à peine d'une cruelle maladie. En effet, depuis trois jours seulement, il avait obtenu du médecin la permission de quitter son lit, mais il ne devait pas sortir avant quelque temps. Néanmoins, le docteur avait déclaré à Rodolphe que son jeune ami ne se trouvait plus en danger, et que la convalescence serait fort rapide, si l'on avait soin de le distraire et d'empêcher, par tous les moyens possibles, le retour des idées fatales qui l'avaient mis au bord de la tombe.

Cette guérison presque miraculeuse, et sur laquelle le médecin était, peu de jours avant, bien loin de compter, ce n'était point l'art qui l'avait produite; mais le conseil du brave docteur avait été suivi fidèlement, et Rodolphe s'applaudissait au fond du cœur. Il est vrai que Rodolphe n'était point le seul qui eût fait cette cure merveilleuse : c'était l'a-

mour, c'était la vue inespérée et soudaine d'une femme qui avait apparu dans la sombre chambre mortuaire comme un ange venu des cieux exprès pour guérir et consoler.

Le médecin avait bien recommandé à Rodolphe de quitter son ami le moins possible, car, dès qu'il était seul, abandonné à lui-même, le convalescent retombait tout de suite dans sa mélancolie profonde et ses pénibles souvenirs.

Depuis cette fois où Franciska était venue la nuit avec Laure, Albéric ne les avait pas revues, et Franciska était continuellement dans sa pensée; ses yeux croyaient la voir sans cesse; par moment, il ouvrait la bouche pour lui parler, et soupirait douloureusement quand il s'apercevait de sa méprise. Mais à présent, qu'il n'avait plus, comme naguère, l'excuse de la maladie et du délire, il ne prononçait devant personne que Rodolphe le

nom de Franciska, et c'était toujours avec une adoration chaste et respectueuse. Il ne demandait plus à la voir, il ne laissait plus échapper de sombres malédictions contre M. Horner; car maintenant, il comprenait que cette femme était pour jamais séparée de lui, qu'elle appartenait à un autre, et que lui, Albéric, il ne pouvait, sans une ingratitude affreuse, songer un instant à se faire aimer d'elle, à la détourner de ses devoirs d'épouse.

Mais la contrainte que s'imposait le malheureux jeune homme était trop cruelle; il souffrait trop, et, d'un moment à l'autre, il fallait que ce cœur plein débordât en larmes d'amour et de reconnaissance, ou qu'il se brisât.

Albéric était seul dans sa triste chambre depuis une demi-heure seulement; une af-

faire importante avait forcé Rodolphe à s'absenter. Rodolphe avait à Bâle des intérêts de famille et de fortune, qui devaient tôt ou tard le décider à se fixer dans cette ville : Laure le savait depuis longtemps, et cette considération n'avait pas médiocrement contribué à la faire venir à Bâle avec son père. Mais Rodolphe ne pouvait encore quitter Francfort où sa réputation d'avocat grandissait chaque jour.

Rodolphe avait promis au convalescent d'être bientôt de retour. Cependant il ne revenait pas.

Albéric, le front dans ses mains et le coude sur le bras de son fauteuil, tenait un volume de poésie qu'il ne lisait pas. Son œil en regardait machinalement les pages, et, de temps en temps, il relevait la tête pour examiner la pendule.

— Déjà trois heures! dit-il enfin tristement; et Rodolphe ne vient pas!..... Que peut-il faire?... Oh! s'il l'avait vue?... s'il pouvait me parler d'elle, tout à l'heure!... Mais non, il évite même de prononcer son nom!... Il ne veut pas aller chez elle... Ah! mon Dieu! ne pourrai-je donc savoir ce qu'elle fait?... si elle est heureuse, elle qui mérite tant de l'être... Si elle pense à moi!...

Et sa tête, qu'il venait de relever un instant, retomba lourde et brûlante sur sa main. Une larme parut au bord de sa paupière.

— A toi! reprit-il avec un sourire plein de tristesse. Elle, penser à toi! Quelle folie!... Vraiment, ma pauvre tête n'est pas encore bien saine... Eh! pourquoi, malheureux, penserait-elle à un homme qui n'est rien pour elle!... N'est-elle pas mariée?... N'a-t-elle

pas un mari qui l'aime ?... qu'elle aime, peut-être ?...

En prononçant ces derniers mots, Albéric frissonna, et l'expression de son visage, toujours si douce et si mélancolique, prit quelque chose d'amer et de sauvage.

—Non ! non ! s'écria-t-il d'une voix sourde; non, c'est impossible !... elle ne l'aime pas !... cet homme n'est pas fait pour elle !... Il n'existe entre eux aucune sympathie, aucun rapport de caractère et d'éducation !... Cet homme est la vulgarité, le prosaïsme en personne !... tandis qu'elle, Franciska, oh ! c'est une créature divine, accomplie !... Où trouver sur la terre un être digne d'elle !... O mon Dieu ! mon Dieu !... l'aimer avec tant d'amour... et dire qu'elle est perdue pour moi... que jamais...

Sa voix s'éteignit dans les larmes; il de-

meura quelques instants immobile, à sangloter, le front dans ses deux mains.

Il pleurait encore lorsque la porte s'ouvrit. Rodolphe entra. Il était sombre et souci eux

Rodolphe, croyant qu'Albéric était endormi, referma la porte avec beaucoup de précaution, dans la crainte.de l'éveiller; puis, ayant posé son chapeau sur une chaise, il entra sur la pointe du pied, et vint s'asseoir tout près d'Albéric. C'est alors seulement qu'il s'aperçut, aux mouvements saccadés de la poitrine du malade, que celui-ci ne dormait pas et pleurait silencieusement. Rodolphe demeura quelque temps, muet et pensif, à considérer son ami, dont la rêverie sans doute était bien profonde, puisque le bruit de la porte ne l'avait pas dérangé.

—Pauvre Albéric! se dit tout bas Rodolphe en secouant la tête. Il n'est pas encore gué-

ri!... le cœur surtout!... C'est d'elle qu'il s'occupe maintenant!

Puis, se penchant vers Albéric, il lui prit doucement une main qu'il serra dans les siennes.

— Ah! c'est toi, mon bon Rodolphe?..... dit Albéric d'une voix qu'il s'efforçait en vain d'affermir. Je t'attendais avec bien de l'impatience.

— Et que faisais-tu pendant ce temps-là, cher ami?... Ah! tu lisais Schiller?... très bien, ma foi... je t'approuve : c'est une noble et généreuse lecture qui va ranimer ta verve poétique, et faire jaillir de ton cerveau le vers aussi abondamment que l'eau du rocher sous la verge de Moïse!... Ah! ah! continua-t-il avec un éclat de rire forcé, en voilà, j'espère, des comparaisons!. Tu vois que je suis poète aussi, moi, quand je m'en mêle!

Il y avait tant de tristesse dans cet éclat de rire, et la voix de Rodolphe démentait si fortement ses paroles, qu'Albéric, malgré sa préoccupation, ne put s'empêcher de le remarquer. Il regarda Rodolphe avec une expression de curiosité douloureuse.

— Rodolphe, dit-il en lui prenant la main, tu veux paraître gai... mais tu ne l'es pas... non, tu viens d'apprendre quelque mauvaise nouvelle! Parle, je t'en conjure... ne me cache rien.

— Mais je n'ai rien à te cacher, mon cher Albéric, rien absolument, répondit Rodolphe en s'efforçant encore de sourire. Je ne suis pas triste, mais de mauvaise humeur; je viens d'avoir une discussion d'intérêts avec le plus grand chicanier du monde, et tu sais combien je déteste les ergoteurs, tout avocat que je suis. Imagine-toi, mon cher, que mes

deux vieux cousins veulent littéralement me tondre, et que je vais sans doute être obligé d'avoir un procès avec eux!... Passe encore que je plaide pour les autres, mais pour moi-même, oh! ce n'est pas tolérable!

— Écoute, Rodolphe, reprit Albéric en l'interrogeant d'un regard sérieux et scrutateur, je te répète que tu as du chagrin et que tu me caches quelque chose! C'est mal en vérité! Dis, est-ce que nous ne sommes pas l'un l'autre nos confidents naturels; est-ce que nous ne sommes pas deux frères?... Allons, sois franc, dis-moi tout. Maintenant j'ai la tête bien remise, tu ne dois plus craindre de transport au cerveau.

— Plût à Dieu! murmura Rodolphe, mais d'une voix si indistincte qu'Albéric ne put l'entendre.

— Mon ami, poursuivit Albéric avec la

même gravité. Je te connais, ce n'est pas d'aujourd'hui que je lis dans tes yeux... tu veux me donner le change, tu me parles d'affaires d'intérêts, de chicanes, de procès, mais tout cela, mon cher Rodolphe, c'est pour ne pas me dire ce qui t'affecte réellement. Je sais bien que tu n'es pas homme à t'affliger pour des pertes d'argent, fussent-elles sérieuses. Il faut donc qu'une chose plus grave t'inquiète. Dis-moi, Rodolphe, continua-t-il d'un ton presque suppliant, as-tu vu aujourd'hui madame de Courteuil?

— Eh bien! puisque tu veux absolument tout savoir, oui, je l'ai vue, mon cher Albéric, et je ne te cache pas que si j'ai quelque chagrin, il provient de ce qu'elle m'a dit. Vois-tu, c'est une confidence qu'elle m'a faite sous le sceau du secret; mais elle doit bien savoir que pour toi je n'ai rien de caché. Je te l'avoue, j'avais l'intention de ne te parler

de cela que plus tard, mais puisque tu insistes..... Apprends donc que M. le baron de Lonsdorf est complètement ruiné, qu'il vient de perdre un procès qui anéantit toute sa fortune...

— O mon Dieu!... dit Albéric profondément ému.

— Ce n'est pas tout, M. de Lonsdorf a des dettes considérables, et sa liberté peut être menacée d'un moment à l'autre...

— Mais nous sommes là, Rodolphe, dit chaleureusement Albéric. Le peu que j'ai est au service du baron et de madame de Courteuil... En outre, je lui offre ma signature... elle ne vaut pas grand'chose, mais enfin j'ai un vieil oncle qui me laissera bien quelque fortune...

— Il ne te laissera rien du tout, j'en ai peur, mon pauvre Albéric; ou bien s'il t'ar-

rive un jour quelque morceau de cet héritage, je t'en conjure, ne l'absorbe pas d'avance. Songe que ta position est précaire, que malgré ton beau talent, c'est tout au plus si tu gagnes de quoi vivre...

— Mais tu sais qu'à Francfort on m'a fait dernièrement des offres superbes pour un nouveau recueil de poésies. Justement j'ai déjà presque un demi-volume, et maintenant que je ne suis plus malade, je vais travailler nuit et jour...

— Oui, pour te donner une fièvre cérébrale! interrompit Rodolphe avec tendresse. Non, mon ami, non, c'est inutile, les dettes de M. de Lonsdorf sont trop considérables: tout ce que tu pourrais jeter de ta bourse à ses créanciers disparaîtrait comm un grain de sable dans la mer.

— Mais enfin, c'est horrible! poursuivit

Albéric avec plus de feu. Non, tant que j'aurai une bouchée de pain à mettre sous la dent, je ne laisserai pas M. de Lonsdorf, un vieillard, dans cette affreuse position, sans partager avec lui... Quoi! sa liberté même, on la menace?...

— Sois tranquille, Albéric, les choses n'iront pas jusque là; j'ai déjà pris les mesures nécessaires : je suis parvenu à faire entendre raison aux plus intraitables créanciers. Malheureusement, je ne les connais pas tous; il y a, parmi eux, des prête-noms qui couvrent les créanciers véritables; et je ne sais pourquoi, mais ces gens-là sont les plus cruels, les plus inflexibles...

— Oh! mon pauvre Rodolphe, dit Albéric en lui serrant la main avec une effusion douloureuse. Tu es un homme de courage et de cœur; les maux qui t'atteignent seul, tu les

supportes sans te plaindre!... mais voir souffrir ceux qu'on aime! Oh! c'est bien affreux, n'est-ce pas?

Rodolphe pencha la tête pour essuyer une larme.

— Rodolphe, continua tristement Albéric, et cette noble et généreuse Laure... a-t-elle quelque force contre un pareil malheur?...

— Laure est pleine de courage et de résignation, Albéric; elle est prête à tous les sacrifices; elle travaillera s'il le faut, dit-elle, pour nourrir son vieux père!... Mais non, cela ne sera pas, cela ne peut pas être, Albéric!... Je les sauverai!... Oui, j'ai de l'espoir encore?... J'espère bientôt prouver d'une manière irrécusable que M. de Lonsdorf est victime de la mauvaise foi, de la friponnerie!..Mais écoute, ajouta-t-il d'un accent plus solennel, il n'y a pas de temps à perdre : de-

main, si tu es capable de supporter le voyage, nous partons pour Strasbourg, où je dois examiner et vérifier toutes les pièces de ce fatal procès...

Au seul mot de départ, Albéric était devenu plus pâle; on aurait pu voir à l'agitation de sa poitrine que son cœur battait violemment.

— Entends-tu, Albéric, il faut que nous partions demain...

— Demain, répéta sourdement Albéric. Non, Rodolphe, non, pas encore...

— Il le faut! reprit solennellement Rodolphe.

— Mais pourquoi si tôt, Rodolphe?

Et la voix d'Albéric s'affaiblissait peu à peu.

— Parce qu'il n'y a pas un seul jour à per-

dre, Albéric. Tout dépend de ma promptitude; peut-être parviendrai-je encore à déjouer une intrigue odieuse... Mais je te répète qu'il faut partir au plus vite. Nous reviendrons bientôt sans doute sous de meilleurs auspices. Albéric, continua-t-il en lui prenant la main, mais en vérité, je ne te conçois pas ; on dirait que je t'annonce une irréparable catastrophe ? Pourtant ce n'est qu'un départ, et franchement cette ville de Bâle n'est pas si charmante qu'il faille la regretter comme une autre Capoue...

— Oh ! je la regrette cependant, Rodolphe, répondit Albéric avec un soupir étouffé. J'ai bien souffert dans cette ville ! oui !.. Mais quel bonheur un instant m'a donné...

— Albéric, ne parle plus de cela, je t'en conjure !... au lieu de te souvenir, tâche d'oublier, tu feras mieux ! C'est indispensable

à ton repos, à ton bonheur, au bonheur d'une autre!...

— Oh! oui, pour elle, pour qu'elle soit heureuse, je suis capable de tout faire! je ne me plaindrai pas!... s'écria chaleureusement Albéric. Mais il faut que je la voie encore, ne fût-ce qu'un moment!... Je ne partirai pas sans la voir!...

— C'est impossible, mon pauvre ami!.... non, tu dois au contraire la fuir!... Ah! si tu savais!

— Qu'est-ce donc?... que vas-tu m'apprendre?...

— Ne m'en demande pas davantage, Albéric; non, pas aujourd'hui! demain nous causerons... à présent, crois-moi, ne reste pas levé plus long-temps. Mets-toi bien vite au lit; il faut que tu passes une bonne nuit, s'il est

possible, pour être en état de supporter le voyage.

Albéric était devenu morne et silencieux depuis quelques instants.

— Rodolphe, dit-il enfin d'une voix mal assurée, si je ne partais pas encore, moi?...

— Y penses-tu? quoi! tu voudrais rester seul à Bâle?.. Mais, Albéric, tu ne te rappelles donc plus nos conventions? Il était bien entendu que l'un ne voyagerait pas sans l'autre, et que tu ne resterais pas dans cette ville après moi. C'est le point même sur lequel j'avais tant insisté. Albéric, d'ailleurs, j'ai ta parole.

— Oui, Rodolphe, oui, je te la donne encore; je partirai! Tu as raison, peut-être : je ne dois pas séjourner plus longtemps ici! L'air que j'y respire est funeste pour moi!...

Oh! malheureux, malheureux! s'écria-t-il en sanglotant tout-à-coup, oh! que ne puis-je oublier!..

Et sa tête retomba lourdement sur sa poitrine; ses deux mains restèrent collées sur ses genoux. Rodolphe l'observa quelque temps en silence avec une expression de tendresse ineffable et désolée; puis, comme s'il avait besoin de faire un violent effort sur lui-même, il se leva brusquement, serra la main de son ami dans les siennes, et sortit de la chambre sans rien dire.

Trois heures après, Albéric était plóngé encore dans sa profonde rêverie.

II.

Cependant la raison que Rodolphe avait alléguée à son ami pour motiver ce brusque départ en cachait une autre qu'il n'avait pas cru devoir encore lui déclarer. Un pareil aveu n'eût pas, sans doute, contribué beaucoup à ramener le calme dans le cœur d'Albéric.

Peut-être eût-il persévéré, néanmoins, dans son projet de départ, en voyant qu'il ne pouvait rester plus longtemps sans compromettre le repos d'une femme qui lui avait sauvé la vie; mais, certes, il ne se fût éloigné qu'avec plus de souffrance et de larmes. Rodolphe avait eu le matin une conversation longue et mystérieuse avec madame de Courteuil qui lui avait fait comprendre, sans peine, qu'Albéric devait quitter Bâle au plus tôt.

Tandis qu'Albéric toujours immobile dans son fauteuil se livrait aux plus douloureuses méditations, on pensait à lui; un autre cœur battait, plein d'angoisses et d'amour.

Il était dix heures du soir. Franciska, seule, dans sa chambre à coucher, semblait prêter l'oreille au moindre bruit. Lorsque le vent faisait remuer une porte, lorsqu'elle croyait entendre marcher dans quelque pièce voisine,

elle se levait convulsivement de son fauteuil, comme pour aller ouvrir. Mais elle comprenait bientôt son erreur, et laissait échapper un soupir.

C'est que Franciska, depuis le matin, attendait une lettre de madame de Courteuil; celle-ci avait promis de lui écrire; elle seule donnait à Franciska chaque jour des nouvelles d'Albéric : car Rodolphe ne pouvait plus se présenter dans la maison de M. Horner, et Franciska ne sortait point.

Onze heures sonnèrent à la pendule. Franciska, n'espérant plus alors recevoir une lettre si tard, retomba dans son fauteuil avec une expression pleine de découragement.

— Pas de lettre! dit-elle en secouant la tête; pas un mot! rien! Oh!... c'est mal! c'est bien mal!... Je souffre tant!... Laure, je n'aurais pas cru cela d'une amie comme toi!...

En parlant ainsi, elle pleurait.

— Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit?... Mon Dieu, pourquoi? reprit-elle avec une espèce de terreur. Oh! s'il était retombé malade!... Si quelque danger le menaçait encore!... Oui, c'est cela, j'en suis sûre!... et Laure n'a pas voulu me désoler!..... Mon Dieu! mon Dieu!... si je n'étais pas esclave, si j'étais libre un moment!... comme j'irais tout de suite... Mais je ne puis!... on m'observe!... Mon mari ne se doute de rien encore, je l'espère; il ne sait pas ce que j'ai fait!... Mais il est jaloux, défiant... Un mot, un geste, un regard lui porte ombrage!... Oui, Laure me le disait bien hier... qu'il fallait redoubler de prudence; que M. Horner affectait depuis quelque temps un calme qu'il était loin d'avoir peut-être!...

Elle s'interrompit tout-à-coup pour écou-

ter : une porte venait de s'ouvrir et de se fermer à quelque distance, mais Franciska n'entendit point marcher.

— Rien! non, rien! dit-elle avec désespoir. Quelle nuit cruelle je vais passer là! Oh!... pour me laisser en proie à de telles angoisses, il faut que Laure n'ait jamais aimé!...

Elle tressaillit, avec une sorte d'épouvante.

— Oh! mon Dieu!... mais moi, est-ce que j'aimerais?... Ce que j'éprouve, est-ce donc de l'amour?... Non, non, je m'alarme sans raison, et toi aussi, Laure, tu fais mal de t'inquiéter!... je t'en réponds, il n'y a pas le moindre danger!... Ce n'est pas de l'amour, c'est une affection pure et fraternelle!..... D'ailleurs que puis-je craindre?... quand bien même ce serait de l'amour, n'ai-je point assez de force pour en triompher? Que me disais-tu donc hier encore? Que je devais me défier de

moi-même, qu'un sentiment aussi tendre, aussi brûlant n'était pas seulement de l'amitié... qu'un jour ou l'autre je frémirais des ravages qu'il avait faits sourdement dans mon cœur, et qu'il serait trop tard alors, que je serais éternellement malheureuse!... Elle m'a bien dit tout cela, oui, je me le rappelle... Mais c'est une crainte exagérée, sa tendresse pour moi l'aveugle, et la rend presque pusillanime, elle qui était si courageuse, lorsqu'il s'agissait de le sauver. Non, non, continue-t-elle en s'exaltant à mesure qu'elle parlait, je ne suis pas si faible que tu le crois, Laure!... Dieu merci! j'ai des principes fermes et solides qui me soutiendront toujours!... Je n'oublierai pas mes devoirs, je n'oublierai pas que je suis mariée!...

Elle s'interrompit brusquement, et prêta l'oreille. Cette fois, elle ne s'était pas trompée:

la sonnette venait de retentir à la porte du vestibule; mais comme il était déjà tard, et qu'on avait l'habitude de se coucher de bonne heure chez M. Horner, personne encore n'allait ouvrir. On sonna plus fortement à plusieurs reprises.

— Mon Dieu !.., ils n'entendront pas! quel supplice! dit Franciska dans la plus grande agitation. Si j'y allais moi-même... mais non, cela paraîtrait singulier, et pourrait éveiller les soupçons. On sonne encore... Est-il possible qu'on ne se dérange pas? Oh! les vilaines gens!

Enfin elle crut entendre marcher au dessus de sa tête; en effet quelqu'un descendit précipitamment l'escalier, et, quelques moments après, la porte du vestibule s'ouvrit brusquement. Presque aussitôt cette même porte se referma, et les verrous grincèrent. La maison

de M. Horner était barricadée la nuit comme une espèce de prison ; néanmoins, chose bizarre, les mêmes précautions n'étaient pas prises du côté du jardin, et l'on aurait pu, sans beaucoup de peine, en passant par-dessus les murs, s'introduire dans l'intérieur de la maison par une petite porte basse qui communiquait à la buanderie.

Franciska maintenant avait donc la certitude qu'il était venu quelqu'un ; mais pourquoi? Ce ne pouvait être qu'un message envoyé par Laure. Cependant la femme de chambre n'apportait point de lettre : le silence s'était rétabli dans la maison.

Alors, ne pouvant plus maîtriser son émotion, Franciska tout en larmes, marche à grands pas dans sa chambre, en laissant échapper des monosyllabes confus et vagues où se peint tout le désordre de son âme. Enfin,

voulant sortir de sa cruelle incertitude, elle sonne vivement, plusieurs coups de suite.

Bientôt elle reconnaît le pas de sa femme de chambre qui accourt.

— Sophie, demande-t-elle d'un air agité, on est venu tout à l'heure... savez-vous qui?

— Non, Madame; j'étais en train de me déshabiller; je n'ai vu personne.

— On n'a pas apporté de lettre?...

— C'est ce que je ne saurais vous dire, Madame. Est-ce que Madame attendait quelque lettre ce soir?...

Et dans la question de Sophie, il y avait certes bien moins de curiosité que d'intérêt et d'affection; mais Franciska, qui s'imaginait toujours qu'on voulait pénétrer malgré elle dans les secrets de sa pensée, lui répondit sèchement :

— Que vous importe, Sophie?

La pauvre fille baissa la tête, et demeura toute confuse.

Franciska vit tout de suite qu'elle avait mal interprété cette innocente question, et pour réparer son injustice elle dit à Sophie d'une voix douce et caressante :

— Ma bonne Sophie, ne m'en veuillez pas; je n'avais pas l'intention de vous faire une réponse désagréable : c'est bien involontaire de ma part. Mais voyez-vous, je suis ce soir toute préoccupée... Tenez, ma bonne fille, je voudrais savoir pour quelle raison on est venu tout à l'heure?...

— Mais, rien n'est plus facile, Madame, répondit la femme de chambre complètement remise de son trouble; c'est Melchior sans doute qui est descendu pour ouvrir : je vais lui demander...

— Non, non, Sophie, c'est inutile, ne questionnez personne, on pourrait croire que j'attache à cela beaucoup d'importance... et je vous assure que c'est tout bonnement une idée, un caprice...

Elle parlait encore lorsqu'on frappa légèrement à la porte, avec une espèce d'hésitation.

— Qui est là ? Que me veut-on ? demanda madame Horner.

— Madame n'est pas couchée ? dit une voix un peu craintive.

— Non, pas encore... Vous pouvez entrer.

Franciska venait de reconnaître la voix du domestique.

— Madame, dit celui-ci respectueusement en ouvrant la porte à moitié, voici une lettre qu'on a remise tout à l'heure.

Franciska ne put retenir une exclamation de joie et de saisissement.

— Ah !... donnez !... donnez !...

Elle prit vivement la lettre des mains du domestique, et regarda l'adresse.

— C'est de Laure ! murmura-t-elle.

Mais avant que la porte se fût refermée, Franciska courut vers Melchior, et lui demanda sévèrement pourquoi il avait attendu si longtemps avant d'apporter cette lettre.

— Je croyais Madame endormie, répondit Melchior un peu troublé. Je n'osais pas déranger Madame. Ce qui m'a décidé à venir, c'est qu'il m'a semblé tout à l'heure que Madame avait sonné sa femme de chambre.

— Bon ! une autre fois, Melchior, songez à me remettre tout de suite ce qu'on vous donnera pour moi... Allez·

Franciska, dans sa précipitation à décacheter cette lettre, n'avait pas remarqué que la cire tenait à peine, et que le cachet était légèrement écaillé dans quelques endroits.

Elle parcourut d'un coup-d'œil rapide les premières lignes, et tout de suite elle comprit qu'on lui annonçait un nouveau malheur.

— Allez, ma bonne Sophie, dit-elle, je n'ai plus besoin de vous.

Voici ce que Laure écrivait :

« Ma pauvre amie, nous avons tous à souf-
» frir plus ou moins cruellement ; chacun a
» ses maux, et souvent ceux qui ne se plai-
» gnent pas sont les plus à plaindre !... Moi,
» qui te parle, va, j'ai besoin de courage, et
» si je n'avais pas des devoirs à remplir, si je
» n'avais pas un vieux père que j'aime et qui
» n'a que moi sur la terre, oh ! si je n'avais

» pas une amie qui souffre, et que je dois dé-
» fendre contre elle-même, je m'écrirais
» bien souvent en tombant à genoux : O
» mon Dieu ! le fardeau est trop lourd, ayez
» pitié de moi !... faites-moi mourir ! — Mais,
» je te l'ai dit, Franciska, j'aurai du courage
» et de la force jusqu'au bout ! Toi, chère et
» douce amie, puisses-tu en avoir comme
» moi !... Écoute, c'est aujourd'hui qu'il faut
» te résigner, c'est aujourd'hui qu'il faut te
» dire bien sérieusement que tu n'immoleras
» pas ton bonheur à des chimères, qui s'é-
» taient déjà presque dissipées d'elles-mêmes,
» et que le temps et l'absence feront complè-
» tement disparaître.

« A présent d'ailleurs tu n'aurais plus
» d'excuse : *Celui* que tu dois regarder comme
» un frère n'est plus en danger de mort ; il
» ne s'agit plus de le sauver. Dernièrement,

» tu le sais, quand pour accomplir un de-
» voir, tu fus obligée d'enfreindre un instant
» les régles ordinaires de la bienséance, c'est
» moi qui la première te conseillai de ne pas
» hésiter. Il y avait bien pourtant quelque pé-
» ril dans la démarche que je te faisais en-
» treprendre; mais c'était là une de ces im-
» périeuses circonstances qui nous comman-
» dent de tout sacrifier pour un dévoûment,
» fût-ce même notre réputation, fût-ce même
» notre vie!... Je t'ai donc alors engagée à
» faire ce que j'eusse fait à ta place. Je ne
» m'en repens pas. Toi, non plus, tu ne peux
» t'en repentir, car jamais dévoûment ne fut
» si bien récompensé! Tu le vois, Dieu lui-
» même n'a pas réprouvé ta conduite; il a
» jugé l'intention; et ce que tu lui deman-
» dais avec tant de larmes et de ferveur, il te
» l'a soudain accordé. C'est un miracle qu'il
» a voulu faire pour toi, le plus grand des
» miracles!

« Oh! n'est-ce pas, chère amie, qu'on est » bien heureux d'avoir fait une bonne action, » de sentir qu'un être chéri, qu'un frère nous » doit l'existence! Franciska, tu peux m'en » croire, moi, je t'envie ce bonheur : c'est la » première fois que je suis jalouse, en vé- » rité... »

A mesure que madame Horner avançait dans cette lecture, sa main tremblait davantage, et l'expression de sa physionomie devenait plus inquiète. Soudain, elle poussa un cri; ses yeux se voilèrent d'un nuage de larmes, et le papier lui échappa des mains.

Elle avait lu quelque chose de funeste.

— Lui! partir! s'écria-t-elle avec des sanglots. Quoi! sans m'avoir prévenue, sans m'avoir dit adieu!... Oh! mais ce serait horrible!... Je ne puis croire cela!... Non, Laure veut m'éprouver sans doute!... Elle veut me

préparer d'avance à cette affreuse séparation!... Mais c'est impossible, elle n'aurait pas conseillé un si brusque départ, elle n'aurait pas eu tant de cruauté!... Cependant, reprit-elle en jetant de nouveau ses yeux sur la lettre, elle me dit bien que c'est elle-même qui a tout fait... Et puis elle me parle d'amitié, de tendresse!... Oh! non, elle ne m'aime pas... C'est un coup de poignard qu'elle me donne au cœur!... J'en mourrai!... oui, je le sens!... je suis trop malheureuse!... Albéric, Albéric! c'est d'aujourd'hui seulement que je sais combien tu m'es cher!... Non!... je ne pourrai vivre loin de toi!... Mon Dieu!... que c'est horrible!...

Et elle levait les mains avec désespoir; ses joues étaient couvertes de larmes.

— Mais ce départ! poursuivit-elle en essuyant ses yeux pour achever de lire; quand donc ce départ?... Ciel! demain!

Elle n'en put dire davantage; les sanglots la suffoquaient. Sa tête se pencha douloureusement sur sa poitrine; elle demeura muette, immobile, et l'on aurait pu croire qu'elle était endormie, si par moments ses deux mains jointes ne se fussent crispées l'une contre l'autre avec angoisse.

Pendant ce temps-là une autre scène plus étrange, et qui devait avoir de graves conséquences, se préparait dans une autre partie de la maison. Un silence profond régnait partout.

Gaspard s'était retiré chez lui de meilleure heure qu'à l'ordinaire : il avait dit à Melchior, avant de monter, qu'il souffrait d'un mal de tête horrible, et qu'il allait boire un peu d'opium pour tâcher de dormir.

Mais Gaspard ne dormait pas. Soudain la porte de son taudis s'ouvre avec précaution,

et le bossu, tenant une lanterne sourde, passe la moitié de son corps par l'entrebâillement de la porte, pour bien s'assurer qu'il n'y a personne dans le corridor. Une fois très certain qu'on ne peut l'apercevoir, il sort tout doucement de sa chambre et ferme la porte sans bruit.

L'obscurité était profonde, et la faible lumière de la lanterne suffisait à peine pour se diriger à travers les corridors sombres et tortueux. Gaspard, en descendant l'escalier, portait sa chaussure à la main, et montait pieds-nus pour faire moins de bruit. Il traversa silencieusement plusieurs pièces qui menaient à la chambre de M. Horner, et quand il fut près de la porte, il regarda par le trou de la serrure avant de frapper. La lumière n'était pas encore éteinte dans la chambre.

— Bon! dit-il, on m'attend.

Puis il frappa trois coups à la porte. On ouvrit.

Gaspard souffla sa lanterne, et entra.

III.

Cette nuit-là Gaspard se croyait plus que jamais sur le chemin de la fortune, et certes la scène qui allait se passer tout à l'heure entre lui et M. Horner devait être décisive pour l'ambitieux et méchant bossu ; mais bien qu'il pût en quelque sorte en prévoir les con

séquences probables, il était bien pourtant de s'attendre aux confidences que son maître se disposait à lui faire.

Nous ne pénétrerons pas encore dans la chambre de M. Horner, et nous laisserons ces deux personnages s'entretenir mystérieusement ensemble. On pourra trouver assez étrange qu'ils eussent choisi pour leur confidence une pareille heure, mais ils n'avaient point seulement à parler d'une affaire; et l'exécution de leur projet demandait les plus grandes précautions, le plus profond secret.

Cependant, Franciska était bien loin de songer à ce qui se préparait; mais elle demeurait plongée dans une inconcevable tristesse, et ses larmes ne tarissaient pas. Plusieurs fois elle avait cru entendre un bruit indéfinisable dans le fond de l'appartement : c'était, par moment, comme des portes qu'on fermait

tour à tour, et qu'on ouvrait avec une certaine précaution; puis des pas furtifs se faisaient entendre dans un petit escalier dérobé, tournant en vis, et qui communiquait du rez-de-chaussée aux étages supérieurs. Mais ce qui, dans toute autre circonstance, aurait pu effrayer beaucoup Franciska, lui était presque indifférent et l'occupait à peine, maintenant qu'elle succombait sous le poids d'un trop lourd chagrin.

Elle ne savait à qu'elle résolution s'arrêter : tantôt elle voulait écrire à Laure pour la supplier d'empêcher à tout prix ce départ, tantôt c'est à Rodolphe Balmer lui-même qu'elle avait l'intention de s'adresser pour le même motif; mais, connaissant parfaitement la sévérité de Rodolphe en matière de morale, elle comprenait que ce n'était point un semblable confident qu'il fallait choisir. Enfin, de temps

à autre une idée fiévreuse lui traversait l'esprit comme un éclair : elle comptait écrire à Albéric pour le dissuader de son projet; mais dès qu'elle prenait la plume, sa main restait immobile et suspendue sur le papier; les mots ne lui venaient pas, elle ne savait que dire.

En effet, pouvait-elle risquer une pareille démarche? que penserait d'elle Albéric? Et n'était-ce pas commettre une imprudence impardonnable, une action contraire à toutes les convenances, maintenant qu'elle n'avait plus la moindre excuse, comme disait Laure?

La pauvre Franciska était dans une incertitude bien pénible. Vers la fin de la nuit, après avoir flotté dans mille projets qui se détruisaient les uns les autres, elle tomba endormie de fatigue dans un fauteuil.

Mais avant de poursuivre le cours des événements, il faut rétrograder un peu dans

cette histoire pour expliquer certaines choses qui sont demeurées obscures. On n'a pas oublié que Franciska, en revenant au milieu de la nuit dans sa chambre, avait trouvé son mari étendu sans connaissance sur le parquet. Encore tremblante des émotions profondes qu'elle venait d'éprouver au chevet du mourant, elle avait failli s'évanouir elle-même en voyant M. Horner évanoui; elle ne doutait pas que son mari ne sût tout; et la malheureuse femme, qui frissonnait pour la moindre chose devant cet homme, songeait déjà sérieusement à se donner la mort pour échapper au terrible ressentiment de M. Horner, dès qu'il reprendrait connaissance. Mais l'honnête Gaspard, qui se trouvait là, n'avait point tardé à rassurer Franciska par quelques mots. Suivant lui, M. Horner, se sentant beaucoup plus mal au milieu de la nuit, s'était levé brusquement dans un accès

de fièvre chaude, et, malgré sa garde-malade qui voulait l'arrêter, avait couru à la chambre de Franciska pour la voir encore une fois avant de mourir. Gaspard ajoutait, en poussant de lamentables soupirs, que trois hommes des plus vigoureux n'auraient jamais pu retenir M. Horner, qui, dans son délire furieux, avait failli le tuer lui-même, et s'était précipité contre la porte de la chambre à coucher de Franciska : la porte avait été brisée d'un coup de pied.

Alors, Franciska, rassurée par un tel discours, s'était remise un peu de son trouble, et, comme ses habits étaient mouillés par la pluie, elle avait dit à Gaspard, afin d'écarter les soupçons, que, ne pouvant dormir, elle avait été faire quelques tours de promenade dans le jardin, malgré le mauvais temps : un peu d'exercice lui était nécessaire pour dissi-

per un mal de tête effroyable. Gaspard avait feint de la croire et de trouver cette promenade nocturne fort simple et toute naturelle. Puis, on avait reconduit M. Horner dans sa chambre. Une fois revenu à lui, ses premières paroles avaient été des exclamations de fureur et de vengeance ; il parlait de meurtre, d'adultère. La pauvre garde ne comprenait rien à tout ce qui se passait autour d'elle ; et croyant que son malade venait d'être atteint de folie, elle n'osait plus l'approcher : aussi Gaspard n'eut-il pas grande peine à la faire sortir de la chambre. Quand Gaspard se trouva seul avec son maître, il le conjura de se calmer, lui disant qu'il n'était pas temps d'éclater encore, qu'il fallait mieux attendre pour surprendre les coupables sur le fait. D'ailleurs, au dire même de Gaspard, Franciska n'était pas aussi répréhensible dans cette occasion que semblait le croire M. Hor-

ner : elle avait tout bonnement voulu faire quelque tours de promenade romantique dans le jardin, malgré la pluie; et ce que prétendait Gaspard, il en était bien sûr, puisque lui-même avait aperçu Franciska marchant de long en large sous les arbres. Mais, comme il ne voulait pas tourmenter inutilement M. Horner déjà bien assez malade, il avait jugé à propos de ne rien dire.

M. Horner n'avait point hésité un moment à croire Gaspard. Quel intérêt d'ailleurs Gaspard aurait-il eu dans une occasion pareille à faire un mensonge si bienveillant pour Franciska, lui que M. Horner connaissait parfaitement pour le moins charitable des hommes? En outre, Gaspard ne lui était-il pas tout dévoué?

Le bossu conseilla donc à son maître de jouer au plus fin avec Franciska, et de la

laisser s'endormir dans une dangereuse sécurité. Il lui conseilla de ne faire aucune question à sa femme, et d'être avec elle comme à l'ordinaire, plus aimable, plus complaisant même : c'était l'unique moyen d'atteindre le but qu'on se proposait.

Après un assez long colloque, Horner avait fini par se laisser persuader : l'espoir de tout découvrir bientôt, et de punir ce Rodolphe qu'il haïssait, l'engagea facilement à dissimuler sa colère.

M. Horner avait été quelques jours encore assez malade ; mais il n'avait parlé de rien à personne, absolument comme s'il ne se fût plus même rappelé son évanouissement dans la chambre de Franciska. Celle-ci était donc bien tranquille ; elle était sûre que son mari ne soupçonnait pas la moindre chose, et comme, au contraire, M. Horner se montrait

fort bon pour elle, et n'entrait plus à chaque instant dans sa chambre pour la questionner, elle se reprochait presque d'être coupable et de l'avoir trompé. En effet, c'est tandis qu'il était sur un lit de souffrance qu'elle avait quitté furtivement la maison conjugale. Mais peut-être n'y avait-il pas alors à balancer : il s'agissait de sauver la vie à un pauvre jeune homme, à un ami bien cher, et cette idée suffisait pour réconcilier la malheureuse femme avec elle-même.

Franciska, voyant que son mari était si bon, voulut faire aussi quelque chose pour lui être agréable. Elle lui témoigna dès-lors une plus vive affection, et ne lui parla plus du bal de Mulhouse : elle en avait fait le sacrifice.

Enfin, les manières de Franciska semblaient si changées à l'égard de M. Horner, que celui-ci

était par moment presque tenté de se croire aimé à l'adoration. Il ne considérait plus, de temps à autre, Rodolphe comme un rival sérieux. Cette passion de Franciska n'était sans doute qu'un enfantillage, qu'un souvenir, et, Rodolphe, une fois loin de Bâle, elle ne songerait plus à lui et deviendrait une excellente femme de ménage. Néanmoins, Gaspard, qui ne voulait pas que M. Horner eût trop de sécurité, n'avait pas tardé à réveiller le soupçon dans l'esprit ombrageux du Bâlois. Il lui disait que, très souvent encore, Rodolphe passait devant sa maison et rôdait aux alentours. Gaspard était presque sûr que Rodolphe avait fait parvenir en secret quelque lettre à Franciska.

Enfin, M. Horner voulut frapper un grand coup, et c'est Gaspard qu'il choisit pour unique confident. Il faut dire que le bossu était

un homme fort habile, fort rusé, qui, dans mainte circonstance difficile, avait donné à son maître des preuves irrécusables de son adresse. Gaspard, dés qu'il voulait découvrir quelque chose, réussissait presque toujours dans ses recherches. On aurait pu croire quelquefois que cet homme avait des connivences mystérieuses avec le diable, ou qu'il possédait au moins l'anneau de Gygès.

Gaspard savait parfaitement que Franciska n'aimait point Rodolphe, mais Albéric. Il avait bien vite appris ce qui s'était passé à l'auberge, dans la chambre du jeune malade; mais son intérêt ne l'engageait pas à faire cette confidence à M. Horner dont il voulait prolonger l'erreur autant que possible. Il croyait utile à ses projets que M. Horner s'imaginât, quelque temps encore, que Rodolphe était le seul à craindre.

Depuis cinq ou six jours, M. Horner avait

dit plusieurs fois à sa femme, comme au hasard, et sans avoir l'air d'y attacher grande importance, qu'il serait peut-être obligé bientôt de partir pour Genève, où l'appelaient des affaires d'intérêt. Il s'agissait d'une opération financière très avantageuse ; mais rien n'était encore signé, et les choses pouvaient en rester là.

Franciska n'avait point laissé tomber cette confidence comme un vain propos ; elle y pensait continuellement, et sans trop se rendre compte de ce qui se passait dans son cœur, elle désirait très vivement que ce voyage eût lieu. Certes, elle était bien loin encore de vouloir profiter de ce voyage pour faire quelque chose de répréhensible ; mais un vague pressentiment lui disait que pendant ces quelques jours de liberté, un heureux changement se ferait dans son existence : elle

pourrait au moins voir Laure sans être épiée; on ne compterait plus leurs visites, ni le nombre d'heures qu'elles restaient ensemble; et puis elle aurait chaque jour des nouvelles d'Albéric, elle le verrait peut-être encore une fois avant de lui dire adieu pour jamais.

Dans une causerie amicale, au coin du feu, M. Horner, plus expansif que de coutume, avait dit à Franciska qu'il voulait rendre sa maison plus commode, plus élégante; qu'en effet, pour une jeune femme élevée dans des habitudes de luxe, elle n'habitait pas un séjour enchanteur. Mais, ajouta-t-il, avec de l'argent on peut trouver le confortable, à Bâle tout comme ailleurs. La maison était fort vieille, sans doute, et fort noire, les pièces grandes, froides, meublées à l'antique. Néanmoins rien n'était plus facile que de remédier

à tous ces inconvénients. Il destinait à Franciska une autre chambre à coucher un peu moins vaste, mais beaucoup mieux disposée, beaucoup plus commode : c'était un petit salon qui avait servi longtemps de bibliothèque à M. Horner; les murailles étaient revêtues d'une boiserie fort ancienne et très délicatement travaillée; au-dessus des portes serpentaient une foule de guirlandes sculptées avec un art exquis. Plusieurs fois Franciska avait exprimé toute son admiration pour ces magnifiques boiseries; elle semblait désirer vivement que son mari lui cédât ce joli salon dont elle aurait fait une espèce de sanctuaire pour la lecture et les méditations romantiques; mais Horner avait toujours fait semblant de ne pas comprendre : l'abandon de cette pièce n'était pas encore dans ses arrangements.

Depuis quelques jours il faisait venir chez

lui, avec un certain mystère, un homme d'une tournure assez commune, et qui avait l'air d'un ouvrier. Horner et ce personnage restaient fort longtemps enfermés ensemble; et l'on aurait pu entendre par moment dans la maison, comme un bruit sourd de marteaux, et le grincement d'une scie. Franciska avait plusieurs fois remarqué ce bruit, mais sans le trouver extraordinaire.

Le soir même que Franciska avait reçu cette lettre de Laure qui la désespérait, quelques heures auparavant, M. Horner avait été charmant pour elle; il lui avait fait les plus gracieux compliments; il lui disait que chaque jour il l'aimait davantage, qu'elle était un ange de douceur et de résignation, que maintenant il comprenait ses propres torts, qu'il n'avait pas toujours été juste pour elle.

— N'est-il pas bien naturel, disait-il, qu'une

femme de ton âge aime un peu le plaisir et le bal? Certes, je te le promets bien, ma pauvre Franciska, ta vie ne sera pas toujours aussi triste, je ne veux pas te priver de ces honnêtes distractions.

Et puis M. Horner faisait mille projets d'avenir, tous plus délicieux les uns que les autres : ils quitteraient Bâle, ils iraient habiter une autre ville plus riante, Paris, peut-être; mais il fallait encore amasser de l'argent.

— Par bonheur, disait Horner, je vais peut-être faire quelque magnifique opération qui avancera bien nos affaires. J'attends d'un moment à l'autre, chère amie, une lettre décisive; alors je partirai à l'instant même.

Et changeant tout à coup de conversation, il regardait de côté et d'autre dans la chambre de Franciska avec une expression de curiosité

inquiète. Il trouvait que cette pièce était incommode, sombre, sans élégance; en outre, que la vue qu'on découvrait des fenêtres était maladroitement bornée par de grands arbres, qu'il ferait sans doute abattre, si Franciska devait rester encore long-temps dans cette chambre; mais il lui ménageait une surprise agréable. Il ne s'expliquait pas davantage, bien sûr qu'avant peu de temps sa chère Franciska serait enchantée.

Franciska l'écoutait à peine, et suivait silencieusement le cours de ses propres pensées; seulement, pour que sa préoccupation ne fût pas trop remarquée, elle souriait de temps à autre et répondait quelques monosyllabes assez insignifiants, mais qui faisaient croire à M. Horner qu'on l'écoutait; puis elle le remerciait avec gentillesse quand il lui semblait que son mari venait de lui faire quelque aimable compliment.

Enfin, ce soir-là, M. Horner n'avait rien de plus étrange qu'à l'ordinaire, ni dans sa physionomie, ni dans son langage. Il se retira dans son cabinet d'assez bonne heure, alléguant un travail de quelque importance, et plusieurs lettres d'affaires qu'il n'avait pas même eu le temps d'ouvrir.

Franciska, depuis quelques heures, dormait dans son fauteuil d'un sommeil inquiet, agité. Elle faisait des rêves bien tristes, bien lugubres. C'était Albéric qu'elle croyait toujours voir sur son lit de mort, et qui l'appelait. La douloureuse scène de l'auberge se retraçait tout entière à son imagination, mais plus étrange encore, plus funèbre, avec ces proportions exagérées, ces couleurs fantastiques du délire et des songes. Elle voyait toujours ce pauvre jeune homme pâle, les yeux hagards, tendant les bras vers elle : alors elle mettait

sa main dans la main froide du mourant. Tout-à-coup celui-ci tressaillait comme au contact de l'électricité; une lueur de raison apparaissait soudain dans ses yeux ternes et fixes. Elle l'appelait, elle se penchait vers lui, toute frissonnante, et il poussait un cri déchirant : il l'avait reconnue. Alors c'était un mélange de sanglots et de larmes; Albéric ne parlait plus, mais il regardait Franciska, il joignait les mains comme en extase, comme devant une sainte apparition. Elle aussi, pleine d'émotion et de reconnaissance, elle priait au fond de son cœur, et le miracle était accompli. Le médecin déclarait qu'une crise violente et salutaire venait de s'opérer dans le malade, et que, suivant toute apparence, il était sauvé!

Alors, par une métamorphose bizarre, par une de ces transitions mystérieuses et incom-

préhensibles qui n'appartiennent qu'aux chimères de l'imagination endormie, elle revoyait soudainement Albéric rendu à la santé; ils n'étaient plus dans cette vilaine chambre d'auberge, mais à Strasbourg, chez la mère de Franciska. Albéric était éblouissant de joie et de beauté; il avait obtenu Franciska de sa mère, et la cérémonie nuptiale allait s'accomplir; les deux fiancés entraient dans l'église, toute pleine de musique et de lumière, au son religieux de l'orgue, environnés de leurs amis d'enfance : c'était une fête rayonnante. Mais voilà que tout-à-coup les voûtes de l'église se tendaient de noir, tous les assistants étaient vêtus de noir, les prêtres entonnaient d'une voix lugubre un *Dies iræ*, et l'orgue se lamentait comme dans les funérailles. Franciska, épouvantée, baissait la tête pour échapper à cette vision affreuse; mais sa terreur, au lieu de se calmer, augmentait à chaque

instant. Toute pâle, elle appelait Albéric, comme pour implorer un défenseur, un appui ; elle relevait la tête, elle le cherchait de tous côtés, mais il n'était plus là !... Elle n'apercevait derrière elle qu'un cercueil recouvert d'un drap noir et entouré de cierges. Déjà les assistants en deuil défilaient gravement pour aller jeter de l'eau bénite sur la bière... Elle demandait, toute effarée, où elle était?.... Quel était ce cercueil, et on lui répondait que c'était celui d'Albéric!...

C'est à cette horrible phase de son cauchemar, qu'elle s'éveilla convulsivement en poussant des cris, et trempée d'une sueur froide. Elle promena longtemps autour d'elle ses yeux égarés, ne comprenant pas encore où elle pouvait être. La fiction et la réalité se confondaient bizarrement dans sa tête, et lui donnaient une espèce de vertige : elle fut quelques instants folle.

Le jour commençait à poindre; la lampe s'éteignait, épuisée d'huile.

Franciska se lève de son fauteuil et fait quelques pas dans la chambre pour chasser les terreurs de ce hideux cauchemar qui l'assiége encore tout éveillée; mais bientôt la vérité désespérante apparaît à ses yeux : elle comprend bien qu'Albéric n'est plus en danger de mort, qu'il est sauvé, sauvé par elle; mais il va partir! C'en est fait! quelques heures encore, et ils seront séparés l'un de l'autre, pour jamais peut-être!.. Tout le cœur de Franciska se brise à cette idée! Elle trouve cela si affreux, ce départ précipité d'Albéric lui semble quelque chose de si impossible, qu'elle est tentée de croire que ce n'est pas réel, que c'est une erreur de son imagination troublée par ce rêve épouvantable. Elle cherche la lettre; elle l'ouvre d'une main frémissante ..

Alors comment douter plus longtemps? Tout est vrai !

Tandis qu'elle s'abandonne à toute sa douleur, elle croit entendre marcher dans la pièce voisine : en effet, on marche, on approche même de la porte avec précaution ; puis tout-à-coup le bruit de pas cesse..... Franciska écoute toujours, mais elle n'entend plus rien. Quelques minutes se passent ; puis voilà que soudain le même bruit recommence : c'est comme un craquement léger de chaussure, mais si vague, si indistinct, qu'il faut pour le saisir qu'elle prête l'oreille avec une extrême attention.

Franciska, très vive et très romanesque de sa nature, ne peut s'empêcher de tressaillir; ce bruit singulier, à une pareille heure, suspend quelques secondes en elle toute autre pensée, toute autre préoccupation. La peur

la saisit, cette peur indéfinissable et profonde qui s'augmente des moindres circonstances, des choses les plus indifférentes dans un autre moment : c'est le craquement d'un meuble, c'est une porte mal jointe, ou la secousse d'une jalousie que le vent agite au dehors; et tous ces bruits confus et indéterminés font courir un froid mortel dans ses os. Franciska demeure immobile, la bouche béante, l'oreille tendue.

Bientôt pourtant les pas s'éloignent et s'éteignent tout à fait.

Franciska, dont le cœur bat encore avec violence, se livre à mille conjectures : peut-être en dormant a-t-elle crié dans son cauchemar, et ses cris auront été entendus par quelque domestique? Oui, c'est la femme de chambre, sans doute, qui l'a vue dans un tel état d'agitation la veille, et qui sera proba-

blement restée dans une pièce voisine, toute prête à répondre, si l'on avait besoin d'elle pendant la nuit.

L'idée ne vint même pas à Franciska que ce pouvait être son mari : il s'était retiré de bonne heure dans son cabinet pour expédier quelques affaires et ne pas se coucher trop tard, dans l'état de faiblesse où il se trouvait depuis sa maladie. A pareille heure, certes il dévait dormir.

Enfin, à mesure que le jour grandissait, la terreur de Franciska diminuait sensiblement, et faisait place à la douleur. Elle ne songeait plus maintenant qu'au départ d'Albéric.

Cependant elle prit le parti de se mettre au lit, car elle tombait de fatigue; et puis M. Horner n'aurait pas manqué de s'apercevoir qu'elle ne s'était point couchée. Elle était pâle, abattue; le froid du matin la pénétrait

jusqu'à la moëlle des os. Elle se coucha ; mais le sommeil ne put revenir, et les plus tristes réflexions s'emparèrent d'elle.

Huit heures venaient de sonner. C'était le moment où la femme de chambre avait coutume d'entrer chez sa maîtresse. Bientôt, en effet, la clé tourna dans la serrure, et Sophie vint sur la pointe du pied ; puis, ayant ouvert comme d'habitude les rideaux des croisées, elle s'approcha doucement du lit, pour voir si madame Horner reposait encore.

— Madame?... dit-elle avec un peu d'hésitation, Madame?...

— Eh bien! Sophie, qu'y a-t-il ? demande Franciska en se levant avec vivacité sur son séant.

— Une lettre pour Madame...

— Ah ! s'écrie Franciska. Il est parti !

— Oui, Madame, répond tranquillement Sophie, vers quatre heures du matin. Personne dans la maison ne s'attendait à ce départ, et nous avons tous été bien surpris en nous levant, je vous assure.

Mais Franciska ne l'entendait point; elle n'avait pas même encore ouvert cette lettre, que Sophie venait de lui donner; et les yeux au plafond, une main sur son cœur, comme pour en modérer les battements, elle répétait d'une voix sourde et douloureuse :

— Parti! parti! Et sans me voir! sans me dire adieu!...

—Mais ce bon monsieur n'a pas voulu vous éveiller, Madame, répond Sophie, qui suivait ses propres idées. Il paraît qu'hier soir, Monsieur lui-même ne savait pas qu'il partirait tout de suite comme cela. C'est une lettre que Monsieur a reçue très avant dans la soi-

rée, une lettre des plus importantes. Voilà ce que m'a dit Melchior. Mais, au fait, puisque Madame a une lettre, elle en saura plus long que tout ce que je pourrais lui dire.

Franciska n'avait pas encore eu la force de jeter un regard sur cette lettre qui tremblait dans sa main. Enfin elle l'approcha de ses yeux, qu'elle essuya d'abord, car les larmes l'aveuglaient.

— Ce n'est pas son écriture! dit-elle vivement.

— Cependant, Madame, c'est bien M. Horner qui a remis lui-même cette lettre à Gaspard.

— M. Horner?

Et l'accent de Franciska avait quelque chose d'effrayé.

— En effet, ajoute-t-elle, c'est l'écriture de mon mari!

Elle brise précipitamment le cachet et regarde.

— Quoi ! M. Horner est parti ?... parti cette nuit ?...

— Mais oui, Madame, répond Sophie d'un air étonné. C'est ce que je disais tout à l'heure à Madame. Il paraît que je me suis mal expliquée.

La lettre que lisait Franciska était ainsi conçue :

« Chère amie,

» Comme je te l'annonçais il y a quelques
» jours, l'affaire en question m'oblige à par-
» tir sur-le-champ pour Genève. Je n'ai pas
» un instant à perdre ; je crains même d'être
» un peu en retard : cette maudite lettre est
» restée fort longtemps en route, je ne sais
» pour quel motif. Bonne et chère Franciska,

» je n'ai donc que le temps de te griffonner
» quelques mots à la hâte. Oh! comme avant
» de partir, je serais heureux de pouvoir
» t'embrasser encore!... Mais franchement,
» il y aurait de la barbarie à t'aller troubler
» dans ton sommeil. D'ailleurs, je sais que
» tu es un peu poltronne, charmante amie;
» et si j'entrais dans ta chambre au milieu
» de la nuit, tu croirais que je suis dans un
» nouvel accès de fièvre chaude, et que je
» vais encore m'évanouir devant toi... Non,
» non, cela ne m'arrivera plus, je te jure.

« Pendant que je suis à t'écrire, on ferme
» mes malles à côté de moi. Heureusement
» qu'elles étaient à moitié prêtes depuis sept
» ou huit jours, depuis que je regardais ce
» voyage comme très probable.

« Mais le fâcheux de l'affaire, c'est que j'ai
» encore trois ou quatre lettres importantes à

» écrire, et il faut, hélas, que je quitte l'agréa-
» ble pour l'utile. — Adieu, cher amour!
» porte-toi toujours bien, et pense à moi, je
» t'en conjure!... Qu'à mon retour, je re-
» trouve ma Franciska aussi belle, aussi
» bonne, aussi charmante!... Dans quinze
» jours au plus tard, je t'embrasserai, avec
» quelle joie!... avec quel transport! tu le
» devines?... Et moi, j'espère bien qu'alors
» j'aurai quelque heureuse nouvelle à t'ap-
» prendre...

« Comme je ne sais pas encore où je loge-
» rai à Genève, écris-moi poste restante.
» Écris-moi le plus souvent possible, je t'en
» supplie : tes lettres me soutiendront dans
» ma solitude, elles me donneront du courage.
» Si tu tiens à me faire plaisir, chère amie,
» tu resteras à la maison pendant mon ab-
» sence. Lis, travaille, reçois ton amie Laure,

» tant que tu voudras; mais je t'en conjure
» ne sors pas. C'est là tout ce que je te de-
» mande comme une grâce. Sois sûre que je
» serai reconnaissant.

« Adieu, chère ange!... *Ici* mille tendres
» baisers! »

Au bas de la lettre se trouvait ce post-scriptum presque illisible, tant la main qui l'avait écrit s'était hâtée :

« A propos, j'oubliais la chose la plus im-
» portante. — Tu m'as dit plusieurs fois que
» le petit salon gothique te plaisait beaucoup.
» Eh bien ! je l'ai fait arranger, dernièrement :
» c'est la surprise que je te réservais. Ce sera
» désormais ta chambre à coucher, et j'espère
» que tu t'en trouveras à merveille. Fais ton
» installation tout de suite, je t'en prie. — Je
» me faisais une fête de t'annoncer cela de-
» main matin. — Franchement tu auras une

» chambre à coucher délicieuse, et je parie
» que tu rendras hommage à mon bon goût
» pour la manière dont je l'ai fait arranger.

« Je remets cette lettre à mon secrétaire
» qui est jusqu'à présent la seule personne
» qui sache mon départ.

« Ma foi, charmante amie, je t'en écris
» plus long que je ne pensais! Adieu! bon-
» heur et santé.

« Je pars. »

Franciska avait lu cette lettre en quelques instants; mais elle n'y comprenait qu'une seule chose, tant sa tête était bouleversée : elle comprenait que son mari était déjà loin d'elle, qu'enfin elle allait avoir quinze jours de liberté, d'existence. Et puis une foule de pensées confuses tourbillonnaient dans son cerveau; une joie étrange, indéfinissable épanouissait son cœur; sa figure, tout à l'heure si

pâle et si défaite, était redevenue presque souriante. C'est que, sans trop savoir ce qu'elle éprouvait au fond de l'âme, il lui semblait maintenant qu'elle n'avait pas vu pour la dernière fois Albéric; qu'elle pourrait échanger encore avec lui quelques douces et fraternelles paroles.

Franciska était silencieuse, immobile; tout-à-coup, elle sort de son lit comme frappée d'une réflexion; elle passe à la hâte un peignoir, s'assied devant une table, et se met à écrire d'une main rapide.

Sophie la regardait avec un profond étonnement.

— Sophie, dit Franciska d'un accent agité, puis-je compter sur vous, sur votre discrétion ?

— Madame, en doutez-vous un instant?...

Je vous suis attachée, je crois... Que faut-il faire pour Madame?

— Écoutez, ma bonne Sophie, ce que je vais vous dire est entre nous... Il se pourrait que tout à l'heure j'eusse besoin de faire porter un billet quelque part... mais il faut qu'il soit remis à la personne elle-même ..

— C'est bien facile. Si Madame veut seulement me dire...

— Laissez-moi seule un moment, Sophie. Je sonnerai dans un petit quart-d'heure. Je vous expliquerai ce qu'il y aurait à faire.

— Je suis tout aux ordres de Madame, répondit Sophie en sortant de la chambre.

Franciska continua sa lettre; mais elle ne fut sans doute pas très satisfaite de ce qu'elle écrivait, car dans un mouvement d'impatience elle déchira tout-à-coup le papier en mille

pièces. Puis elle recommença plusieurs lettres de suite sans les achever; elle les déchirait presque aussitôt comme la première en disant d'une voix sourde et triste :

— Non, non, ce n'est pas cela !

Enfin elle laissa tomber sa plume sur la table, et se pencha en arrière dans son fauteuil avec une sorte de découragement.

— Je ne pourrai jamais! murmura-t-elle.

IV.

Le lendemain de très bonne heure, voici ce qui se passait chez le baron de Lonsdorf :

Le vieillard n'avait pas fermé l'œil de la nuit, et jusqu'au matin il s'était agité dans une espèce de fièvre. Robert, fort inquiet, avait cru devoir éveiller madame de Courteuil.

Celle-ci s'était bien vite levée; elle avait prodigué à son père les soins les plus actifs, les plus intelligents, et jusqu'au point du jour elle n'avait pas quitté un seul instant le chevet du malade.

Des phrases entrecoupées s'échappaient confusément des lèvres de M. de Lonsdorf, à moitié endormi : il parlait de créanciers, de jugements, de saisies, et les mots d'opprobre, de déshonneur revenaient à chaque moment dans ce monologue indistinct.

Laure pouvait donc fort bien comprendre ce qui tourmentait le malheureux vieillard jusque dans son sommeil. Depuis quelques jours, les poursuites, les importunités de créanciers avaient repris de plus belle : ce n'était point Joseph en personne, mais il y en avait d'autres encore plus tenaces, encore plus acharnés, qui, sachant que Joseph avait

été payé ou indemnisé grassement, redoublaient d'exigence et de fureur. Laure avait pourtant supplié Joseph de ne rien dire, mais la chose avait probablement fini par se divulguer. Robert lui-même, avec les meilleures intentions du monde, racontait presque chaque jour, sous le sceau du secret, le dévoûment, la générosité sublimes de sa jeune maîtresse. C'était pour faire honneur au beau caractère de madame de Courteuil, qu'il commettait ces innocentes indiscrétions; et déjà une foule de commères du quartier entonnaient les louanges *de la plus vertueuse* des femmes.

Depuis trois ou quatre jours surtout, les cartes d'huissiers pleuvaient chez M. de Lonsdorf. On obtenait sans cesse contre lui de nouveaux jugements. M. Horner ne pouvait donc pas ignorer la détresse affligeante du baron : la veille même il était venu chez le vieux gentilhomme pour lui offrir de l'aider

dans ce cruel embarras; mais il y avait dans cette offre quelque chose de si amer, de si insultant, cette prétendue générosité était si visiblement une offense, que M. de Lonsdorf avait refusé net. Alors ils avaient échangé ensemble quelques propos piquants : M. Horner reprochait au baron son orgueil aristocratique et sa gentilhommerie qui allaient si mal avec l'indigence; il lui faisait comprendre fort insolemment que cette fierté seigneuriale était maintenant punie, et que ses affaires ne seraient pas aujourd'hui dans un si déplorable état s'il l'avait accepté pour gendre, lui Horner.

En parlant ainsi, le Bâlois souriait avec une expression de malice triomphante.

Alors, M. de Lonsdorf n'avait pu contenir davantage son indignation.

— Sortez, Monsieur!... et ne venez pas m'insulter chez moi!

L'accent de M. de Lonsdorf était impérieux, son regard étincelait de colère.

— Sortez, vous dis-je, continua-t-il. Vous n'êtes qu'un parvenu !

— Et vous, monsieur le baron, vous n'êtes qu'un grand seigneur ruiné, ce qui est pis que tout, répondit sardoniquement Horner.

— Oh ! si vous n'étiez pas le mari de ma nièce ! reprit le vieillard au comble de l'exaspération, je vous traiterais comme vous le méritez !...

— Que feriez-vous donc?

— Je vous ferais chasser d'ici par mon domestique !

— Me chasser, monsieur le baron ! prenez-y garde, et ménagez vos termes ! Il se pourrait très bien qu'il vous arrivât ce dont vous menacez les autres !...

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que vous n'êtes pas ici chez vous, mais bien chez vos créanciers, et que le jour où ils voudront faire vendre tout dans cette maison, vous ne parlerez plus de me faire chasser !

— Malheureux ! dit le vieillard avec un mépris glacé ; vous faites bien voir ce que vous êtes !... un agioteur, une âme de marchand !... C'est aujourd'hui que je me félicite de n'avoir pas un gendre tel que vous !... Oh ! j'aime encore mieux la pauvreté, la misère, que le déshonneur d'une pareille alliance ! Heureusement que la figure ne trompe guère, et que ma fille vous avait bien jugé, — tout comme moi !

— Courage ! courage, monsieur le baron, dit Horner d'une voix sourde et secouant la tête d'un air de menace, nous verrons bientôt !

Et le Bâlois sortit comme un furieux; il était plus que jamais l'ennemi juré, irréconciliable de M. de Lonsdorf. Cependant, en traversant l'antichambre, il rencontra madame de Courteuil qui, attirée par le bruit de l'altercation, avait brusquement quitté sa chambre pour savoir qui se trouvait avec son père; mais M. Horner la salua le plus gracieusement du monde et lui demanda de ses nouvelles, absolument comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire. Cet homme hypocrite et fourbe croyait nécessaire de ne pas éclater encore ouvertement.

Mais quelques heures après, les visites des créanciers avaient recommencé chez M. de Lonsdorf; plusieurs d'entre eux même étaient partis en proférant les plus sinistres menaces.

Jusqu'au dernier moment, M. de Lonsdorf avait compté sur le gain d'un procès fort im-

portant qui engageait tout le reste de sa fortune, et qu'il croyait ne pouvoir perdre, tant sa cause lui paraissait juste et facile à défendre; mais toutes ses espérances venaient d'être renversées : il avait perdu, et ce dernier coup le ruinait complétement. Néanmoins ce procès avait offert de grandes bizarreries dans plusieurs de ses phases; les pièces les plus nécessaires, toutes celles enfin sur lesquelles M. de Lonsdorf comptait pour appuyer ses droits ne s'étaient point retrouvées chez l'ancien notaire du baron; plusieurs titres même étaient perdus, et le malheureux vieillard, bien qu'il sût à qui s'en prendre d'une si impardonnable négligence, n'avait pourtant aucune preuve légale entre les mains. Depuis fort longtemps déjà ses affaires se trouvaient dans un déplorable désordre, et peut-être avait-il plus d'une fois manqué de prudence et de circonspection.

Il n'était donc pas surprenant que M. de Lonsdorf eût passé toute une nuit dans l'agitation et la fièvre : une catastrophe le menaçait, prochaine, épouvantable. Jusqu'alors il avait montré assez de courage, assez de confiance dans l'avenir; mais ce dernier malheur l'accablait.

Le matin, tandis que Laure, penchée sur le lit du baron, suivait avec angoisse tous ses mouvements, toutes les contractions des muscles de son visage, elle ne put contenir plus longtemps l'affreuse douleur qui s'amassait en elle : des sanglots s'échappèrent de sa poitrine gonflée, et des torrents de larmes brûlantes tombèrent tout-à-coup sur la figure du vieillard.

Celui-ci, qui n'était pas endormi, mais dans une espèce d'assoupissement fébrile, rouvrit soudain les yeux; il vit sa fille qui pleurait.

— Mon enfant! s'écria-t-il d'une voix douloureuse.

Puis se soulevant avec effort sur son séant, il lui prit une main qu'il serra longtemps dans les siennes, sans dire une parole : il était prêt à sangloter lui-même.

— Pauvre Laure! murmura-t-il enfin.

— Mon bon père, je vous en conjure!... un peu de courage! le mal n'est pas sans remède : notre cause est juste, elle peut encore triompher.

— Non, ma fille, non! c'est parce qu'elle est juste qu'on la condamne!... Voilà les hommes! Oh! quelle affreuse iniquité!... Pauvre Laure, mais ce qu'il y a d'horrible, c'est que je t'entraîne dans ma ruine!... Moi, qui suis vieux, je n'ai plus longtemps à souffrir... mais toi!...

— Mon père, au nom du ciel, ne me parlez pas de la sorte! c'est me fendre le cœur! s'écria Laure en se précipitant dans les bras du vieillard. Je vous assure qu'il y a encore de l'espoir. M. Rodolphe va nous défendre... Il dit que vous êtes victime de quelque scélératesse. Vous savez comme il vous aime, M. Rodolphe! comme il vous sera dévoué!

— Oui, mais que peut-il faire, le pauvre jeune homme, sans appui, seul, dans une ville où il n'est pas connu, dans une ville étrangère?... On ne l'écoutera même point.

— Oh! mon père, vous le connaissez peu! c'est un homme énergique! Il se fera bien écouter, je vous jure. D'ailleurs, vous savez qu'il est fort habile; il parle supérieurement; il peut plaider en français tout aussi bien que dans sa langue maternelle. Vous savez bien d'ailleurs qu'il a fait une partie de ses études

à Strasbourg : il n'est pas aussi étranger dans cette ville que vous semblez le croire. Je ne sais pourquoi, mais j'ai bonne espérance... Ah ! quel malheur que vous ne l'ayez pas chargé plus tôt de vous défendre !

— C'est vrai, peut-être, ma chère enfant, dit le baron avec tristesse; mais que veux-tu? Il n'y a pas de remède : l'affaire est perdue.

— N'importe! reprit Laure vivement, s'il n'est point votre avocat, il est du moins votre ami, votre conseil. Il visitera les papiers de ce notaire, qui n'a jamais été bien disposé pour vous, comme vous savez. Moi d'abord j'ai la conviction qu'on retrouvera vos titres : il est impossible qu'on ne les trouve pas.

— Mais on peut les avoir anéantis, ma fille, et malheureusement il y a bien des gens capables de commettre une action pareille, lorsque c'est leur intérêt !...

— Hélas, oui ; mais enfin, à force de recherches il ne serait pas impossible de parvenir à prouver que ces titres ont existé réellement, et qu'ils n'ont jamais été transférés par vous dans d'autres mains ? Moi, vous savez, je n'entends rien absolument aux affaires, je ne vois goutte dans les procès ; mais je m'en rapporte à l'habileté de M. Balmer qui est profondément versé dans la science du droit. Hier soir quand il est venu, oh ! rappelez-vous comme ses yeux brillaient d'enthousiasme et d'espérance ! comme il vous disait que rien n'était perdu encore, qu'il pouvait tout réparer. Oh ! l'excellent jeune homme !

— Oui ! c'est un noble cœur, Laure, et je te jure que je lui porte une affection véritable ! Je voudrais bien, je te jure, pouvoir lui prouver toute ma reconnaissance, qu'il réussisse ou non dans sa généreuse entreprise.

— Mais l'occasion peut se présenter d'un jour à l'autre, cher père! dit vivement Laure.

M. de Lonsdorf fut frappé de l'accent de ces paroles; il regarda Laure d'un œil pénétrant, et s'aperçut qu'elle rougissait un peu. Elle tourna même un instant la tête comme pour dissimuler son embarras.

— Ah! ma fille, dit M. de Lonsdorf avec tristesse, pourquoi n'ai-je point de fortune à te donner?... et pourquoi ce brave jeune homme n'appartient-il pas à quelque famille un peu moins obscure?...

— Mais ses parents étaient fort honorables, s'empressa de répondre Laure. Son père, malgré de terribles malheurs, a toujours conservé l'estime générale.

— Et c'est difficile quand on est malheureux; n'est-ce pas, Laure?... Oui, il est bien

difficile en pareille circonstance de ne pas faire quelque action basse et déshonorante... Mais non, reprit-il avec énergie, et les yeux pleins de flamme; non, je ne ferai jamais rien dont je puisse rougir! Jamais de taches à mon vieil écusson!... Plutôt la mort! Entends-tu, ma fille? plutôt la mort!

Et il y avait dans les paroles du vieillard, dans son geste grave et majestueux quelque chose de sombre et de prophétique, qui fit tressaillir Laure, bien qu'elle fût vigoureusement trempée: mais elle connaissait trop son père, cette nature inflexible, ombrageuse et pleine de fierté, qui voyait partout une honte, un opprobre, là même où les autres n'auraient vu qu'une triste et fatale nécessité.

— Et tu dis qu'il va partir, n'est-ce pas? reprit distraitement M. de Lonsdorf, et comme pour chasser une idée fâcheuse.

—Mais vous l'avez entendu hier vous-même, mon père. Il nous a fait ses adieux. Rappelez-vous donc cette longue et affectueuse poignée de main que vous vous êtes donnée..... et ces larmes qui ont jailli de ses yeux?... oui, vous avez pleuré vous-même, nous pleurions tous!

—C'est vrai, Laure, ce pauvre garçon m'a ému. D'ailleurs, il a, je crois, des chagrins lui-même?... Son ami Albéric est toujours malade, n'est-ce pas? Oh! j'en ai bien peur, c'est une affection cérébrale, un commencement de folie.

— Hélas! mon père, c'est une mélancolie profonde, c'est une espèce de spleen qui consume depuis quelque temps ce pauvre M. Albéric.

— Vois-tu, ma fille, la poésie lui tourne la tête: c'est dommage; car je crois ce jeune

homme-là plein de mérite et de nobles qualités. Il me plaisait beaucoup autrefois, et je t'assure que ce n'est pas ma faute si ta cousine Franciska n'est point aujourd'hui sa femme. Je suis persuadé qu'elle eût fait là un meilleur choix que ce rustre d'Horner.

Laure ne répondit rien et secoua la tête d'un air de tristesse affirmative.

—Voilà ce que c'est, poursuivit le vieillard d'un ton plus animé, voilà ce que c'est que de tout sacrifier à la fortune! C'est parce que cet Horner avait de l'argent que ma belle-sœur lui a donné sa fille. Oh! quel siècle! quel siècle! Rien que les parvenus! L'argent a remplacé la naissance!

Tandis que M. de Lonsdorf parlait ainsi, plusieurs coups de sonnette retentirent dans l'antichambre; puis on entendit presque aus-

sitôt comme le bruit d'une altercation assez vive.

— Que signifie cela? dit M. de Lorsdorf en prêtant l'oreille.

Laure écoutait aussi avec inquiétude. Le bruit continuait toujours, et la voix du vieux Robert, criarde et menaçante, dominait tout ce tumulte.

Le baron saisit vivement la sonnette qui se trouvait à sa portée, et l'agita de toute sa force : mais personne ne vint.

M. de Lonsdorf était transporté de colère.

— Je vais voir ce que c'est, mon père, dit Laure en se levant. Mais quel fut l'étonnement de Laure quand elle vit dans l'antichambre le pauvre Robert qui se débattait au milieu de plusieurs personnes!... Des injures et des malédictions volaient de tous côtés, et se croisaient comme une mitraillade.

— Eh bien! qu'est-ce donc? demande Laure en s'adressant à Joseph qu'elle vient de reconnaître.

— Mon Dieu, Madame, répond l'usurier avec un certain embarras, c'est monsieur votre intendant qui ne veut pas obéir aux formalités de la justice.

— Que voulez-vous dire?

— Vous n'êtes pas sans savoir, Madame, qu'il y a quelques jugements contre monsieur votre père... Et j'en suis véritablement désolé pour vous, ma jeune dame, car je vous porte beaucoup d'intérêt.

— Allons, monsieur Joseph, expliquez-vous, dit Laure gravement. Quels sont ces messieurs qui vous accompagnent?

Joseph hésitait à répondre.

— Madame, dit d'une voix claire et per-

çante un petit homme maigre, au nez pointu, aux yeux de fouine, en rabattant le collet de son habit qui s'était relevé dans la lutte comme une espèce de capuchon. Madame... j'ai l'honneur d'être huissier pour vous servir, et je viens, accompagné de mes deux clercs...

— Gredin ! vil gredin ! interrompit tout-à-coup Robert, en faisant un pas en avant, et tout prêt à s'élancer de nouveau sur lui.

— Madame, reprend l'huissier en reculant jusqu'au mur, veuillez dire à cet homme de se modérer... autrement je serais dans la nécessité fâcheuse de dresser procès-verbal pour sa violence...

— Ah ! misérable! Il faut que je t'étrangle ! s'écrie Robert plus furieux. Mais les deux clercs, qui par bonheur avaient d'assez larges épaules, s'interposèrent courageusement, et

se mirent devant leur chétif patron, comme pour lui faire un rempart de leurs corps.

— Allons, calmez-vous, Robert, je vous en prie, dit Laure d'un ton impératif. Allez près de mon père, qui s'impatiente de ne pas vous voir venir. Surtout ne lui dites rien de ce qui se passe.... Je vais m'expliquer avec ces messieurs.

— Mais en vérité, ma chère maîtresse, je ne puis vous laisser seule avec ces quatre misérables!... dit Robert avec désespoir. Ils sont capables de vous assassiner!

— Je n'ai pas peur; soyez donc tranquille aussi, mon brave Robert, répondit-elle avec douceur, et faites ce que je vous dis. Si par hasard mon père vous demande pourquoi je ne reviens pas, dites que j'ai à répondre un mot à ma cousine qui vient de m'écrire.

Le vieux domestique vit bien que madame

de Courteuil exigeait qu'il se retirât : il était accoutumé à faire presque aveuglément ce qu'elle lui ordonnait. Cependant l'idée seule d'abandonner sa jeune et chère maîtresse, au moment du danger, lui brisait le cœur; mais connaissant la nature énergique de Laure et sa présence d'esprit, il fit la réflexion qu'elle n'était pas femme à se laisser insulter en face impunément. Il s'éloigna donc, non sans quelque hésitation ; mais avant de refermer la porte, il lança un regard terrible à l'huissier, et lui montra le poing.

Dès que madame de Courteuil fut seule avec ces quatre personnages, elle leur demanda ce qui les amenait. Sa voix était calme, sa physionomie pleine de dignité.

— Je viens à la requête du sieur Kroferg, négociant, répondit l'officier ministériel en exhibant un acte revêtu des formes légales.

Oui, Madame, je viens à sa requête, procéder à la saisie-exécution.

—Mais je ne connais pas du tout ce M. Kroferg, dit Laure en jetant un coup-d'œil sur la copie du jugement que lui présentait l'huissier. Mon père ne doit rien à cet homme.

— Mille pardons, ma bonne dame, répondit l'huissier d'un ton câlin; M. votre père, le baron de Lonsdorf, doit la somme de trois mille francs (argent français) au susdit M. Kroferg. C'est un billet protesté, comme il vous sera facile de vous en convaincre, un billet passé à l'ordre Kroferg. Je viens saisir le mobilier du baron de Lonsdorf, jusqu'à concurrence de ladite somme de trois mille francs.

— Mais je vous assure, Monsieur, reprit Laure sans se troubler, que mon père ne croit pas avoir une dette semblable. Il y a certai-

nement un malentendu, quelque méprise.

— Pas la moindre, et tout est bien en règle, ma chère dame. Voyez plutôt le jugement ci-dessus : il est exécutoire depuis cinq jours. Si l'on n'a pas saisi tout d'abord, c'est par tolérance du créancier qui ne voulait sans doute employer les moyens de rigueur qu'à la dernière extrémité. Au surplus, ma jeune dame, veuillez vous adresser à M. Joseph, ici présent, lequel est en état de vous donner plus ample explication de toute cette affaire; car il est endosseur dudit billet de trois mille francs, présentement à l'ordre du sieur Kroferg.

En effet, Laure venait d'apercevoir sur le dos du billet la signature de Joseph.

Elle le foudroya aussitôt d'un regard plein de mépris. Joseph, malgré son assurance

imperturbable, ne put soutenir ce regard et baissa la tête.

— Quoi! Monsieur, dit-elle, vous avez fait cela? malgré votre promesse! malgré votre signature et cet écrit que j'ai toujours entre les mains, que je puis à l'instant même vous jeter à la face, pour vous couvrir de honte!

Elle parlait avec une indignation concentrée, mais à demi-voix; et Joseph, qui avait eu la précaution de se reculer à temps dans une embrâsure de fenêtre, pouvai t seul l'entendre.

— C'est vrai, Madame, je suis bien malheureux, balbutia-t-il, de vous causer autant d'embarras... Mais si vous saviez... Ce n'est pas ma faute! J'avais absolument besoin d'argent; il m'en fallait à jour fixe, sous peine de me voir poursuivi moi-même, et je me suis

trouvé dans la nécessité cruelle de faire escompter mon billet..

— Vous n'en aviez pas le droit, Monsieur, après nos arrangements !...

— Oh! pardon, pardon, Madame, répondit l'usurier avec un sourire plein de malice, un sourire indéfinissable; le droit, je l'avais, le droit légal... seulement je vous jure que ce n'était pas mon intention d'en faire usage. Il a fallu de bien impérieuses circontances pour...

—Mais encore une fois, j'ai votre signature! Je puis faire voir à ces messieurs que vous n'aviez pas le droit de faire aucune autre poursuite avant trois mois...

— C'est vrai, parfaitement vrai, Madame, interrompit sardoniquement Joseph. Aussi n'est-ce pas moi qui vous poursuis. Je connais

trop bien les affaires pour cela. Eh! mon Dieu! vous n'avez qu'à jeter un petit coup-d'œil sur le chiffon de papier que je vous ai remis pour vous faire plaisir. Vous verrez qu'il ne m'engage à rien d'autre qu'à ne pas vous poursuivre moi-même; mais il ne me défend pas d'escompter mes valeurs, de passer mes billets à ceux qui veulent bien les prendre, quoique protestés. C'est là ce que j'ai fait, Madame, j'en conviens, mais dans une circonstance des plus pressantes.

— Oh! c'est une infamie! c'est une ruse abominable! s'écria Laure, qui comprit avec désespoir qu'elle n'avait entre les mains qu'un papier inutile, et qu'elle était la victime d'un fripon.

Elle courut à sa chambre, prit dans son secrétaire l'engagement que lui avait signé Joseph; mais un coup-d'œil lui suffit pour la

convaincre qu'elle ne pourrait produire une semblable pièce en justice, qu'elle ne pourrait par aucun moyen prouver la mauvaise foi de ce misérable. Rien n'était spécifié dans l'écrit de Joseph ; ni le montant, ni la date du billet protesté, pour lequel il s'engageait à ne pas faire de poursuites avant trois mois. Cette rédaction était si habilement vague et confuse, que madame de Courteuil n'en pouvait tirer aucun parti.

Ce fut pour la pauvre Laure un coup de poignard. Elle retourna précipitamment dans l'antichambre, pour essayer de fléchir cet infâme. Elle songeait à son père, et se trouvait prête à tous les sacrifices, même à celui de sa fierté.

Tout son visage était bouleversé, d'une pâleur mortelle.

— Eh bien! Madame, dit Joseph avec un

air de triomphe mal déguisé, avais-je tort? Vous voyez bien que ce petit griffonnage ne vous servirait pas à grand' chose?

— C'est vrai, Monsieur, répondit Laure avec un regard écrasant de mépris, vous avez bien pris toutes vos mesures; c'est moi qui n'ai pas pris les miennes. Ainsi donc, voilà le monde! toujours des ruses, d'ignobles fourberies!

— Que voulez-vous, ma jeune dame, les temps sont rudes. Il faut que chacun fasse ses petites affaires comme il peut.

Cependant l'huissier, qui ne se mêlait pas à ce dialogue toujours échangé à demi-voix, commençait à faire très consciencieusement l'inventaire du mobilier, et dictait d'une voix chantante et monotone, pendant qu'un de ses clercs griffonnait sur le bord d'une table.

« Avons pareillement saisi, continuait

» l'huissier, et mis sous la main de justice
» trois portraits en pied, au pastel, avec leurs
» cadres en sculptures dorés; lesquels ta-
» bleaux représentant, l'un, quelque grand
» seigneur, en habit à la française... »

— Au nom du ciel, Monsieur, interrompit Laure d'une voix suppliante, un instant ! rien qu'un instant!

Puis se tournant vers Joseph :

— Et vous, Monsieur, je vous en conjure, au nom de l'humanité, venez à notre aide!... Ne me laissez pas dans cet horrible embarras!... Ayez pitié de mon père, d'un vieillard!... Oh! ce serait pour lui le coup de la mort!

— Mais que voulez-vous que j'y fasse, Madame? répondit Joseph très flegmatiquement. Ce n'est pas moi qui fais saisir chez vous.

— Mais enfin, Monsieur, vous pouvez obtenir du temps?

— C'est impossible, Madame. Si l'on ne vous poursuit pas, c'est moi qu'on va poursuivre, ce qui ne m'arrangerait guère. Tâchez donc vous, Madame, qui êtes si accomodante, de vous entendre avec M. Kroferg. Je parie qu'il se contenterait de peu de chose, pour vous laisser quelque répit. Si vous voulez, je consens à me charger de la négociation.

— Oh! quelle obligation je vous aurais, monsieur Joseph !

— Je serais enchanté de vous faire plaisir. Je ne vous demande qu'une seule petite chose en échange...

— Parlez, que voulez-vous ?

— Ce chiffon qui ne peut vous servir à rien absolument. C'est un mal entendu entre nous deux, ma chère dame. J'en suis vraiment désolé... Mais vous concevez que je dois tenir à l'abandon de ce papier?...

— Je ne puis m'en dessaisir, dit vivement Laure. Je le garde.

— Eh! bon Dieu! qu'en ferez-vous? je vous le demande?

— Je ne sais, Monsieur; mais enfin je pourrais toujours prouver, moyennant cet écrit, qu'il y avait bonne foi de ma part. Certes, il faudrait bien qu'on m'accordât du temps, si j'étais réduite à montrer ce papier.

— Ah! fort bien, fort bien! dit Joseph avec un sourire amer. Vous voulez me faire du tort, Madame, et vous espérez, malgré cela, que je vais m'employer pour vous dans cette affaire? Ce serait tout justement donner des verges pour me fouetter. Mais non, je ne suis pas si simple. Pardieu, Madame, si vous désirez que je parle à M. Kroferg, faites ce que je vous demande.

Cependant l'inventaire de l'huissier continuait.

— Réfléchissez bien, madame, reprit Joseph en hochant la tête d'une manière menacante. Dans une heure il serait trop tard, et vous pourriez vous repentir toute votre vie. Allons, pour la dernière fois, voulez-vous?

— Non, non, Monsieur, maintenant je ne puis me fier à vous. Ce papier dans vos mains serait bien vite anéanti. Alors quelle preuve me resterait-il? Quand je raconterais ce qui s'est passé entre nous deux, on ne voudrait pas me croire, tandis que si vous m'obligez à me défendre, on me croira.

— C'est une menace; bien! J'étais venu pour concilier les choses, Madame. J'espérais que vous seriez raisonnable encore aujourd'hui, comme l'autre fois; mais puisque vous

le prenez sur ce ton-là, à merveille! J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et le cruel Joseph fit une révérence moqueuse à Laure, et se dirigea vers la porte. L'huissier, frappé de surprise et ne s'attendant pas le moins du monde au départ de Joseph, interrompit tout à coup son inventaire.

— Eh bien, monsieur Joseph? Il faut donc saisir incontinent? demanda-t-il.

— Oui, Monsieur l'huissier, faites.

Et Joseph sortit en jetant un coup d'œil ironique et méchant à la pauvre femme.

Laure, en proie au désespoir, ne savait plus quel parti prendre. Elle suppliait l'huissier d'attendre encore, de remettre au lendemain; mais celui-ci ne l'écoutait même pas, et poursuivait sa dictée monotone et criarde.

Mais ce qui brisait le cœur de Laure, c'était une affreuse pensée! Son père, son pauvre vieux père, que deviendrait-il, quand il saurait!... La douleur et l'humiliation le tueraient tout de suite.

Soudain une idée traverse l'esprit de Laure, une idée bienheureuse et consolante. Ses yeux s'animent, ils rayonnent d'espérance.

— Monsieur, dit-elle à l'huissier, je vous en conjure, suspendez ce procès-verbal une heure seulement! Dans une heure, je l'espère, vous serez payé.

— Il nous est impossible de suspendre une seule minute, répond l'huissier. Mais si comme vous le dites, vous êtes sûre de payer aujourd'hui la somme de trois mille francs au sieur Kofferg, il ne vous arrivera pas grand mal. Vous en serez quitte pour les frais de jugements, poursuite et saisie.

Déjà Laure est dans sa chambre. Elle écrit précipitamment quelques mots à Franciska, puis elle sonne sa femme de chambre : celle-ci accourut.

— Marie, allez tout de suite chez Madame Horner. Portez ceci ; j'attends la réponse. Il n'y a pas une seconde à perdre.

Marie sort à la hâte.

— Oh oui ! c'était le seul moyen ! dit madame de Courteuil avec une expression de joie. Hésiter davantage en présence d'une pareille catastrophe, ne serait-ce pas faire injure à ma meilleure amie ? Pourquoi la priver de ce bonheur ? Elle sera si heureuse de venir à mon aide !

Laure venait de rentrer dans l'antichambre.

— Madame, dit l'huissier d'un ton patelin, veuillez, je vous en supplie, nous faire con-

duire dans les différentes pièces de cet appartement. Il faut que nous poursuivions notre inventaire.

— Je vous en prie, monsieur, un peu de patience. Je vous répète que vous aurez votre argent, dans une heure peut-être; au plus tard demain matin.

— N'importe, Madame; il faut que j'instrumente en forme.

L'huissier parlait encore, quand un coup de sonnette violent, suivi de plusieurs autres très-précipités, retentit à la porte. Laure n'attend pas que Robert vienne ouvrir; elle s'imagine que ce peut être Franciska, et dans son impatience, elle s'élance à la porte.

C'est Rodolphe Balmer. Sa figure est pâle, effarée.

— Ah! Rodolphe! s'écrie-t-elle avec effusion. Vous ici! le ciel vous envoie tout ex-

près pour empêcher un grand malheur !

— Quoi! serait-il ici? dit Rodolphe impétueusement. Oh! vite que je le voie!

— De qui parlez-vous?

— De lui! d'Albéric!..

— Albéric? — Je ne vous comprends pas. Mais qu'avez-vous, Rodolphe? mon Dieu! comme vous êtes pâle!

— Oh! qu'est-il devenu? s'écrie Rodolphe d'une voix brisée. Quoi! n'est-il donc pas venu ici? Vous n'avez pas entendu parler d'Albéric? Mais sans doute madame Horner pourra nous donner quelques renseignements!.. il doit lui avoir écrit!... Courez chez elle tout de suite, je vous en conjure!

— Mais qu'est-ce donc, Rodolphe? expliquez-vous : qu'est-il arrivé?

— Albéric est parti cette nuit... Il a quitté

l'auberge sans dire où il allait, sans rien emporter avec lui!.. Et j'ai trouvé sur la table une lettre qui me plonge dans les plus affreuses inquiétudes! Il avait l'esprit égaré, quand il a écrit cette lettre, je n'en doute pas.... Le malheureux! S'il avait voulu mourir!!

— O Ciel! —

— Oui, continue Rodolphe avec des sanglots dans la voix, ce brusque départ l'avait désespéré. Hier soir, quand je l'ai supplié de partir avec moi ce matin, j'ai vu que je lui perçais le cœur d'un coup de poignard!.. Ah! pourquoi l'ai-je quitté un seul instant! Pauvre Albéric, il sera sorti dans un accès de fièvre chaude!.. Oh! j'en suis sûr, il s'est précipité dans le Rhin!..

Et Rodolphe se laissa tomber dans un fauteuil en sanglotant.

— Non, Rodolphe, non, c'est impossible! dit Laure d'une voix étouffée. Il n'aurait pas fait cela! Il vous aime trop!

— Si vous l'aviez-vu hier soir!.. Quelle douleur profonde et navrante! Il m'a fendu l'âme!.. Misérable que je suis! c'est moi qui l'aurai tué!

Laure ne pouvait elle-même retenir ses larmes, et bien qu'elle ne crût pas encore à un suicide, elle partageait les cruelles inquiétudes de Rodolphe. Cependant, même en présence d'un si grand désespoir, elle ne pouvait oublier ce qui ce passait en ce moment chez-elle. D'une minute à l'autre, l'huissier allait sans doute entrer dans l'appartement de M. Lonsdorf, malade; et alors quel malheur en résulterait-il? Elle frissonnait à cette pensée.

— O chère amie, s'écria Rodolphe avec

l'accent de la prière. Ne perdez pas un instant, allez voir votre cousine... Moi, je n'y peux aller... On ne me recevrait pas, d'ailleurs!

—Hélas, mon pauvre Rodolphe, il faut absolument que je reste ici encore!... Ma présence y est indispensable, je vous jure. Mais dans quelques minutes, Franciska peut arriver, je l'attends presque. Je viens de lui écrire, et certes, elle va me répondre. Vous concevez qu'il est impossible qu'elle ne me parle pas d'Albéric, si elle sait quelque chose. Mais, je vous en prie, restez dans ce petit salon; ne me suivez pas... Je reviens tout à l'heure.

Au moment où elle ouvrait la porte, la voix glapissante de l'huissier se fit entendre avec une intonation d'impatience.

— Madame, veuillez nous dire si l'on peut entrer oui ou non, chez M. de Lonsdorf, de-

manda-t-il. Je vous répète que le procès-verbal de saisie doit être rédigé sans faute aujourd'hui. Il faut que j'exécute les ordres que j'ai reçus.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Rodolphe avec étonnement.

Mais avant que Laure eût fait une réponse, il avait tout compris.

— Quel est cet homme? demanda-t-il sourdement.

—J'ai l'honneur d'être huissier, Monsieur, pour vous servir, répondit le vautour de la justice, avec sa phrase habituelle.

— Un huissier dans cette maison?..

Et Laure baissait la tête, sans dire une parole.

— Quoi! est-il possible? reprit douloureu-

sement Rodolphe. Laure, vous ne m'aviez pas dit cela!.. Oh! c'est mal! J'avais droit à plus de confiance!...

— Rodolphe, hélas, c'est à vous principalement que je l'aurais caché.

— Laure, je suis donc un étranger pour vous? Je ne l'aurais pas cru! — Monsieur, poursuivit-il, en s'adressant à l'huissier, veuillez me dire à la requête de quelle personne et pour quelle somme vous poursuivez.

L'officier ministériel exhiba ses paperasses : Rodolphe y jeta un coup-d'œil. Puis, attirant l'huissier dans une embrasure de fenêtre, il lui dit quelques mots à l'oreille.

— Fort bien, Monsieur, fort bien! répondit l'exécuteur des *basses-œuvres*. J'aime tout autant que les choses se passent de la sorte. Je vais donc vous donner une quittance au nom de mon client.

Laure, qui les suivait des yeux avec inquiétude, ne pouvait néamoins entendre ce qu'ils disaient : leur conversation se faisait à voix basse. Mais Laure vit Rodolphe tirer un portefeuille de sa poche, elle comprit sans peine.

— Non, Rodolphe, s'écria-t-elle en s'élançant vers lui; non, je ne souffrirai jamais!.....

—Monsieur, pas un mot! dit Rodolphe à l'oreille de l'huissier.

—Suffit, répliqua le petit homme. Madame, je me retire : vous pouvez être maintenant fort tranquille.

—Mais, Rodolphe, qu'avez-vous donc fait? reprit Laure avec vivacité. Non, je ne le veux pas... Pauvre ami, si vous étiez riche, à la bonne heure!... Mais vous ne l'êtes pas!.....

Oh! ce serait horrible de ma part! Je ne puis le souffrir!

— Mais de quoi vous inquiétez-vous, chère dame? dit Rodolphe d'un ton calme. Je n'ai rien payé, absolument rien. C'est Monsieur qui a bien voulu se rendre à mes raisons : nous avons fait ensemble un arrangement amiable, voilà tout. N'est-il pas vrai, Monsieur.

— C'est l'exacte vérité, répondit l'huissier, en se cambrant d'un air d'importance. Nous avons fait un arrangement.

Et le chafouin se dirigea vers la porte en multipliant les révérences, puis il sortit, accompagné de ses deux clercs.

A peine Rodolphe fut-il seul avec madame de Courteuil, qu'oubliant toute autre chose, il recommença plus vivement que ja-

mais à parler d'Albéric : ses larmes ne tarissaient pas, et Laure pleurait avec lui.

— Rodolphe, dit-elle, je cours chez Franciska ! restez dans ce salon. Je reviens bientôt. Mais, par pitié, ne vous désespérez pas de la sorte ! Vous me brisez le cœur.

Tandis qu'elle parlait ainsi, la femme de chambre entra tout essoufflée.

—Madame, dit celle-ci d'une voix haletante, voici la réponse :

Et Laure prit des mains de Marie une lettre, et un petit paquet soigneusement cacheté, que Franciska lui envoyait.

V.

Les inquiétudes de Rodolphe étaient bien vives au sujet de son ami Albéric. En effet, elles paraissaient être justement fondées.

Quand Rodolphe avait quitté le soir Albéric, après lui avoir dit qu'un départ immédiat était nécessaire, il avait laissé le pauvre

convalescent dans une stupeur voisine de la folie.

A peine Rodolphe était-il sorti de la chambre qu'un secret pressentiment de malheur l'avait comme averti , et lui avait conseillé de retourner près de son ami, dont le cerveau était si faible encore; mais il ne s'était pas longtemps arrêté à cette idée qui lui semblait chimérique et puérile.

Albéric demeura plus d'une heure plongé dans un engourdissement profond. On aurait pu le croire endormi, mais cette immobilité n'était qu'apparente : au dedans grondait un orage sombre et tumultueux. Un dialogue sinistre se croisait au fond de sa pensée : la vie et la mort plaidaient l'une contre l'autre. Albéric se disait que depuis trop longtemps il souffrait sans espoir de soulagement, et qu'à tout prendre, il ferait aussi bien d'en finir

une bonne fois ; que sa vie n'était qu'une longue et intolérable torture ; que maintenant il n'y avait plus rien au monde qui pût le décider à vivre. La poésie même, qu'il avait tant aimée, lui était devenue presque odieuse ; elle était si frivole, si profondément dédaignée dans ce siècle ignoble où l'industrie matérielle et l'argent seuls pouvaient prévaloir !... Et puis d'ailleurs ce n'était point là vivre, que d'être jour et nuit enfermé dans le travail comme dans une prison, dans la lecture des vieux poètes comme dans un linceul. N'avait-il pas, lui, jeune homme, à la nature ardente et forte, un cœur tout bouillonnant d'énergiques passions, un cerveau plein de flamme, une imagination qui ne pouvait se contenter de chimères, et qui avait soif de la réalité.

Puis une foule d'autres réflexions plus va-

gues, mais plus orageuses tourbillonnaient au fond de sa tête.

Enfin il se lève de son fauteuil avec une sorte de frénésie; il se frappe le front, il marche à grands pas dans la chambre en laissant échapper des mots sourds et indistincts.

— C'est trop souffrir!... Oui, je suis un lâche!... Il faudrait si peu de chose! Si peu de courage!... Un simple mouvement du doigt... rien de plus!

Et il continuait sa marche agitée, fébrile, les bras croisés sur la poitrine. De temps à autre, il s'arrêtait brusquement, et sa physionomie altérée offrait l'image d'une souffrance intérieure et profonde.

Enfin, après avoir paru hésiter longtemps, après avoir soutenu avec lui-même une dis-

cussion mentale, qui de fois à autre se traduisait en paroles confuses, il court vers un secrétaire qu'il ouvre avec précipitation.

— N'attendons plus, murmure-t-il; la réflexion empêche toujours d'agir!.... Eh! suivons un peu l'instinct de la douleur..... C'est une seconde... ce n'est pas même le temps d'une pensée!

Il ouvre un tiroir au fond duquel se trouvait une boîte en cuir noir, de forme oblongue : cette boîte contenait une paire de pistolets.

Albéric en saisit un de chaque main; puis, après s'être assuré qu'ils sont chargés l'un et l'autre, il les arme; et, tombant un genou en terre, la tête renversée sur la poitrine, il murmure quelques paroles vagues qui avaient l'air d'une prière; il se frappe le front avec désespoir; il pleure, il sanglote, et l'expres-

sion de la plus navrante douleur apparaît dans ses yeux.

— Oh ! quitter la vie ! dit-il sourdement, à mon âge !... quand l'avenir était si beau encore !... Renoncer à tout ce qu'il y a de magnifique et d'enivrant sur la terre !..... Quoi ! ce splendide soleil, je ne le verrai plus se lever dans toute sa gloire ; ces myriades d'étoiles, je ne les verrai plus le soir, au fond de la voûte incommensurable des cieux !... Et la poésie, qui était pour moi tout au monde !... Oh ! mes poëtes que j'aimais tant, je ne vous lirai plus !... Et mes ouvrages commencés !... Eux qui devaient m'apporter tant de gloire, eux qui durant tant d'années, m'avaient si amplement dédommagé de la fortune que je n'avais point .. Hélas ! il faudra donc les laisser interrompus?... Quel sacrifice ! — Mais pourtant il le faut !... O mon Dieu ! pourquoi ne m'avez-vous pas donné, comme à tant d'au-

tres, un cœur froid, insensible? Pourquoi cette organisation poétique, impressionable, qui fait tout mon malheur! — Oh! Rodolphe, cher et bon ami; oh! que n'ai-je ta raison, ton grave et austère jugement?...— Je me dirais qu'il n'y a point de malheurs sans remède, et j'aurais la force de vivre encore!... tandis qu'il faut que je meure!... Mais, poursuivit-il après un moment de silence, je n'ai pas le droit de mourir ainsi!... Quel chagrin pour ceux qui m'aiment!... Quel spectacle!... Oh! oh! oh!

Et il pleurait, des sanglots étouffaient sa poitrine; il se frappait le front.

— Non, je ne puis! dit-il.

Et il remet les deux pistolets dans la boite qui les contenait. Il retombe dans son fauteuil et pleure abondamment. Quelques instants il demeure immobile et muet; sa douleur

même semble s'être un peu calmée. Mais ce repos d'un moment n'est qu'une sorte de léthargie produite par la violence du mal.

Cependant la nuit était déjà fort avancée; aucun bruit ne se faisait entendre, que le murmure assourdissant et vague, la plainte éternelle du grand fleuve, qui paraît gémir plus lugubrement dans le silence des ténèbres.

Mais voilà que soudain Albéric se lève d'un air convulsif, et se remet à marcher avec agitation dans sa chambre. Toute sa physionomie est comme bouleversée; ses yeux sont fixes, hagards.

La lueur vacillante du flambeau projetait des silhouettes bizarres sur les murailles, et faisait vivre et remuer dans la pénombre cette horrible fantasmagorie, ces hideux tableaux de martyres et de supplices, qui avaient pro-

duit une si grande impression sur Albéric pendant sa maladie. Ce funèbre spectacle agissait même si fortement encore sur le cerveau, toujours un peu faible, du convalescent, qu'il en éprouvait une espèce de vertige: c'est une étrange hallucination, c'est une vision terrible, où toutes ces figures impossibles et atroces ont l'air de se détacher des cadres, pleines de vie et de souffrance. Soudain Albéric se voit au milieu de ce monde imaginaire, effroyable. Sa tête s'exalte, ses cheveux se dressent : on le prendrait pour une statue de l'épouvante.

— Oui, murmure-t-il, je m'en souviens encore!... J'étais comme cette nuit, dans la même chambre, au milieu de tous ces fantômes!... et je souffrais bien!... mon cerveau bouillonnait comme une fournaise?... J'allais mourir!... Et cependant je l'implorais, elle...

oui, je la priais plus que Dieu!... Blasphême! impiété!.... Elle m'entendit pourtant; ma prière fut exaucée... On vint à mon secours, — elle ou Dieu!... mais je la vis; elle m'apparut tout-à-coup comme un ange descendu du ciel!... Elle me prit la main, elle se pencha sur moi!... De ses lèvres tombèrent quelques paroles consolantes!... Oh! alors je me sentis revivre!... J'étais heureux! je n'en demandais pas davantage, — la voir!..... Mais aujourd'hui, oh! combien je suis plus malheureux encore... je ne la verrai plus!... Hélas! je ne dois pas même chercher à la revoir; ce serait un crime! elle a des devoirs à remplir, elle ne s'appartient plus; elle est la femme d'un autre! — La femme d'un autre! répéta-t-il avec une expression de fureur, oh! c'est une idée affreuse, une idée à se briser la tête contre les murs!...—Je n'y puis survivre!... Non, non, je ne souffrirai pas qu'elle soit

heureuse avec un autre, tandis que moi...

Il n'eut pas la force d'en dire davantage. Il marchait toujours avec une agitation frénétique; à le voir, on l'eût pris pour un homme en démence.

Il ne parlait plus; seulement quelques mots sans suite, entrecoupés, s'échappaient de ses lèvres; puis des sanglots, des gémissements, qui ressemblaient, par intervalles, au râle d'un mourant. Soudain il se précipite vers la boîte qu'il avait replacée sur une table. Il saisit un pistolet de chaque main, et les appuie tous deux contre son front; puis, tombant un genou en terre, il s'écrie :

— Pardon, mon Dieu!.... Pardon, Rodolphe.....

— Rodolphe! répète-t-il avec attendrissement. Mais je ne peux mourir sans lui dire adieu, sans l'embrasser!..... Courons! oui,

il faut que je le presse encore dans mes bras!.....

Il s'élançait vers la porte : tout-à-coup il s'arrête.

— Ce n'est pas possible!... Non, il remarquerait le désordre de mes idées!... Alors, il ne me quitterait plus ; et je ne pourrais effectuer mon dessein! — Non ; écrivons-lui..... un adieu fraternel!

Il saisit vivement une plume, et jette à la hâte quelques mots sur le papier. Ensuite il appuie de nouveau les pistolets contre ses tempes, et presse la détente en fermant les yeux ; mais aucune explosion ne se fait entendre; les pistolets ne partent point. Albéric, en faisant ce mouvement du doigt, qui devait le lancer dans l'éternité, Albéric s'était laisser tomber sur un fauteuil, et les armes, s'échappant de ses mains, avaient roulé à terre.

Il se redresse tout pâle et tremblant ; il passe une main sur son front, comme un homme qui vient de s'éveiller d'un cauchemar et qui doute encore de la réalité.

— Tout n'est-il pas fini? murmure-t-il.

Puis il promène avec égarement ses doigts sur son front, et les regarde, pour voir s'ils ne sont pas teints de sang.

— Rien! dit-il, rien!

Alors, il se baisse vers les pistolets, qu'il ramasse en frissonnant ; il les examine, il les arme de nouveau, et s'aperçoit qu'ils n'ont pas de capsule. Un doute lui vient. Il enfonce la branche d'un compas dans le canon des pistolets, puis, il en fait sortir une grosse bourre de papier, mais point de balle, point de poudre.

Quelques jours auparavant, Rodolphe avait

profité d'un moment où Albéric était profondément endormi pour décharger les deux pistolets et les remplir de papier jusqu'à la gueule; car il craignait toujours que, d'un instant à l'autre, Albéric, dans un accès de fièvre chaude, ne se fît sauter le crâne. Et certes, Rodolphe avait bien calculé. Cette précaution sauvait les jours de son meilleur ami.

Albéric a compris tout de suite quelle est la main sage et fraternelle qui a fait cette prudente substitution.

— Bon Rodolphe! s'écrie-t-il avec des larmes d'attendrissement. Eh bien! je ne mourrai pas ici! Je veux t'épargner cet horrible spectacle... Oh! c'était impie et cruel de ma part!

Une idée vient de luire tout-à-coup dans sa tête, mais d'une clarté sombre et funèbre. Il

s'enveloppe à la hâte d'un manteau de voyage; il met de l'or dans ses poches, et sort précipitamment.

Le jour allait paraître; mais personne encore n'était levé dans l'auberge, excepté quelques gens de service. Albéric descendit et traversa plusieurs corridors sans rencontrer personne. Enfin, parvenu au vestibule, il se trouva face à face avec une femme de chambre qui, le voyant si pâle, si bouleversé, poussa un cri et fut prête à s'enfuir.

Albéric ne l'a pas même aperçue; il ouvre la porte qui donne sur la rue, et sort à grands pas. La femme de chambre, encore toute tremblante, colle son visage à une vitre, et elle voit le jeune étranger qui s'éloigne rapidement et se dirige vers les quais. Bientôt il disparaît à l'angle d'une ruelle sombre et tortueuse.

Alors cette femme, craignant qu'Albéric, à peine guéri encore d'une espèce de folie, n'ait quitté l'auberge pour accomplir un fatal dessein, se hâte d'avertir quelques personnes dans la maison ; elle leur raconte ce qui vient de se passer. Puis, bientôt Rodolphe est réveillé en sursaut : on frappe à sa porte, on l'appelle.

— Quelle heure est-il donc? murmure Rodolphe en regardant à sa montre. Serait-ce déjà l'instant de partir? — Mais non.

— Monsieur! Monsieur, ouvrez! crie une voix à travers la porte.

— Que voulez-vous ?

— Ah! c'est quelque chose de bien inquiétant! Ouvrez, Monsieur!... Il est parti.

— Parti! Qui donc?

— Lui! ce M. Albéric Ermann, votre ami!

— Albéric !

Et déjà Rodolphe s'est jeté à bas de son lit. Il s'enveloppe d'une robe de chambre ; il ouvre.

— Que voulez-vous dire ? demande-t-il.

Et alors on lui explique ce qui vient d'arriver ; qu'Albéric est parti sans dire où il allait ; qu'il avait la figure très pâle, toute bouleversée ; que ses yeux étaient pleins d'égarement, si bien que la femme de chambre a eu peur et n'a pas osé lui adresser la parole.

Rodolphe n'en écoute pas davantage ; il court à la chambre d'Albéric. La porte de cette chambre était entrebaillée ; une bougie brulait encore sur la cheminée : les deux pistolets étaient sur un fauteuil. De toutes parts régnait le plus grand désordre, un désordre sinistre et inexplicable. Le couvrepied du lit n'avait pas été retiré ; on pouvait facilement

voir qu'Albéric ne s'était pas couché de toute la nuit.

Rodolphe est d'une pâleur mortelle ; il ne prononce pas une parole, et promène de tout côté autour de lui des yeux pleins d'égarement. Enfin, il aperçoit un papier sur la table ; il le saisit : c'est une lettre d'Albéric.

Voici le contenu de cette lettre :

« Cher ami, ô frère, je ne peux plus vivre !...
« Pardonne-moi !... Rodolphe, ne vas pas me
« maudire !... Si tu savais combien j'ai souf-
« fert pour en arriver là !... Adieu ! Rodolphe;
« à toi ma dernière pensée, le dernier batte-
« ment de mon cœur !... à toi et à *elle* !... Oh !
« soyez heureux ! »

Rodolphe jette un cri.

— Il est mort ! Dieu !... Courons !...

Et le voilà qui s'élance au bas de l'es-

calier ! il parcourt toutes les rues comme un homme en délire. Il suit la direction qu'Albéric a prise, et partout il demande avec des cris et des sanglots si l'on n'a pas vu Albéric; il le dépeint, il le nomme : on le prend pour un fou. Cependant, on finit par le comprendre; et quelques femmes, qui s'étaient levées de bonne heure pour aller au marché, lui disent qu'en effet, elles ont rencontré un jeune homme tel que le dépeint Rodolphe. Ce jeune homme était fort pâle, et tout dans sa personne, comme dans ses gestes, annonçait le trouble et l'égarement. Il avait traversé rapidement le pont, et, après être revenu tout-à-coup sur ses pas, il s'était arrêté devant le parapet; mais, s'apercevant qu'il était remarqué, il avait couru de toutes ses forces, comme s'il eût craint d'être poursuivi, et bientôt on l'avait vu disparaître dans les sinuosités des rues.

Pendant plus de deux heures, Rodolphe envoya, dans toutes les directions, à la recherche d'Albéric; et lui-même il arpenta la ville d'un bout à l'autre, en multipliant les questions pour tâcher d'obtenir quelques renseignements.

Tandis que Rodolphe était absent, vers huit heures du matin, un homme vint demander Albéric à son auberge. Cet homme avait une lettre pour le jeune Ermann; et quand il sut l'événement qui venait d'avoir lieu, il parut frappé de surprise et tout déconcerté. Il fit encore plusieurs questions et s'éloigna rapidement, en emportant sa lettre, qui, disait-il, exigeait une réponse immédiate.

Une demi-heure après, voici ce qui se passait à deux milles de Bâle : c'était à quelque distance du Rhin; une petite auberge se trou-

vait sur la grande route qui côtoyait le fleuve, au-delà duquel on apercevait les sombres feuillages de la forêt Noire dans un lointain bleuâtre; les brumes du matin s'élevaient lentement du fleuve, et se condensaient à mesure en nuage sous les rayons du soleil levant.

Cette auberge n'avait qu'une assez chétive apparence. Au dessus de la porte une vaste balance en cuivre s'agitait au vent qui la faisait bruire; à chaque côté de la porte on voyait deux bancs de pierre, au-dessus desquels serpentait une vigne maigre et presque desséchée. A quelques pas de l'auberge était un cheval tout sellé, qu'un petit garçon tenait par la bride. Sur le seuil apparaissait de temps à autre une femme de campagne, l'hôtesse sans doute, en jupon rouge à larges raies bleues, avec un tablier blanc relevé par un coin jusqu'à la ceinture. Elle regardait

avec une sorte d'inquiétude le cheval et le petit garçon, qui attendait, immobile et le poing sur la hanche, comme un écuyer de l'ancienne chevalerie.

— Guillaume, dit-elle à voix basse; et tu ne sais pas quel est ce Monsieur?

— Non, ma bonne dame.

— Mais, enfin, où l'as-tu rencontré?

— Presque aux portes de la ville. Ce Monsieur m'a demandé où il pourrait trouver un cheval, et je lui ai dit qu'il aurait son affaire à l'hotel de *La Balance.* J'aurais pu tout de même l'envoyer *Aux trois Rois;* mais j'aime bien mieux la bonne maîtresse de *La Balance*, qui me donne par ci par là quelque bonne chose à croquer.

— C'est bien, Guillaume, dit l'hôtesse. Et tu auras un batz pour ta peine. Tiens.

Elle lui jeta une pièce de monnaie. Le petit flatteur se confondit en remercîments.

— Fameux ! fameux ! s'écria-t-il en bondissant de joie. La journée s'annonce bien ? Et le Monsieur qui m'a déjà donné dix batz !.... Oh ! c'est un mylord anglais, sans doute; il doit être joliment riche !

— Non, non, ce n'est pas un Anglais, répondit l'hôtesse. Il parle trop bien notre allemand. Mais n'importe ce qu'il est, le pauvre jeune homme a l'air d'être bien malade. Il paraît bien triste, mon Dieu ! Je ne sais pas trop ce qu'il écrit, mais voilà plus d'un quart-d'heure qu'il fait aller sa plume, comme si le diable était dedans.

Elle parlait encore, lorsqu'un jeune homme parut à la porte et dérangea l'hôtesse pour passer. C'était Albéric.

— Madame, dit-il gravement, en présentant un papier à l'hôtesse, voici une lettre que je vous confie. Il faut la faire remettre ce soir à son adresse; mais pas avant ce soir, entendez-vous?

— Oui, mon bon Monsieur, soyez tranquille.

— Je vous recommande cette lettre, Madame. Oh! qu'elle ne soit pas perdue, je vous en conjure! elle est d'une extrême importance. Tenez, voici pour la commission.

Il tira de sa bourse deux pièces de cinq francs qu'il mit dans la main de l'hôtesse, toute surprise de cette générosité.

— Et vous partez, mon jeune Monsieur? dit-elle avec sa plus douce inflexion de voix. Que Dieu vous accompagne! J'espère que nous vous reverrons bientôt. N'oubliez pas l'hôtel de *La Balance*.

— Oh! je ne l'oublierai pas, je vous jure, répondit Albéric, avec un sourire mélancolique et sombre. Il n'y a pas le moindre danger que je l'oublie...

En même temps il prit la bride des mains du petit garçon, et sauta sur la selle de son cheval, sans quitter le manteau qui l'enveloppait des pieds à la tête.

— Eh bien! Ulrick, allons donc, allons donc! cria l'hôtesse; puis elle continua d'appeler Ulrick d'une voix retentissante.

— Me voici, me voici! répond enfin une grosse voix enrouée.

Puis aussitôt on voit arriver un gros homme, une espèce de Sancho Pança, monté sur une espèce d'âne ou de cheval horrible, qu'il fouette à grands coups de bâton.

— Mon voyageur est prêt? dit-il. Eh bien en route. A demain, la mère.

— Adieu, mon bon Monsieur, dit l'hôtesse en saluant le plus gracieusement du monde. Que Dieu soit avec vous.

— Un bon voyage, monsieur l'Anglais, ajoute le petit garçon qui avait tenu le cheval par la bride.

Albéric tira de sa poche une pièce d'argent qu'il lui jeta dans sa casquette.

Le guide à large panse avait déjà pris le trot; il cheminait en avant. Albéric se disposait à partir, lorsqu'il entend derrière lui quelqu'un qui l'appelle. Il tourne vivement la tête, et voit, à quelque distance un homme qui court de toutes ses forces, et qui lui fait signe d'attendre encore. En même temps, cet homme lui montre de loin un papier plié en forme de lettre.

Albéric, le cœur tout palpitant, demeure

immobile à la même place; ses artères battent avec plus de violence; un frisson parcourt ses membres.

Au bout de quelques minutes, l'homme, qui lui faisait signe, arrive tout essoufflé, convert de sueur.

— N'êtes-vous pas M. Albéric Ermann? demande-t-il en saluant.

— Oui. Que me voulez-vous?

— Cette lettre vous est destinée, Monsieur. Ah! bon Dieu! voilà plus d'une heure que je vous cherche partout. Enfin, on ne m'avait pas donné de trop mauvais renseignements, puisque je vous trouve.

Albéric a déjà décacheté la lettre qu'on lui présente; il croit d'abord qu'elle est de Rodolphe. Oui, Rodolphe a découvert sans doute la résolution fatale de son ami? Il le

fait chercher de toutes parts, il le rappelle en lui tendant les bras. Alors que faire? Albéric aurait-il le cœur de persévérer dans son funeste projet?

Mais ce n'est pas l'écriture de Rodolphe: Albéric ne peut retenir un cri de surprise et de joie.

— C'est elle!...

La lettre ne contenait que ces mots :

« Albéric, au nom du ciel, ne partez pas!
« c'est moi qui vous en conjure!..... Je vous
« attends! je veux vous voir encore!... Venez!
« venez tout de suite... Vous trouverez la
« porte du jardin entr'ouverte... Ne craignez
« rien; personne ne peut vous surprendre...
« Mon mari n'est plus à Bâle en ce moment. »

Albéric n'en peut croire ses yeux; il craint d'être le jouet d'un songe, d'une illusion; et

passant une main sur son front, il rassemble tout ce qui lui reste de force et d'énergie dans la pensée, dans le souvenir, pour se bien convaincre que tout cela est réel. Quoi! c'est elle-même, c'est Franciska qui lui écrit, qui l'attend, qui le conjure de ne point partir encore?...

Alors il s'opère dans toute son âme une révolution subite, indéfinissable. De la plus horrible douleur, il passe, comme par magie, à la plus enivrante, à la plus céleste des joies.

— Mais cette lettre, qui vous l'a remise? demande-t-il au messager inconnu.

— Ah! Monsieur, je ne puis rien vous dire à cet égard, répond celui-ci. Il faudrait des explications très longues, et vous n'avez pas une minute à perdre; on vous attend. Mais c'est pour le mieux, vous êtes à cheval et vous

arriverez plus vite. Bonsoir, Monsieur, ma commission est faite.

Et il s'éloigna rapidement, sans en dire davantage. Albéric essaya vainement de lui faire encore quelques questions : le mystérieux personnage n'avait pas l'air de l'entendre et ne tourna pas même la tête; puis courant à toutes jambes, cet homme s'enfonça dans un petit sentier bordé de broussailles, et trop étroit pour un cavalier.

Albéric prit le parti de ne pas le poursuivre et de retourner à Bâle.

— Tenez, ma bonne dame, dit-il; voici un louis d'or : que mon guide me suive jusqu'à Bâle; il ramènera votre cheval. Mais je n'ai pas le temps d'attendre : dites-lui qu'il me rattrape au grand galop.

Albéric partit au même instant.

L'hôtesse criait à se briser la poitrine,

pour rappeler le grotesque écuyer qui avait déjà pris les devants; mais celui-ci ne pouvait plus maîtriser son indocile monture, et, ballottant à droite et à gauche, comme un sac de farine, il se cramponait avec désespoir à la crinière peu fournie de l'affreux quadrupède. Tout-à-coup il perdit l'équilibre et tomba lourdement sur la poussière du grand chemin.

Aussitôt le coursier, victorieux et libre, bondit orgueilleusement et regagna son écurie au galop, en traînant sa longue bride qui lui fouettait les jambes.

Albéric ne s'était point aperçu de cette catastrophe, et continuait sa route en grande hâte.

VI.

Rodolphe a reçu une lettre d'Albéric qui le tire de la plus douloureuse inquiétude. Enfin le jeune avocat se décide à partir pour Strasbourg.

Depuis que M. Horner avait quitté Bâle, sa

femme, autrefois triste et mélancolique, semblait d'une gaîté extraordinaire qui surprenait tout le monde; Laure elle-même n'en pouvait comprendre la cause.

Cependant M. de Lonsdorf était moins tourmenté depuis quelque jours par ses créanciers; il avait su, à force de sacrifices, les engager à la patience, et leurs poursuites n'avaient pas continué. Mais cette clémence des Juifs et des usuriers provenait d'un autre motif que le vieux baron ne soupçonnait guère; Laure seule en savait le secret. Elle n'avait pourtant point voulu faire usage des bijoux précieux que Franciska lui avait envoyés pour tirer le vieillard d'embarras.

Les deux cousines ne passaient pas une seule journée sans se voir, et Laure était bien surprise de l'air calme et souriant de Franciska, qui ne devait point savoir où pou-

vait être Albéric : Laure du moins pensait ainsi.

De temps à autre, Franciska, dans une causerie amicale et pleine d'épanchement, disait à sa cousine qu'elle allait lui faire une confidence; mais toujours, au moment de parler, le mot mystérieux s'arrêtait sur ses lèvres.

Franciska n'avait plus la même chambre à coucher; elle occupait le petit salon à sculptures que son mari avait fait arranger pour elle : de tous côtés, des boiseries magnifiques, de vieilles tapisseries, de vieux tableaux, qui auraient fait les délices d'un amateur.

Il y avait trois jours que M. Horner était parti, quand Franciska reçut une lettre de Berne. Son mari lui écrivait de cette ville où une affaire importante le retenait encore. La lettre d'Horner était fort tendre et singulièrement affectueuse; il conjurait Franciska de

lui répondre tout de suite. Elle s'empressa d'obéir, et sa réponse fut charmante et pleine d'amabilité; elle remerciait bien vivement son mari des attentions délicates qu'il avait eues pour elle : le petit salon était ravissant, délicieux. C'était une espèce d'oasis, écrivait-elle, jetée par bonheur dans le désert de Bâle.

Franciska n'apercevait plus Gaspard qui, disait-on, travaillait nuit et jour dans sa mansarde, pour mettre au courant des affaires de commerce fort arriérées. Elle ne voyait donc presque personne et vivait fort solitairement dans cette grande maison presque déserte; mais parfois, au milieu de la nuit, elle avait cru entendre des portes s'ouvrir et se fermer tout près de sa chambre, et des pas résonner derrière les boiseries, souvent même des craquements étranges, inexplicables, qui avaient fait courir de légers frissons dans ses veines.

Lorsque Franciska est seule dans sa chambre, ses yeux se portent continuellement vers une maison assez élevée dont on aperçoit le dernier étage au-dessus des arbres du jardin. Tous les soirs, après son dîner, elle se promène pensivement dans les allées sombres, et ne rentre chez elle que fort tard, quelquefois même après minuit. Du reste, elle obéit fidèlement aux recommandations expresses de son mari; elle ne quitte point la maison, et sa cousine Laure est la seule personne qu'elle voie intimement.

Mais elle en voit une autre aussi, et c'est un mystère pour tout le monde.

Un soir que Franciska se promenait, comme d'habitude, rêveuse et la tête penchée, sous les arbres les plus touffus du jardin, elle entend sonner onze heures à une horloge voisine. Aussitôt, elle double le pas, et tournant

la tête derrière elle, pour bien s'assurer que personne ne l'épie, elle se dirige vers une petite porte au fond du jardin.

— C'est l'heure, dit-elle.

En effet, la porte s'ouvre ; un homme entre. Ils échangent quelques paroles à voix basse sous les arbres, et disparaissent dans l'obscurité.

Si quelqu'un les eût épiés dans les massifs de feuillage, voici les lambeaux de dialogue qu'il aurait pu saisir :

— Oh ! que je suis heureux !... Et moi qui voulais mourir !

— Cruel, avez-vous bien eu cette pensée ?... Et moi aussi je suis heureuse !... Depuis huit jours, vous voir, vous entendre librement, sans témoins, quel ineffable bonheur !... Mais, ô mon Dieu ! cela ne peut durer !... Et puis,

d'ailleurs, c'est mal; c'est tromper la confiance de mon mari!... Certes, je ne serai jamais coupable d'un crime... Mais enfin, j'ai des remords!

— Franciska, soyez sans alarmes!... Je vous aime assez pour ne pas vouloir troubler votre repos!... D'ailleurs, vous n'avez qu'une parole à dire, et je m'éloigne!... Personne encore ne sait que je suis à Bâle, que je demeure si près de vous, ô Franciska!... dites, faut-il donc que je parte?

— Oh! non, pas encore!... Il faudra bientôt nous dire un éternel adieu!... Mais jouissons quelques moments encore du bonheur d'être ensemble!... Albéric, ah! dans peu de jours il faudra nous quitter!... Et vous m'oublierez peut-être!

— Moi!... pouvez-vous le croire?

— Vous êtes jeune et beau, recherché...

Albéric; vous aimerez une autre femme!... Hélas!

— Non, jamais!

Et Franciska ne pouvait retenir des sanglots; leurs pleurs allaient se confondre dans une étreinte douce et brûlante, quand un bruit singulier se fait entendre au milieu du feuillage, comme le pas d'un homme qui marche avec précaution, et s'arrête de moment en moment.

— O ciel! s'écrie Franciska pâle et tremblante. Quelqu'un est ici!... Fuyez!

— Ce n'est rien, dit Albéric en affectant un calme qu'il est loin d'avoir. C'est une branche qui vient de se détacher.

Mais le bruit continue; seulement il s'affaiblit et paraît s'éloigner.

— Fuyez! Albéric, oh! fuyez tout de

suite!... A demain! Mais pas ici!... Je vous écrirai.

Albéric porte vivement à ses lèvres la main de Franciska toute frissonnante, et s'éloigne avec précaution.

Franciska rentre dans son appartement.

VII.

Quelques jours s'écoulent.

Une nuit, Franciska était dans sa chambre, inquiète, agitée. La pendule sonnait minuit.

La pluie n'avait pas cessé de tomber depuis plusieurs heures ; le vent soufflait avec impé-

tuosité; on entendait au loin les mugissements du fleuve soulevé par la tempête.

Franciska s'était mise au lit vers dix heures; mais à peine avait-elle renvoyé sa femme de c hambre, qu'elle s'était rhabillée tout de suite. Elle paraissait être dans la plus douloureuse perplexité.

— Il va venir! disait-elle en regardant à la pendule. Oh! imprudente!..... avoir donné ce rendez-vous!... Cependant, que faire? Il a la clé du jardin ! Comment le faire avertir? impossible!... Et puis d'ailleurs il faut que je lui dise adieu! Oui , c'est pour la dernière fois!... Je ne veux pas qu'il reste! Je l'aime... c'est trop souffrir!... Ah! ce baiser brûle encore mes lèvres!... Dieu ! s'écria-t-elle avec épouvante, si mon mari découvrait jamais!.... Que ferais-je?..... Ah! si mon trouble allait me trahir à sa vue!... Mais enfin

ne soyons pas coupable davantage !... Non, qu'il n'entre pas dans cette chambre ; qu'il parte sans me voir !...

Et quelque temps elle flotte indécise, et paraît en proie à deux sentiments contraires qui luttent au fond de son cœur.

Enfin elle a pris sa résolution.

— Ecrivons-lui, murmure-t-elle. Demain, il saura la raison qui m'empêche de le voir !... S'il m'aime, il ne pourra me blâmer !..... Mais, d'abord, allons fermer le verrou de la porte du jardin... Non, il faut écrire : j'ai le temps encore... Il ne sera ici que dans une demi-heure. Ecrivons !

Et d'une main convulsive elle jette à la hâte sur le papier quelques lignes désordonnées et brûlantes comme son âme. Elle dit à Albéric qu'elle ne peut être heureuse sans lui, mais qu'elle est déjà bien assez coupable, qu'elle

ne veut pas aggraver ses remords en persévérant dans le mal. Elle préfère cent fois être malheureuse toute sa vie avec un homme qu'elle n'aime pas, mais qu'elle doit respecter. Peut-être, à force de larmes et de repentir, expiera-t-elle un moment d'erreur et de faiblesse. Tout ce qu'elle demande à Dieu, c'est d'être seule punie, d'être seule malheureuse, et non pas Albéric, qu'elle aime plus que sa réputation, plus que son bonheur dans ce monde !

Elle a bientôt cacheté sa lettre, qu'elle met dans un livre placé sur son secrétaire; puis, s'apercevant tout-à-coup qu'elle n'a plus une minute à perdre, elle sort à la hâte de sa chambre, après s'être enveloppée d'une pelisse.

A peine est-elle sortie, qu'une porte masquée s'ouvre dans la tapisserie, au fond de la

chambre; un homme paraît, se dirige vers le secrétaire et prend la lettre enfermée dans le livre; puis il se cache derrière les rideaux de l'alcôve.

Le vent redoublait de violence, la pluie tombait avec une force épouvantable. Franciska rentre un instant dans sa chambre, toute haletante. Elle hésite encore.

— Ne plus le voir! pense-t-elle. Quoi! jamais!... quand il pourrait être ici dans quelques minutes!

Cependant elle se décide; elle va pour sortir, quand elle entend marcher près d'elle, et voit les rideaux de son alcôve qui s'entrouvrent.

Franciska pousse un cri.

— Silence! ou vous êtes perdue, vous et

lui !... dit une voix sombre et menaçante.

Les deux bougies ne répandaient dans la chambre qu'une clarté faible et vacillante. Franciska voit devant elle une figure monstrueuse, une espèce de fantôme horrible et difforme.

Elle croit reconnaître Gaspard.

Mais sa frayeur est telle, que sa bouche demeure béante, ses yeux fixes et hagards ; elle est immobile et comme pétrifiée.

— Madame, dit sourdement Gaspard, — car c'était lui,— Je sais tout. Votre amant va venir dans cette chambre. Vous l'attendez.

— Oh ! grâce ! ne me perdez pas !... s'écrie la pauvre femme en joignant les mains.

— Cela dépend de vous. Ne faites pas de train : quelqu'un pourrait vous entendre, je vous en avertis..... Et vous seriez fort mal à

votre aise. Je vous répète que vous attendez votre amant; il se nomme Albéric Ermann ; il est à Bâle, en cachette. Lorsqu'il allait partir, vous lui avez écrit : il est resté. Ce beau jeune homme sentimental loge dans cette haute maison qu'on aperçoit au bout du jardin. Il vient tous les soirs depuis une semaine vous rendre visite. Vous l'avez reçu jusqu'à ce jour sous les arbres du jardin; mais hier il a été plus hardi, vous plus tendre et plus faible. Enfin il a cueilli sur vos lèvres de rose un adorable baiser, ajoute-t-il en hochant la tête avec un sourire triomphant et moqueur; et vous lui avez donné rendez-vous pour cette nuit dans votre chambre à coucher. Quand l'aiguille de cette pendule sera là, tenez, sur ce chiffre..... ou, si vous aimez mieux, dans trois minutes, il sera près de vous, à vos pieds... car c'est un homme exact. Pensez-vous maintenant que je sois bien informé?

— Dieu ! il sait tout ! murmure Franciska prête à défaillir. Au nom du ciel ! ne dites rien à mon mari !

— Non, non, Madame. Car vous savez très bien ce qu'il ferait, n'est-ce pas?

— Il le tuerait !

— Vous d'abord; lui ensuite, répond flegmatiquement Gaspard.

— Mais je vous jure, Monsieur, que je ne suis pas coupable! Oh! je ne le serais jamais devenue!... C'était pour la dernière fois que je le voyais... Il devait s'éloigner!... Mais, tenez, ajoute-t-elle avec désespoir, j'allais à l'instant même fermer toutes les portes, pour qu'il ne pût entrer!..... Je vous en conjure, laissez-moi sortir un moment... que je ferme le verrou de la porte du jardin !

— Non, non, Madame, n'en faites rien,

dit Gaspard, c'est inutile, d'ailleurs. Il est à son poste déjà, vous pouvez en être sûre. Mais, tenez, je l'entends qui vient.

En effet, une porte s'ouvrit et se referma vivement à quelque distance. C'était le vent qui sans doute l'avait poussée avec force.

— Il n'entrera pas! s'écrie madame Horner éperdue. Je vais lui dire qu'il s'éloigne.

— Ne bougez point, Madame, dit Gaspard à demi-voix et d'un air farouche. Oh! je vous en prie, soyez prudente!... Il n'y a plus qu'un moment! Écoutez! je n'ai que deux mots à vous dire : laissez-le entrer dans cette chambre; je ne vous troublerai pas. Il ne pourra m'apercevoir derrière ces rideaux... Mais, vous, n'allez pas lui dire que tout est découvert, que je suis ici!... ou vous êtes perdue! perdus tous les deux!

— Monsieur, par tout ce qu'il y a de plus sacré...

— Silence! interrompt Gaspard d'un geste impérieux. Pas un mot! Songez, Madame, que je n'ai qu'à jeter un cri pour faire paraître aussitôt quelqu'un que vous n'attendez guère...

— Mon mari, murmure-t-elle avec une sorte d'égarement.

— Peut-être. Alors vous n'accuserez que vous des conséquences.

— Ne puis-je donc vous fléchir?...

— Nous en reparlerons tout à l'heure. Mais soyez calme; que ce jeune homme ne se doute de rien. Songez que je vous observe et que je n'ai pas peur : je suis armé!... M. Horner m'a donné l'ordre de brûler la cervelle à tout homme qui entrerait la nuit dans cette maison.

— Mon Dieu! mon Dieu!...

Elle se tord les mains et tombe désespérée sur un fauteuil. Elle veut encore une fois tenter de fléchir Gaspard, mais elle ne l'aperçoit plus; seulement elle voit un rideau de l'alcôve qui remue faiblement. Presque aussitôt un bruit de pas se fait entendre; la porte s'ouvre : c'est Albéric. Il entre pâle et frissonnant.

Franciska pleure et sanglote : il se précipite à ses genoux.

— Oh! Franciska! quel bonheur!...

Elle ne répond que par des larmes et se cache le visage dans ses deux mains.

— Le voilà donc ce moment suprême que j'aurais payé de mille existences! s'écrie Albéric en joignant les mains comme dans une prière. Oh! mon Dieu! j'avais si peur de mourir aujourd'hui!

— Albéric, ne craignez-vous donc plus de mourir?...

— Non, non ! car je suis ici !... je vous ai vue !... Je t'ai vue !... Ne fuis donc pas mes regards !... Ta main dans la mienne !..... Tes lèvres...

Il se penchait sur elle avec délire; elle se rejette en arrière comme épouvantée.

—Quoi ! s'écrie Albéric frappé de surprise, tu veux me fuir ! Franciska, ma bien-aimée, dis, te repens-tu de mon bonheur?... Mais quoi ! pas un mot de tendresse ! Rien ! Tu ne m'aimes donc plus ?

— Albéric, fuyez ! oh ! je vous en conjure ! Je suis trop coupable !

— Mon Dieu ! Mais je rêve !... Quoi ! hier n'étais-je point à tes pieds, Franciska ? mon

cœur contre ton cœur, mes lèvres sur tes lèvres?...

— Taisez-vous, taisez-vous, Monsieur!...

— Est-ce ainsi que tu m'appelles!... Oh! c'était donc un songe? rien de plus!... Mais pourtant c'est bien vous, Franciska!... Cette chambre est la vôtre! oui; et toutes les portes, je les ai trouvées ouvertes, comme vous m'aviez promis... Oh ciel! quoi! maintenant elle ne me reconnaît plus! elle me repousse!

— Monsieur, fuyez, vous dis-je! Oh! pour jamais!

— Pour jamais! murmure Albéric d'une voix sombre. Franciska, fallait-il donc me sauver la vie pour me faire mourir après si cruellement?...

— Non, je ne suis pas cruelle! dit Fran-

ciska d'un accent douloureux. Mais si vous saviez...

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? Pourquoi ce changement que je ne puis comprendre? Votre mari serait-il de retour !

— Non, non, Monsieur, je vous jure que non! répondit-elle vivement en jetant un regard inquiet sur l'alcôve.

— D'où vient ce trouble, Franciska? que redoutez-vous donc? nous sommes seuls. Mais pourquoi vos yeux se tournent-ils sans cesse de ce côté?... Enfin, qu'avez-vous ?

— Rien ! ce n'est rien! dit-elle en regardant toujours les rideaux avec une frayeur croissante ; car elle a cru un instant les voir s'agiter.

— Ainsi, Franciska, je me trompais?...

Vous ne m'aimez pas? vous ne m'avez jamais aimé?

— Oh! si, comme un frère!...

— Comme un frère! répète sourdement Albéric. Mon Dieu! voilà donc le cœur des femmes! Vous êtes donc comme les autres, vous, Franciska? Mais de grâce, expliquez-vous? parlez! il y a quelque chose d'extraordinaire ici!

— Rien, rien, je vous le jure!

— Mais vos yeux ne quittent point ces rideaux... Qu'y a-t-il?

Et la pâleur de Franciska redouble; elle frissonne.

— Que veut dire ceci? continue Albéric agité d'un soupçon vague, involontaire, qu'il ne peut définir.

Soudain Franciska se penche vers lui, mais

presque aussitôt elle relève la tête et cherche à s'éloigner d'Albéric.

Néanmoins elle a pu lui jeter à l'oreille ces mots prononcés d'une voix triste et caressante : Albéric ! cher Albéric !

Puis elle s'empresse d'ajouter en élevant la voix :

— Monsieur, sortez, sortez, je vous en supplie ! Que dirait-on, grand Dieu ! si l'on vous apercevait la nuit dans cette maison !... Oh ! ne me punissez pas de mon imprudence, de mon affection pour vous !

Et tout en parlant, elle tenait ses yeux fixés sur l'alcôve.

— Franciska, dit Albéric gravement. M. Horner est de retour !... Il m'entend, il me voit peut-être... Qu'il vienne donc ! Seul, je suis coupable !... Qu'il me tue !

En même temps Albéric, voulant éclaicir un mystère qui le torture, se dirige vers les rideaux de l'alcôve; mais Franciska se jette devant lui avec épouvante, et le retient de toutes ses forces.

— Non, je vous en conjure, Albéric, n'avancez pas! Fuyez!

— Mais pourquoi? dites, que me cachez-vous? Je le saurai!

— Non! Albéric!... faut-il que je vous implore à genoux?...

— Quelqu'un est ici, Franciska!...

La terreur de madame Horner est au comble. Elle n'a pas la force de répondre.

Alors un doute horrible pénètre dans l'esprit exalté du jeune poète. Si un autre que M. Horner était caché dans cette alcôve!... Mais non! c'est faire injure à la pauvre

femme : une pareille idée est presque une honte pour celui qui peut l'avoir !

— Adieu, Franciska ! dit Albéric douloureusement.

— Adieu, répond-elle d'une voix brisée. Mais sortez vite ! au nom du ciel !

Et les bras toujours étendus, comme pour empêcher Albéric d'avancer vers l'alcôve, elle se tenait immobile et debout au milieu de la chambre, avec un visage effrayé, suppliant.

— Adieu, Franciska ! dit Albéric. Adieu pour la dernière fois !

— Oh ! oh ! que je suis malheureuse !

Et elle tombe en sanglotant dans un fauteuil.

Albéric se jette aux genoux de Franciska.

— Veux-tu ma mort ! s'écrie-t-il. Parle ! ne

me cache plus rien!... Ma tête s'égare!... je suis fou!... je me tuerais!

Peut-être, vaincue enfin par une si poignante douleur, peut-être allait-elle parler, quand elle croit entendre ce bruit sec et métallique d'un pistolet qu'on arme.

— Albéric!... sortez vite... Oh! si vous m'aimez!... Et, l'entraînant avec force vers la porte, elle la referme sur lui à double tour.

Soudain le rideau de l'alcôve se soulève; Gaspard en sort.

— Ma foi! vous l'avez échappé belle, Madame, dit-il en fronçant les sourcils. Un mot de plus, et votre Albéric était mort!...

Franciska l'entendait à peine; elle s'était jetée tout en larmes sur un canapé, et donnait un libre cours à son désespoir.

— Il ne s'agit pas de vous désoler, reprend

Gaspard. Arrangeons-nous plutôt. Je vous répète que vous êtes perdue, si j'élève la voix... une certaine personne n'est pas fort loin peut-être... je vous jure qu'elle m'entendrait, Madame. Cette personne-là n'entrerait dans votre chambre qu'armée jusqu'aux dents, je vous en préviens.

— Oh! je suis perdue! perdue!

— Oui, si je veux, car je n'ai qu'une parole à dire. Mais enfin jusqu'à présent vous n'avez pas à vous plaindre de moi : j'ai trompé merveilleusement la vigilance de votre mari. Pardieu, Madame, je savais tout. Vous rappelez-vous par hasard une certaine nuit d'orage, comme celle-ci, ma foi! Vous étiez sortie en cachette de la maison pour aller voir ce cher malade, qui se porte bien maintenant, grâce à vous, madame; vous rentrâtes dans votre chambre, les vêtements trempés

de pluie. Que serait-il advenu, je vous le demande, si je n'avais pas su faire croire à votre jaloux que vous n'aviez pas mis le pied hors du jardin? Vous m'avez déjà plus d'une obligation, je vous assure : n'est-ce pas moi qui ai su détourner les soupçons de M. Horner sur un autre qu'Albéric Ermann? C'est de Rodolphe Balmer que votre tyran domestique se défie seulement. Mais, tenez, depuis huit jours que vous avez de si charmantes conversations le soir, sous les arbres, avec votre poète amoureux, je pourrais, moi, vous les répéter mot pour mot... J'étais là encore, quand ce délicieux baiser... Mais chut! n'en parlons plus; je ne veux pas vous faire rougir, ma pauvre dame. Bref, je sais tout, et je n'ai rien dit encore à personne. Vous voyez donc bien que je ne suis pas si méchant qu'on pourrait croire?

— Non, vous êtes généreux, humain!

s'écria-t-elle avec terreur, vous ne voulez pas me perdre! Oh! Monsieur, que de grâces j'ai à vous rendre!...

— Bah! bah! les remercîments ne font pas du tout mon compte, vinssent-ils d'une jolie bouche comme la vôtre, Madame. Je veux quelque chose de plus solide. Écoutez, Madame : En ce monde chacun pour soi, comme dit le proverbe. Moi, je suis au service de M. Horner, et j'ai grand besoin de me concilier ses bonnes grâces. Que je lui cache votre conduite, s'il vient à l'apprendre, je suis chassé! Alors me voilà sans autre ressource qu'une balle de plomb dans la cervelle; ce qui ne me plaît guère. Tandis que si je lui conte toute la vérité, il me récompensera, comme il me l'a promis. Vous comprenez donc sans peine que mon intérêt m'engage à tout lui dire; seulement j'ai peut-être eu tort de lais-

ser partir le *séducteur*, sans lui casser les reins ou la tête : j'avais carte blanche, et c'est toujours une petite distraction. Mais demain nous pourrons très bien réparer le temps perdu ; car c'est moi qui vous le dis, Madame, il reviendra..... Nous saurons bien le faire revenir.

— N'en faites rien, Monsieur !... Oh ! je me traîne à vos pieds. Que voulez-vous, dites, pour votre silence? Oh ! tout ce que vous demanderez, je vous le donne !... fût-ce ma vie !..... Mais je vous en conjure, ne dites rien !... Que mon mari n'apprenne jamais... Oh ! je mourrais de honte !... La honte, c'est plus affreux qu'un coup de poignard !... Etre montrée au doigt, flétrie, déshonorée !..... Dieu !

— Tout peut s'arranger, vous dis-je. Écoutez-moi : Je suis pauvre ; j'ai envie de quitter

les affaires et de vivre un peu comme les autres, avant d'aller au néant, ou si vous préférez, au diable ! Il me faut de l'argent, beaucoup d'argent ! Vous en avez ; je n'en ai pas. Voici mes conditions, Madame : Trouvez-moi douze cents louis, et je ne dis rien.

— Douze cents louis ! mais comment faire, Monsieur ? je ne les ai pas. Oh ! si je pouvais vous donner toute ma fortune, je le ferais tout de suite !

— Il me faut douze cents louis, vous dis-je. Je vous accorde huit jours à partir de celui-ci, pour vous les procurer.

— Ah ! s'écrie-t-elle comme frappée d'une idée subite, avec un éclair de joie dans les yeux. J'ai des diamants ! Ils valent plus que cette somme. Je vous les abandonne.

— Je n'en veux pas, répond Gaspard. Ces diamants, il faudrait les vendre, et je ne trou-

verais pas à m'en défaire, sans me compromettre. Non, ma chère dame, je n'ai pas la moindre envie de passer pour un voleur. Vendez vous-même vos diamants; mais vite!

— Hélas! que faire? dit Franciska découragée, mon mari va revenir d'un moment à l'autre!... Vous savez comme il surveille tous mes pas?

— Soyez tranquille, M. Horner ne sera pas ici avant huit jours, je vous en donne ma parole. Ainsi donc, vous avez tout le temps de réunir la somme que j'exige. Mais, je vous le jure, si dans huit jours, à l'arrivée de votre mari, vous ne m'avez pas compté douze cents pièces d'or, je ne vous accorde pas une minute dé répit, et je vais me faire payer ailleurs.

— Eh bien! j'accepte vos conditions, dit

Franciska. Dans huit jours vous aurez cette somme.

— A merveille, dit Gaspard. Maintenant, Madame, il me reste à vous faire une petite demande que vous ne me refuserez pas. Il importe à mes projets que votre amant ne quitte pas encore Bâle; écrivez-lui donc de rester.

— Non, non, qu'il parte!

— Qu'il reste, Madame! réplique impérieusement le bossu. Mais je vous conseille très fort, en ami, de ne pas envoyer un seul mot en cachette à M. Albéric : je le saurais à l'instant même, et notre pacte serait rompu. N'allez pas croire, je vous en prie, qu'une fois hors de cette chambre, je n'ai plus d'armes contre vous!... Je ne suis pas un enfant, Madame, et j'ai l'habitude de prendre toujours

mes précautions. Tenez, en cas de besoin, voici des preuves.

Et il tira de sa poche la lettre qu'il avait prise furtivement dans le livre où Franciska l'avait cachée.

La pauvre femme pousse un cri déchirant.

— Monsieur!..... Oh! rendez-moi cette lettre!

— Vous l'aurez, mais dans huit jours, après le paiement de vos douze cents louis. Maintenant mettez-vous à cette table; écrivez!

Elle obéit machinalement, et prend la plume que Gaspard lui présente.

— Rien que quatre mots, dit Gaspard. Écrivez :

« *Reste, Albéric!... Je t'aime!* »

— Je n'écrirai jamais cela, Monsieur, dit Franciska en se levant avec vivacité.

— Je l'ordonne, Madame. Et puis d'ailleurs ne soyez donc pas si avare de vos autographes. J'en possède un, j'espère, qui vaudra bien celui-ci. Dépêchons-nous ; écrivez.

« *Reste, Albéric !... Je t'aime !* »

Elle écrit d'une main tremblante.

— Bon ! maintenant cachetez cette lettre. Je l'enverrai demain à son adresse.

— Non, je la garde, répond-elle d'un ton suppliant. Je vous jure, Monsieur, de l'envoyer moi-même.

— Oui, avec quelques mots de supplément, n'est-ce pas, Madame ? A d'autres ! je ne suis pas un niais. Mais vite, le temps se passe, et quelqu'un m'attend...

Franciska n'insiste point davantage ; elle

comprend qu'il faut céder. Elle donne la lettre à Gaspard.

— Bonsoir, ma belle dame, dit railleusement le bossu; tâchez de dormir et ne faites pas de mauvais rêves. Si vous tenez à m'obliger beaucoup, vous me compterez la somme en question avant huit jours même; car, parole d'honneur, j'en ai le plus grand besoin.

En même temps il salua madame Horner qui détournait la tête pour pleurer. Elle songeait à l'implorer encore, quand un bruit singulier, comme le grincement d'une porte qui s'ouvre, frappe son oreille.

Elle regarde, elle promène de toutes parts des yeux étonnés. Gaspard n'était plus dans la chambre, et cependant la porte était fermée à double tour.

VIII.

Franciska ne peut comprendre la disparition subite de Gaspard ; elle cherche de tous côtés avec angoisse, elle soulève les rideaux : rien. Cependant Gaspard n'a pu sortir par la porte. Où donc peut-il être?

Alors Franciska, promenant autour d'elle des yeux effrayés, examine avec de profonds battements de cœur, ces vieilles tapisseries couvertes de personnages fantastiques, de figures bizarres qui, par moment ont l'air de prendre vie et de la considérer avec des yeux flamboyants.

La pauvre femme se livre à mille conjectures vagues et terribles; elle se rappelle confusément les paroles obscures et menaçantes du bossu qui lui a presque dit que M. Horner était de retour. Néanmoins, elle peut avoir mal compris, son trouble était si grand, ses idées si profondément bouleversées!

Mais une chose bien certaine, un malheur dont elle ne peut douter, c'est qu'on a découvert son amour pour Albéric, c'est que maintenant sa réputation de femme, son honneur, sa vie peut-être, sont entre les mains d'un

homme cruel et intéressé qui la sacrifiera tout de suite au moindre espoir de profit.

Franciska demeure plongée dans un morne et sombre découragement ; elle se regarde comme perdue, et des larmes jaillissent de ses yeux ; non pas qu'elle ait une âme pusillanime, non pas qu'elle craigne la mort, mais elle craint la honte : l'image de son mari furieux, implacable, la glace d'épouvante.

Enfin, ses yeux se ferment de lassitude ; un engourdissement léthargique s'empare d'elle. Quelque temps elle veut lutter contre le sommeil, et marche dans sa chambre ; mais ses genoux plient, elle est forcée de se rasseoir : c'est une main de plomb qui pèse sur ses paupières.

Elle s'endort dans un fauteuil.

Il y avait déjà plusieurs heures qu'elle reposait ainsi, quand soudain elle tressaille con-

vulsivement et se réveille en sursaut. Un bruit indéfinissable a frappé son oreille : elle regarde autour d'elle avec angoisse. Déjà l'une de ses bougies s'était éteinte, et l'autre presque entièrement consumée ne jetait plus dans la chambre que des lueurs ternes et blafardes. Franciska n'était pas encore bien éveillée : un rêve pénible et bizarre venait d'effrayer son gination.

Tandis qu'elle recueillait peu à peu ses souvenirs, elle croit entendre craquer le parquet sous le pas d'un homme, elle écoute : le bruit continue et s'approche d'elle, puis tout-à-coup une ombre vient se placer entre elle et la clarté du flambeau.

Franciska retient son haleine et les battements de son cœur; elle écoute avec plus d'attention, et regarde à travers les cils de ses yeux presque fermés, qu'elle n'ose ouvrir davantage.

Un homme était debout devant elle à quelque distance : cet homme la considérait silencieux, immobile. D'abord Franciska ne peut distinguer les traits de ce personnage qui tourne le dos à la lumière ; mais bientôt elle croit reconnaître son mari. Cependant elle n'est sûre encore de rien, et n'ose faire voir qu'elle est éveillée : cet homme peut être un malfaiteur qui, la croyant endormie, ne lui fera sans doute aucun mal, tandis que s'il pouvait se croire découvert, il se porterait peut-être contre elle à quelque violence.

Elle conserve donc assez de force, assez d'empire sur elle-même pour demeurer immobile et comme endormie ; mais son cœur, dont elle ne peut contenir plus longtemps les pulsations, recommence à battre impétueusement ; sa respiration devient rauque et pénible ;

Alors cet homme, qu'elle prend pour son mari, fait deux pas en avant comme la statue du commandeur et se penche sur elle pour la considérer sans doute; mais elle ferme les yeux, et n'ose les rouvrir de quelques minutes. Quand elle se hasarde enfin à regarder dans la chambre, elle était seule; sa bougie s'éteignait. Franciska n'avait entendu aucun bruit; mais elle en était sûre!... quelqu'un avait pénétré dans sa chambre. Pourtant aucune porte n'avait été ouverte.

— Il faut donc, pense-t-elle avec terreur, qu'il y ait ici quelque issue secrète!... Cherchons partout!

Et la voilà qui frappe contre les murailles, qui soulève les tapisseries, et fait de toutes parts les plus minutieuses recherches, mais elle ne découvre rien d'extraordinaire. Pourtant un panneau de la chambre sonne creux,

lorsqu'on frappe dessus; mais on n'aperçoit aucune rainure de porte ou de coulisse, aucun trou de serrure, aucun ressort.

Les perquisitions de Franciska demeurent infructueuses, mais elle n'ose se rendormir, et se promet bien de ne plus coucher dans cette chambre. Jusqu'au matin, elle se promène de long en large, pour empêcher le sommeil de revenir. Mais au point du jour, une partie de sa terreur mystérieuse se dissipe; il ne lui reste que la réalité bien plus horrible encore, mais qui n'a rien de fantastique. Elle pense que Gaspard, ayant découvert qu'elle s'entretenait tous les soirs avec Albéric, s'est introduit dans sa chambre furtivement pour la surprendre et tirer parti de son fatal secret. Mais, suivant toute apparence, elle n'a vu la nuit aucune autre personne que Gaspard : c'est une fo-

lie de présumer un instant que M. Horner a pu revenir de son voyage, sans qu'elle en eût connaissance. Et puis il n'y a dans sa chambre à coucher aucune porte secrète, aucune issue mystérieuse. C'est une hallucination du sommeil et de la frayeur.

Néanmoins elle n'a pas oublié la menace effrayante de Gaspard; il peut la perdre : il exige une somme énorme qu'elle doit songer immédiatement à réunir.

Franciska écrit sur-le-champ à Laure ; elle la conjure de venir au plus vite. Madame de Courteuil ne se fait pas attendre, elle pense que sa cousine a peut-être reçu des nouvelles d'Albéric; car Rodolphe est toujours dans la même incertitude, et ne sait pas ce que son ami est devenu : depuis son départ de Bâle, il n'a pas entendu parler d'Albéric Ermann.

Laure, en entrant, est frappée de la pâleur extrême de Franciska.

— Mon Dieu! Franciska, s'écrie-t-elle avec inquiétude, qu'as-tu donc?

Franciska, pour toute réponse, se jette au cou de sa cousine, et l'inonde de larmes.

— Mais, parle, au nom du ciel, Franciska!

— Pauvre amie, va, je suis bien malheureuse!...

— Tu m'épouvantes..... Aurais-tu quelques mauvaises nouvelles d'Albéric?...

— Albéric! dit Franciska en tressaillant. Pourquoi me parles-tu de lui?... Quoi! lui serait-il arrivé quelque chose... depuis hier?

— Depuis hier, Franciska? reprend Laure,

avec surprise. Tu as donc entendu parler de lui ?

— Non, pas du tout !... je t'assure...

Et Franciska tremblait de tous ses membres.

— Mais encore une fois, qu'as-tu donc ? poursuit Laure en la pressant dans ses bras. Certes, tu as quelque chagrin ?...

— Du chagrin !... oh ! plus que du chagrin, Laure !... J'ai le cœur brisé !...

— Je t'en supplie, cousine, ne me cache rien ? Tu me désoles ! Mon Dieu ! n'as-tu plus de confiance en moi ?

— Oh ! si ! toujours !

— Eh bien ! parle.

— Je ne puis, Laure !...

— Tu ne m'aimes plus !...

— Moi !

Et Franciska s'élance avec vivacité dans les bras de Laure, qu'elle serre contre son cœur, en poussant de longs sanglots.

— Mais enfin, parle, Franciska !... Ne me fais pas languir plus long-temps !... Je souffre trop de te voir souffrir. Dis, ne puis-je donc rien pour toi ?

— Si, chère cousine, oh si ! tu peux me sauver ?

— Te sauver, grand Dieu ! Tu m'épouvantes !... O Franciska, qu'est-il donc arrivé ? Quel malheur ?

— Un bien grand ! peut-être irréparable !...

— Mais qu'est-ce donc ? reprend Laure, dont l'esprit flotte en mille conjectures plus

désespérantes les unes que les autres. Aurais-tu appris quelque accident funeste? oui, ton mari qui est en voyage...

— Non, non, Laure, je suis parfaitement tranquille à son égard!

—Mais c'est horrible à toi, Franciska! me faire ainsi languir, dans une pareille incertitude! Allons, décidément, je vois que je ne suis plus ton amie... je ne t'interroge plus... Dis-moi seulement ce que je puis faire pour toi?

— Je vais te le dire, ô généreuse et bonne Laure; mais tu ne me questionneras point, je t'en conjure.

— Je t'en réponds.

— Ce n'est pas que j'aie en toi moins de confiance, ajoute Franciska d'une voix émue; non, tu es ma sœur, tu es plus que ma sœur,

tu es une part de moi-même... Mais n'importe! il y a des choses que je voudrais ignorer, des choses qu'il me serait impossible de traduire en paroles, et que j'oublierai peut-être un jour... si je n'en parle pas.

— C'est bien, dit Laure avec un soupir. Tu sais que je ne suis pas curieuse! Il me semble que si j'avais du chagrin je m'empresserais de te le confier : la douleur qu'on porte à deux est moins lourde. Mais puisque tu ne penses pas comme moi à cet égard, n'en parlons plus. Dis-moi seulement ce qui me concerne. Pourquoi m'as-tu écrit de venir chez toi?

— C'est pour me tendre la main, chère Laure; c'est pour me tirer d'un affeux abîme où m'a plongée mon imprudence. Écoute : je vais réclamer de ton amitié fraternelle un service dont tu ne me demanderas point l'explication...

— Sois tranquille, Franciska.

— J'aurais pu sans doute, à la rigueur, ne pas t'importuner pour une semblable chose ; mais tu es la seule personne au monde à qui j'ose recourir dans cette occasion. Tu es une femme de tête et de résolution; moi, je n'ai pas la moindre présence d'esprit, et je perds courage, quand il faudrait en avoir bien plus, au contraire. Hélas ! ce n'est pas précisément ma faute, si j'ai ce caractère faible et irrésolu : l'exemple de ma pauvre mère m'a été fatal; elle n'a jamais pu, comme tu sais, prendre une décision, et moi je lui ressemble. Écoute, Laure : j'ai besoin d'une somme de douze cents louis, et je compte sur toi pour me la procurer.

— Douze cents louis ! répète Laure immobile d'étonnement. Hélas, ma pauvre amie, à qui t'adresses-tu donc pour une pareille

somme? Tout ce que j'ai n'en vaut pas seulement le quart.... mais n'importe, tout ce que je possède t'appartient.

— Merci, Laure, merci, chère et bonne sœur! s'écrie Franciska touchée jusqu'aux larmes. Mais tu ne m'as pas bien comprise, ou plutôt tu ne m'as pas donné le temps de m'expliquer. Cette somme, je ne l'ai pas, mais j'ai des diamants et beaucoup d'autres bijoux qui la représentent. Il faut que tu me les fasse vendre à l'instant même; moi, je n'oserais jamais... non, je mourrais plutôt! c'est une fausse honte, mais elle est invincible!... Il me semble que tout le monde devinerait le motif qui me force à vendre ces diamants.

— Vendre tes diamants, Franciska? dit Laure dont la surprise paraissait redoubler. Mais je ne puis comprendre un pareil caprice...

— Ce n'est pas un caprice, Laure; c'est une nécessité!

— Une nécessité?

— Oui, fatale, impérieuse!

Laure crut un instant que les facultés intellectuelles de Franciska étaient un peu dérangées; mais cette crainte fit presque aussitôt place à une autre supposition plus vraisemblable : Peut-être M. Horner avait-il fait tout-à-coup de grandes pertes d'argent?... les catastrophes ne sont pas rares dans les affaires de banque et de commerce; bien souvent les fortunes qui paraissaient le mieux assises s'écroulent de fond en comble dans l'espace de quelques heures. Peut-être le mari de Franciska lui écrivait-il de vendre à l'instant même ses bijoux pour empêcher un plus grand malheur? Dans ce dernier cas, il devait nécessairement lui recommander le plus profond

silence : la moindre indiscrétion pouvant causer d'irréparables désastres.

Laure ne douta plus que cette vente de bijoux ne se fît par l'ordre de M. Horner; car elle savait combien Franciska tenait à ses diamants, à ses parures; et, certes, il fallait que les circonstances fussent bien urgentes, et la volonté de son mari bien positive, pour décider la pauvre femme à un si douloureux sacrifices. Elle comprit donc le motif qui défendait à Franciska de lui ouvrir toute son âme, et se garda bien de lui adresser encore la moindre question embarrassante.

— Tu hésites? dit Franciska d'un air inquiet. Aurais-je trop présumé d'une amie comme toi?

— Non, répondit Laure gravement, après quelques instants de réflexion. Je ferai ce que tu désires. Mais, dis-moi, quand te faut-il cette somme?

— Dans sept jours au plus tard, Laure.... ou bien je suis perdue!

— Tu l'auras, je te le jure. Donne-moi tes diamants.

Franciska ouvrit un tiroir de son secrétaire qui contenait plusieurs boîtes en peau de chagrin; elle en remit trois à Laure, après les avoir examinées minutieusement, pour bien s'assurer d'abord qu'elle ne les confondait pas avec d'autres.

— Tiens, Laure, dit-elle avec un soupir, voici mes trois plus belles parures. Mais ce n'est point à Bâle qu'il faut les vendre; elles seraient tout de suite reconnues, et l'on saurait bientôt dans toute la ville que je me suis défaite de mes diamants. Il n'en faudrait point davantage pour faire le plus grand tort à mon mari, qu'on croirait ruiné, tu conçois?.... Ces bijoux, il me semble que tu fe-

rais beaucoup mieux de les vendre hors de la frontière, à Mulhouse ou ailleurs.

— Je pense comme toi là-dessus, Franciska. N'aie pas la moindre inquiétude; je sais déjà le parti que je dois prendre. Tes diamants, ce n'est pas à Mulhouse, mais à Strasbourg, plus loin peut-être qu'ils seront vendus!

— Mais comment faire? dit Franciska. Tu ne peux entreprendre un pareil voyage!...

— Bah! j'irais bien vite à Jérusalem pour te rendre service, répliqua vivement Laure avec un adorable sourire. D'ailleurs, ne va pas trop me remercier; je n'aurai qu'un fort petit mérite à mes propres yeux : nous avons des affaires qui doivent nous appeler à Strasbourg d'un moment à l'autre. J'avancerai notre départ : voilà tout. Adieu, chère Franciska, aie bon courage et bon espoir; je vais faire tout au monde pour décider mon père à

se mettre en route avec moi demain matin. Si, comme je l'espère, nous recevons aujourd'hui une lettre de Rodolphe, qui nous conseille de venir, les choses iront toutes seules. En tout cas, je te promets de partir, moi; c'est l'essentiel.

— Oh! que tu es bonne, Laure! non, jamais il ne fut un cœur aussi dévoué que le tien! Mais attends quelques minutes encore; je ne t'ai pas tout dit : il est un autre service que j'attends de toi.

— Parle.

— Ces bijoux, dont je me vois obligée de me défaire, — et bien à contre cœur! — Il faut que je sois toujours censée les avoir; il faut que personne au monde ne puisse soupçonner ce qu'ils sont devenus. Je voudrais donc me procurer trois parures absolument semblables, mais en pierres fausses : on dit

qu'on imite aujourd'hui les diamants à s'y méprendre, et qu'un œil très exercé peut seul en faire la différence.

— Néanmoins, ma pauvre Franciska, je ne te conseillerai jamais de porter au bal de faux diamants. La jalousie des femmes aurait bien vite pénétré ton secret.

— Ce n'est pas au bal que je les porterai, sois tranquille ; mais enfin, dans l'occasion, je voudrais être en état de montrer ces parures. Je pense qu'en payant bien quelque ouvrier habile, tu pourras faire imiter parfaitement, et dans peu de jours, les écrins que je veux vendre.

— Oh ! rien n'est plus facile, répondit Laure. Seulement il faudra peut-être un peu plus de temps que tu ne penses. Mais qu'importe, n'est-ce pas ? pourvu que tu aies la somme en question.

— Oui, c'est le principal. Mais, je t'en conjure, fais tout au monde pour qu'on ne perde pas une minute; je paierai, si l'on veut, le double du prix qu'on demandera pour ces parures imitées. Dans huit jours au plus tard il faut que je les aie.

— Je me charge de tout, Franciska. Je te demande une seule chose, c'est de ne pas t'inquiéter outre mesure, et de compter sur moi.

— J'y compte, chère Laure. Autrement je n'aurais plus la force de vivre!...

Et les deux amies tombèrent dans les bras l'une de l'autre, en échangeant quelques larmes. Madame de Courteuil se retira.

IX.

La lettre de Rodolphe, qu'attendait Laure, était venue justement pendant qu'elle était chez Franciska. Cette lettre secondait merveilleusement les intentions de madame de Courteuil, et dépassait même toutes ses espérances.

Rodolphe écrivait de Strasbourg à M. de Lonsdorf, qu'il commençait à voir clair dans les ténébreuses intrigues dont le baron était victime. Il avait déjà, lui Rodolphe, presque saisi, les fils mystérieux, invisibles, qui faisaient agir les ennemis et les créanciers de M. de Lonsdorf. Mais il ajoutait que l'arrivée du baron à Strasbourg était indispensable, qu'il fallait partir immédiatement, sans hésiter.

En même temps il envoyait au baron des lettres de crédit sur les principaux banquiers de Bâle, afin qu'avant de se mettre en route, il pût acquitter ses dettes les plus pressantes : autrement un pareil départ, si brusque, si imprévu, aurait l'air d'une fuite, et pourrait servir de prétexte aux interprétations malveillantes.

Dans la lettre qu'il écrivait au baron, Ro-

dolphe avait enfermé une autre lettre pour madame de Courteuil. Après mille protestations d'amour et de dévoûment, il la suppliait d'employer tous ses efforts pour décider son père à quitter Bâle le lendemain même. Ce voyage à Strasbourg, qui ne pouvait être bien fatigant pour le baron, devait avoir les meilleurs résultats, et faire pénétrer tout-à-coup la lumière dans les plus sombres machinations. Avant une quinzaine de jours, M. de Lonsdorf retournerait à Bâle s'il le jugeait à propos : alors on pourrait continuer d'agir en son absence; mais ne pas venir ou tarder seulement, c'était tout compromettre. Dans les dernières lignes de sa lettre, Rodolphe demandait à Laure si elle n'avait pas appris quelque chose sur le sort d'Albéric : un semblable silence, après une si étrange disparition, devenait très alarmant. Et puis d'ailleurs, la présence d'Albéric à Francfort

était absolument nécessaire. Son vieil oncle, qui avait toujours été si dur pour lui, était au plus mal et voulait le voir avant de mourir. Le fils naturel de cet oncle s'était noyé quelque temps auparavant, et le pauvre malade avait peur de s'en aller dans l'autre monde sans s'être reconcilié avec un excellent jeune homme qui, après tout, n'avait jamais eu le moindre tort envers lui. — « Mon neveu! mon cher neveu! criait sans cesse le mourant, viens, que je t'embrasse encore! Toute ma fortune est à toi! »

Cette fortune pouvait se monter à deux cent cinquante mille francs; mais les affaires du vieil oncle n'étaient pas dans le meilleur ordre, et il fallait promptement les débrouiller. L'oncle, une fois mort, on ne pourrait agir sans Albéric; et Rodolphe prévoyait pour l'avenir de longues et fâcheuses difficultés.

Laure n'eut pas la moindre peine à décider son père : le baron fit immédiatement tous les préparatifs pour se mettre en route avec sa fille le lendemain. Robert devait les accompagner.

Laure écrivit bien vite à Franciska pour lui annoncer son départ ; en même temps elle la priait de venir dans la soirée, car, suivant toute apparence, elle n'aurait pas le temps de retourner chez Franciska pour lui faire ses adieux.

Franciska était enchantée de ce prompt départ ; elle s'habilla sur-le-champ pour se rendre chez M. de Lonsdorf. Mais elle n'avait pas encore mis son châle, quand le domestique entra pour lui remettre un billet fort important, disait-il.

Franciska ne connaissait point l'écriture de ce billet. Elle l'ouvrit : il n'était pas signé.

Voici ce qu'il contenait :

« Madame, vous savez que M. Horner vous « a défendu expressément de sortir pendant « son absence. Je vous engage très fort à ne « pas lui désobéir, surtout *en pareille circons-* « *tance*. Si vous mettez le pied dehors, *notre* « *marché est rompu.* »

Franciska faillit tomber à la renverse de surprise et de saisissement. Elle n'en pouvait douter : ce billet mystérieux et menaçant était de Gaspard. Il lui défendait de sortir. Il avait peur sans doute qu'elle n'allât voir Albéric, pour lui dire tout ce qui s'était passé ; ou bien peut-être craignait-il qu'elle n'implorât l'assistance de madame de Courteuil, qui passait pour une femme d'énergie et de résolution. Mais pourquoi lui défendre de sortir? Si Franciska voulait faire quelque confidence à sa cousine, ne pouvait-elle profiter des visites fréquentes de

celle-ci qui ne restait pas deux jours sans venir. Il fallait donc que cette homme, qui planait sur Franciska comme son mauvais génie, eût la possibilité de l'entendre et d'épier toutes ses actions!... Alors, elle pensait de nouveau avec effroi à cette apparition de la nuit dernière!... Peut-être Gaspard avait-il un moyen secret de pénétrer furtivement dans sa chambre à coucher? Mais ce ne pouvait être à l'aide d'une fausse clé, puisque Franciska ne manquait jamais de fermer sa porte au verrou. La pauvre femme ne savait qu'imaginer; une crainte vague et profonde agitait son cœur. Quel parti prendre? Dans cette occasion elle ne pouvait pas même hésiter : il fallait bien se soumettre.

Elle écrivit à Laure qu'une indisposition subite l'empêchait de quitter la maison, et qu'elle allait probablement se mettre au lit. Néanmoins, elle suppliait son amie de faire

encore un dernier sacrifice, et de venir l'embrasser avant de partir. Elle l'attendait.

Franciska ne s'était point trompée en comptant sur la vive et généreuse tendresse de Laure. Une heure venait à peine de s'écouler que déjà madame de Courteuil était dans la chambre de Franciska.

— Eh bien! qu'as-tu donc, chère amie?

— Je souffre! dit Franciska.

Et son visage était si pâle, si défait, ses yeux brillaient d'une ardeur si fébrile, que Laure n'eut pas de peine à la croire. Elle pensa tout naturellement que la résolution douloureuse que madame Horner avait prise de vendre ses bijoux devait avoir causé un ébranlement soudain dans toutes ses facultés.

— Ma pauvre Franciska, dit-elle en l'em-

brassant avec effusion, il en est temps encore : dis, es-tu toujours dans la même intention?.. ou bien veux-tu que je te renvoie tes parures?

— Non, non, Laure, fais ce que je t'ai dit. Et je t'en conjure, ne perds pas de vue un instant qu'il y va de ma vie, de plus, peut-être!...

— Tu m'épouvantes, Franciska; et ce langage mystérieux est bien extraordinaire dans ta bouche. N'importe! je n'essaierai pas de l'approfondir. Mais, à propos, j'oubliais de te parler d'Albéric...

— Albéric? interrompit Franciska en pâlissant.

— Pourquoi ce trouble? Rodolphe m'écrit pour savoir si l'on n'a pas encore de nouvelles d'Albéric. Mais tiens, je vais te

lire le paragraphe qui concerne M. Ermann.

Puis, tirant de son sac la lettre qu'elle venait de recevoir, elle lut à Franciska quelques lignes où Rodolphe annonçait la mort prochaine du vieil oncle.

— Enfin, dit Laure, ce pauvre garçon ne sera plus obligé d'écrire pour vivre, et son talent y gagnera, j'en suis bien sûre. Mais, hélas! comment lui faire parvenir promptement cette nouvelle?

—Je m'en charge, répondit vivement Franciska, sans penser qu'une pareille exclamation était de la dernière imprudence et pouvait la trahir.

En effet, Laure regarda son amie avec un mélange de surprise et de curiosité inquiète.

— Tu sais donc où il est, Franciska?

Celle-ci baissa la tête et rougit un peu. Je suis folle! murmura-t-elle.

Laure ne crut pas devoir insister davantage sur l'exclamation singulière échappée à Franciska. Il était déjà tard; la nuit commençait à venir. Laure, que son père attendait sans doute impatiemment, fit les plus tendres adieux à Franciska, en lui promettant que leur séparation ne serait pas longue.

Madame Horner demeura seule, triste et abattue; mais elle avait un devoir à remplir. Maintenant qu'elle savait le contenu de la lettre de Rodolphe, elle n'aurait pu, sans la plus coupable négligence, tarder à prévenir Albéric que son oncle était dangereusement malade et le demandait. D'ailleurs cette nouvelle déciderait probablement Albéric à quitter Bâle sur l'heure. Il fallait un aussi puissant motif pour l'obliger à partir; à moins toutefois qu'elle ne lui fît la confidence de ce qui s'était passé entre elle et Gaspard. Mais ce dernier parti était

dangereux. Elle serait perdue sans ressources, si le méchant bossu venait seulement à la soupçonner d'avoir enfreint sa défense.

Après avoir quelque temps réfléchi, elle prit la plume et se mit à écrire; mais elle avait à peine tracé la première ligne qu'elle entendit derrière elle comme un bruit de respiration.

Elle se retourne, et voit Gaspard, les bras croisés, qui la regarde avec un indéfinissable sourire.

— Encore vous! dit-elle d'une voix qui tremble de frayeur et d'indignation.

— Oui. Vous ne m'attendiez guère, ma belle dame? Auriez-vous la bonté de me dire à qui vous destinez cette lettre?

— Monsieur, répondit-elle avec une certaine énergie que lui donna la colère, ne

bien suis-je donc plus libre chez moi? Serai-je donc toujours en butte à l'espionnage?

—Toujours, dit flegmatiquement Gaspard, sans changer d'attitude; c'est-à-dire jusqu'au moment où j'aurai palpé ma somme. Alors nous serons quittes, et vous pourrez faire crever de rage et de jalousie ce brave M. Horner, si bon vous semble. Mais, je vous en prie, Madame, ne prenez pas cet air majestueux et terrible; songez que vous êtes dans ma main comme une pauvre fauvette dans la main de l'oiseleur. Je vous demande à qui vous écrivez?

Et comme Franciska ne faisait aucune réponse et demeurait interdite, il se penche vers elle, et jette un coup-d'œil sur la lettre commencée.

— Bon! c'est à lui! dit-il, avec un éclair sombre dans les yeux. Décidément vous vou-

lez me pousser à bout. Je vous avais défendu de lui écrire.

— C'est vrai! répond Franciska subjuguée par le regard effrayant de cet homme. Mais je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que je ne lui aurais pas dit un mot de ce qui s'est passé entre nous deux. Je viens d'apprendre par madame de Courteuil que l'oncle d'Albéric est peut-être mort maintenant, et que la présence de ce jeune homme à Francfort est indispensable pour recueillir un héritage que des intrigants vont lui disputer.

— Ah! ah! c'est différent, répliqua le bossu dont les yeux flamboyèrent. Et cet héritage est-il considérable?

— Deux cent mille francs au moins; et c'est une fortune pour un pauvre jeune homme qui vit de son travail. Vous conviendrez, Mon-

sieur, qu'il y aurait de la barbarie à ne pas l'avertir d'une chose aussi importante.

Oh ! oui, de la barbarie, c'est le mot, répondit Gaspard avec une étrange expression. Aussi, non seulement je vous autorise à lui écrire dans une pareille circonstance, mais encore je vais, moi, vous dicter la lettre. Veuillez donc m'écouter.

— Quoi ! Monsieur, dit amèrement Franciska, suis-je donc à ce point votre esclave qu'il me faille même écrire sous votre dictée ?

— Je n'y tiens pas autrement, Madame. Faites donc cette lettre comme bon vous semblera ; seulement je vous engage à ne pas y mêler un mot qui ne concerne l'héritage du vieil oncle. Je vous dirai pourquoi ensuite. Je vous attends.

Franciska tremblait tellement que sa main

pouvait à peine écrire. A chaque mot, elle s'arrêtait pour jeter un coup-d'œil effrayé sur Gaspard qui se tenait immobile à côté d'elle comme un spectre.

Enfin, cette lettre fut achevée. Gaspard en fit tout bas la lecture et parut satisfait.

— Maintenant, Madame, vous allez me permettre de vous donner un conseil. Je connais un peu le cœur humain, et je crois pouvoir vous dire que si vous n'avez pas de meilleure raison à faire valoir auprès d'un amant et d'un poète que celle d'un héritage, vous êtes bien sûre qu'il ne bougera pas d'ici. Il faut, je vous jure, d'autres motifs plus puissants et moins prosaïques. Dites-lui que vous lui ordonnez de partir sur-le-champ, au nom de votre honneur, de votre repos; dites-lui, vous le pouvez, qu'on a découvert votre liaison; qu'une de vos lettres même est entre les

mains d'un homme qui peut vous perdre. Enfin, dites-lui que vous exigez qu'il s'éloigne de Bâle; qu'il parte tout de suite, s'il vous a jamais aimée. Mais comme il ne faut pas mêler dans une même lettre les affaires d'argent et de cœur, écrivez à part ce que je vais vous dicter; ou plutôt je vais écrire, moi: vous n'aurez qu'à copier textuellement.

En parlant ainsi, il prit une plume, et, sans même s'asseoir, il se mit à tracer rapidement quelques lignes sur une enveloppe de lettre qu'il avait dans sa poche.

— Ecrivez ceci, Madame, je vous en conjure.

— Jamais, Monsieur, dit résolument Franciska, lorsqu'elle eut parcouru des yeux ce modèle de lettre.

— Madame, reprit Gaspard en secouant la tête, avec toutes vos tergiversations, vous me

forcerez à prendre un parti rigoureux, mais nécessaire. Faut-il donc que je vous fasse comprendre jusqu'à quel point vous êtes en mon pouvoir? Vous croyez, n'est-ce pas, que M. Horner est bien loin d'ici?... Eh bien! Madame, il est dans cette maison, à quelques pas de cette chambre.

— Franciska jette un cri.

—Est-il possible? non! c'est pour m'effrayer.

— Madame, je vous répète que votre mari n'a pas quitté Bâle, n'a pas quitté cette maison. Voilà plus de huit jours qu'il est caché dans une pièce assez voisine de celle-ci, et dont vous n'avez pas connaissance. Il vous épie; il attend, plein de fureur et d'impatience, que je l'avertisse enfin, que je vous livre à sa vengeance avec votre amant. Oh! quel bonheur ineffable pour lui si je l'avais appelé la nuit dernière quand ce beau jeune

homme mélancolique se roulait à vos pieds!... Maintenant votre Albéric ne serait plus qu'un cadavre, et vous aussi, peut-être! car votre mari ne descendrait ici qu'armé, un pistolet dans chaque main.

Franciska n'avait pas la force de prononcer une parole. Elle écoutait pâle, écrasée de terreur.

— M. Horner m'a toujours cru jusqu'à présent; il continuera de me croire. C'est une expérience qu'il a voulu faire en simulant ce voyage... Si vous ne contrariez pas mes volontés, il ne tient qu'à moi de lui faire croire que vous êtes pure, incorruptible, que vous êtes un ange!... Vous voyez donc bien qu'il est prudent et sage de me céder? Allons, ayez l'obligeance d'écrire bien vite cette petite lettre indispensable. Je les enverrai fidèlement toutes les deux. Mais il est temps que

je vous quitte; M. Horner m'attend là-haut dans sa prison. Je vais l'y retenir encore huit jours : vous savez pourquoi.

Franciska, toujours muette et tremblante, copia la lettre écrite par Gaspard, qui exigea ensuite qu'elle mît elle-même la suscription.

— Merci, Madame, dit Gaspard en serrant les deux lettres dans sa poche. Maintenant je n'ai plus qu'à vous recommander deux choses : activez le paiement de nos douze cents louis, et ne risquez pas de correspondance furtivement. Je le découvrirais toujours, et vous pourriez vous en repentir. Adieu.

Cette fois-là, Gaspard sortit par la porte.

Quand elle fut seule, Franciska mit brusquement le verrou, et faillit tomber à la renverse, tant ses genoux ployaient. Elle n'eut que le temps de se jeter dans un fauteuil.

X.

Madame Horner passa toute la nuit dans une agitation fébrile et douloureuse. Vers le matin, quand elle commençait à s'assoupir, une voix d'homme frappe son oreille. Elle se dresse avec effroi sur son séant.

Gaspard était devant elle.

— Madame, dit-il d'une voix sombre, je vous préviens que votre mari sera demain à Bâle... Je veux dire dans cette chambre. Je

ne puis attendre huit jours encore l'argent qui m'est dû. Il me le faut demain à dix heures du matin.

— Mais c'est impossible!... Oh! mon Dieu comment faire?

— Je ne veux pas vous tyranniser, ma pauvre dame. Allons, donnez-moi ces diamants que vous m'avez offerts. Nous serons quittes. Il faut que demain soir j'aie quitté Bâle.

— Oh! malheureuse que je suis! dit Franciska. Ces diamants ne sont plus entre mes mains... Ma cousine Laure est partie pour Strasbourg.

— Eh bien! écrivez lui tout de suite.... qu'elle vous les renvoie, ou bien la somme; je patienterai quelques jours encore. Je vous jure qu'une fois payé, vous n'entendrez plus parler de moi.

— Monsieur Gaspard, je vous promets de

faire tout mon possible pour vous contenter, répond Franciska tremblante. Mais, au nom du ciel! comment pénétrez-vous dans cette chambre? la porte est pourtant fermée au verrou....

— J'ai mon secret, dit Gaspard avec un sourire diabolique. Mais, tenez, je vais en faire l'expérience devant vous.

Puis, saluant Franciska qui frissonnait dans son lit, il fit quelques pas en arrière, et se dirigea vers une encognure où il disparut derrière un rideau.

Franciska, tout épouvantée, demeure un instant sans parole, sans mouvement. Enfin elle s'enveloppe à la hâte d'une robe de chambre, et s'élance convulsivement vers l'endroit où elle a vu disparaître ce fantastique personnage. Elle écarte le rideau, et ne voit rien. Elle cherche de toutes parts avec une attention excessive, et finit par découvrir une

petite porte cachée dans la muraille et presque imperceptible. Elle pousse longtemps et secoue cette porte, dont elle ne peut apercevoir ni les gonds, ni la serrure; mais ses efforts demeurent inutiles.

Sa terreur est au comble.

Vers huit heures du matin, sa femme de chambre frappe à la porte. Franciska ouvre, et Sophie lui remet une lettre timbrée de Zurich. Cette lettre est de M. Horner qui annonce son prochain retour. D'un jour à l'autre il doit revenir à Bâle : peut-être même cette lettre ne le précédera-t-elle que de vingt-quatre heures.

Franciska sent tourbillonner dans sa tête un orage d'idées confuses; elle doute de la réalité; par moments elle est tentée de croire qu'elle est folle. M. Horner a-t-il véritablement quitté Bâle, ou bien est-il encore dans la maison, caché, invisible, comme le prétend Gaspard?

Franciska songe au péril qui la menace. Elle se hâte d'écrire à Laure : celle-ci ne perdra pas une minute et lui renverra les bijoux ou la somme provenant de la vente. En même temps Franciska prie Laure de lui écrire une lettre qu'elle puisse montrer à son mari dans le cas où il voudrait savoir ce qu'elle a fait de ses diamants. Laure, avant de partir pour Strasbourg, serait censée avoir emprunté ces parures à Franciska pour aller à différents bals.

Quelques jours se passent. M. Horner n'est pas de retour encore. Franciska, livrée à mille angoisses, attend avec la plus vive impatience une réponse de Laure. Un matin, quel est son étonnement ?.. Laure entre chez elle en costume de voyage; Laure a laissé à Strasbourg son père, dont la présence est encore indispensable à Rodolphe. Les bijoux sont vendus. Mais Laure, pleine d'inquiétude, n'a pu rester plus

longtemps loin d'une amie, qui sans doute a besoin de conseils et d'assistance.

— Oui, j'en suis trop sûre maintenant, Franciska, dit-elle avec tendresse, tu es la dupe de quelque fripon. Il faut absolument que tu m'apprennes tout !

Franciska hésite bien long-temps ; elle refuse de parler. Mais enfin, vaincue par les prières et les affectueuses sollicitations de Laure, elle lui avoue toute la vérité.

— Et tu crains ce misérable Gaspard ! s'écrie Laure avec indignation. Oh ! laisse-moi le confondre ! Je veux le forcer, l'infâme, à te demander pardon ! Je garde cette somme.... qu'il vienne la chercher s'il, ose!

— Non ! Laure, pas d'éclat, pas d'esclandre. Mieux vaut acheter le silence d'un pareil homme. Songe que mon honneur est entre ses mains !

Laure regarde Franciska douloureusement; elle laisse échapper un profond soupir; puis voyant que ses avis, que ses prières sont inutiles, elle lui remet la somme désignée.

Une heure après, Gaspard, les yeux pleins d'une joie cupide et féroce, emportait dans sa mansarde un sac gonflé de pièces d'or.

Le lendemain de très bonne heure, on frappa fortement à la porte de Franciska. Son mari venait d'arriver; il voulait la voir.

Bientôt M. Horner parut en habit de voyage. Il se précipita tout en larmes dans les bras de sa femme, qu'il étreignit longtemps contre son cœur. Gaspard avait très habilement arrangé les choses: il avait dit à Horner que décidément Franciska était la vertu même, et que Rodolphe venait de quitter Bâle, désespéré. Maintenant le mari d'une pareille femme pouvait bannir toute inquiétude ; la séduc-

tion échoûrait toujours devant la haute et ferme raison de Franciska.

M. Horner était joyeux, enchanté. Son cœur débordait, plein d'ivresse et d'orgueil.

Cependant de nouveaux malheurs s'amassaient déjà sur la tête de Franciska. Elle n'avait plus entendu parler d'Albéric. Suivant toute apparence, il avait quitté Bâle pour se rendre à Francfort, auprès de son oncle mourant.

Un jour que Franciska était seule dans sa chambre, en proie à mille réflexions désolantes, elle entendit beaucoup de bruit dans une pièce voisine, comme des voix d'hommes en querelle. En effet, bientôt M. Horner entra; il était sombre et soucieux. Néanmoins son visage parut tout à coup s'éclaircir quand ses yeux rencontrèrent ceux de Franciska. Il s'approcha d'elle avec un tendre empressement, et la pressa contre son cœur.

— N'est-ce pas vous, mon ami, qui parliez si haut tout à l'heure avec une autre personne? demanda-t-elle non sans quelque hésitation; car une crainte vague et indéfinissable l'agitait sourdement. Elle croyait avoir reconnu la voix de Gaspard, qui se disputait avec M. Horner.

— Oui, c'était moi, répondit Horner dont le visage redevint sombre un instant. J'étais en discussion avec ce maudit Gaspard qui s'est montré d'une insolence, d'une audace incroyable!.... Le drôle m'a menacé... oui, Dieu me pardonne, il a presque levé la main sur moi! mais c'est un bonheur, peut-être! Nous voilà débarrassés pour jamais de cet horrible épouvantail. Je l'ai mis dehors par les épaules! Ce hideux bossu n'affligera plus les beaux yeux de ma douce et charmante Francisca.

L'expulsion de Gaspard aurait dû enchan-

ter Franciska ; mais la pauvre femme tremblait, au contraire, que le méchant secrétaire, pour se venger, ne dît à M. Horner ce qui s'était passé durant son voyage. Elle était bien loin de soupçonner les plans secrets de Gaspard, qui ne voulant pas disparaître furtivement de la maison, avait saisi la première occasion venue pour se brouiller avec son maître et se faire congédier. Un semblable départ écartait les soupçons qu'une fuite brusque et mystérieuse n'eût pas manqué d'attirer sur le bossu.

— Mais, je t'en conjure, mon amour, reprit Horner avec exaltation, ne parlons plus de ce mauvais drôle, et fais pour moi ce que tu me refuses obstinément depuis mon retour : essaie en ma présence toutes tes parures les unes après les autres. Maintenant que cette madame de Courteuil s'est décidée enfin à te rendre tes bijoux, tu n'as plus d'excuses. Al-

lons, fais-toi belle et resplendissante, je te le demande à genoux. Mais de grâce, chère petite amie, ne prête plus une autre fois tes parures à cette noble dame, qui devrait un peu mieux se rappeler la fable du geai couvert des plumes du paon. Il y a mille excellentes raisons qui doivent te défendre de prêter tes bijoux; je ne t'en dirai qu'une : M. de Lonsdorf pourrait mourir d'un moment à l'autre, et tout ce qui se trouverait chez lui et chez sa fille serait saisi sur le champ. Nous aurions toutes les peines du monde à ravoir ce qui t'appartient.

Franciska surprise et choquée de cette frayeur sordide, ne put retenir un geste de dégoût. Mais son mari ne s'aperçut de rien.

— Il est vrai, continua-t-il d'un air triomphant, que tu n'es pas aussi imprudente qu'on pourrait le croire, et que tu avais pris certaines précautions indispensables dans

cette circonstance. J'approuve fort la lettre que tu as trouvé le moyen de te faire écrire par ta cousine. Au besoin, une pareille lettre eût très bien pu servir de preuve, et les huissiers auraient sans doute été contraints de lâcher prise. Parbleu! ma bonne amie, je le garde toujours ce précieux autographe, et tu avais grand tort de vouloir me le faire brûler. On ne sait pas ce qui peut arriver, ma petite; et, dans l'occasion, j'aurais quelque plaisir à prouver aux amis et connaissances que l'orgueilleuse et belle madame de Courteuil se pare à peu de frais, lorsqu'elle veut aller au bal.

— Mon ami, en vérité vous êtes bien injuste, bien cruel pour cette pauvre cousine que j'aime de toute mon âme, et qui ne reculerait devant aucun sacrifice pour m'être utile.

— C'est bien, c'est bien, ma Franciska, dit Horner en se penchant sur elle pour l'em-

brasser. Ne parlons pas de madame de Courteuil, ni de son noble père, pas plus que de ce coquin de Gaspard. Mais je t'en prie, fais ce que je désire ; ne me laisse pas languir davantage !

Et l'accent d'Horner était passionné, suppliant. Franciska, qui n'était guère en humeur de complaire au caprice opiniâtre et bizarre de son mari, a beau s'efforcer, par tous les moyens, de le faire changer d'idée, elle se voit dans l'obligation d'obéir.

Alors, triste et cachant sa douleur sous un sourire, elle se couvre de diamants et de pierres étincelantes, qui s'éparpillent dans sa chevelure et sur ses épaules comme des rayons de soleil, comme des flammes.

Le Bâlois en extase jette des cris d'admiration ; ainsi qu'un homme en délire, il chante, rit et pleure à la fois ; il se prosterne et joint les mains ; il se relève et s'agenouille encore ;

puis tout-à-coup il s'élance convulsivement vers Franciska qu'il tourmente de baisers et de caresses. La malheureuse femme avait le cœur gros de soupirs, les yeux gros de larmes qui n'osaient couler. Elle s'efforçait de rire : c'était à fendre l'âme.

Cette douloureuse comédie dura plus d'une heure. Franciska venait de resserrer une partie de ses bijoux dans un tiroir de son secrétaire; elle n'avait gardé que les boucles d'oreille, dont les diamants magnifiques donnaient plus d'éclat à ses beaux yeux bleus.

M. Horner, assis à côté d'elle, la contemplait immobile et muet d'admiration; de temps à autre il joignait les mains avec amour comme un napolitain devant sa madone; il la regardait avec adoration, et des paroles vagues, entrecoupées, s'échappaient de ses lèvres.

— Oh! qu'elle est belle! murmura-t-il. Non, rien n'est aussi parfait sur la terre! C'est un ange!

Franciska, malgré sa préoccupation profonde, entendait confusément quelques-unes de ces exclamations hyperboliques; et bien qu'elle eût la mort au fond du cœur, elle se croyait obligée de sourire par reconnaissance.

Jamais elle n'avait vu son mari plus galant, plus aimable. Ce n'était plus le même homme depuis qu'il avait fait ce voyage mystérieux, dont Franciska ne pouvait plus guère soupçonner la réalité, malgré les assertions de Gaspard.

— Et moi qui me défiais d'elle! continuait Horner au fond de sa pensée. Quelle folie! Cette femme est la pureté, l'innocence même! Une idée mauvaise n'a jamais pénétré dans son esprit!... Non, je commence à croire que

ce maudit Gaspard exagérait singulièrement les choses... Ce drôle voulait se rendre utile, et me persuader qu'il était le seul gardien de mon honneur !... Je suis heureux d'en être débarrassé ; le misérable aurait fini par me pousser au crime.

Tandis que M. Horner s'entretenait de la sorte avec lui-même, on frappa légèrement à la porte. Il ne répondit pas d'abord, seulement sa figure prit une expression de mauvaise humeur, car il ne pouvait souffrir qu'on vînt le déranger dans ses tête-à-tête conjugaux.

— On frappe, je crois, dit Franciska qui ne demandait pas mieux que d'admettre un tiers à ce duo monotone.

— J'entends bien, répondit Horner, mais je ne veux pas qu'on nous trouble.

On continuait de frapper ; les coups même devenaient plus bruyants et plus précipités.

Enfin une voix se fit entendre : M. Horner crut la reconnaître.

Il se lève et court à la porte.

— Qui est là? demande-t-il avec vivacité.

— Monsieur, répondit le domestique, c'est M. Moïse, qui fait souvent des affaires avec Monsieur.

— Oui, c'est moi-même en personne, ajoute une petite voix flûtée et chantante. Ne puis-je donc entrer?

— Ah! vous, c'est différent, dit Horner en ouvrant la porte. Quand je n'y suis pour personne au monde, j'y suis toujours pour vous, l'ami Moïse.

— Vous êtes bien honnête ; vous êtes bien aimable; vous êtes bien poli, répond le visiteur, qui entre en faisant les salutions les plus humbles, les plus respectueusement grotesques.

XI.

C'était un petit homme d'une soixantaine d'années, gros, court, et rond comme une boule. Il portait d'énormes lunettes vertes, qui par leur miroitement fantastique le faisaient un peu ressembler à ces gros chats angoras, dont les prunelles glauques étincellent dans l'ombre. Ses tempes étaient chauves, mais sur le derrière de sa tête se dressait une houppe fort

épaisse en forme de brosse ; il avait des joues flasques et rouges, pendantes comme des fanons ; son nez, aplati et pourpre, avait l'air d'avoir senti le poids d'une main d'hercule, tant les deux narines étaient singulièrement écrasées. Quant à sa bouche, elle s'ouvrait large et baveuse, et découvrait à chaque instant une double rangée de dents blanches et aigües qui n'auraient point fait disparate dans une gueule d'hyène.

Mais le costume de ce burlesque bipède mérite bien aussi quelques coups de pinceau. D'abord une vaste cravate lui engloutissait le menton, et de cette cravate, rouge comme du sang, s'échappaient deux pointes de col de chemise qui cachaient les oreilles tout entières ; un gilet prodigieusement long, tout couvert de vieilles broderies déchiquetées, lui descendait jusqu'au bas-ventre ; une antique culotte de satin noir, indécemment collante,

accusait de grosses petites cuisses courtes et rebondies, sur lesquelles venait se reployer peu gracieusement un abdomen pantagruélique; mais chose bizarre et presque incroyable, au-dessous du genoux, les jambes étaient d'une maigreur excessive; pas de mollets; rien que deux frêles tibias qui semblaient à chaque pas devoir se rompre sous le fardeau de ce corps énorme et disproportionné.

Le juif Moïse, pour se donner un relief guerrier, prétendait qu'autrefois dans une horrible bataille il avait eu les deux mollets emportés par un boulet de canon; mais cette catastrophe, quoique dans les choses possibles, trouvait un grand nombre d'incrédules. Cependant Moïse ne cessait de répéter bravement la même histoire, et presque toujours il commençait la conversation en s'apitoyant sur le sort de ses mollets.

Ce personnage à figure triviale, qui n'avait rien d'israélite que le nom de Moïse et la soif du gain, exerçait une foule de métiers qui tous l'avaient enrichi prodigieusement. Il spéculait comme M. Horner, sur le cours des changes, il prêtait à usure, achetait les vieux meubles, les tableaux, les bijoux, et gagnait toujours cent pour cent dans les moindres affaires. S'il n'avait gagné que cinquante, il aurait crié partout qu'il était victime d'un vol infâme. Moïse habitait généralement Strasbourg; mais il n'avait pas de résidence bien fixe. De temps à autre il s'en allait passer quelques mois à Lubeck, à Hambourg ou à Bâle, et ne revenait dans la capitale de l'Alsace, qu'après avoir fait une ample moisson de marcs et de florins. Depuis déjà bien des années, M. Horner entretenait des relations de commerce et d'affaires avec Moïse, et le Bâlois avait pour ce tripotier d'or et d'argent une condescen-

dance toute particulière. Maintes fois Moïse avait rendu des services interressés, mais fort utiles à M. Horner, qui lui devait plusieurs bonnes spéculations.

Tous les tableaux des anciens maîtres, et quelques-uns des bijoux qu'Horner avait achetés pour sa femme, c'est Moïse qui les lui avait vendus; et certes, le juif l'avait traité en ami; car il n'avait gagné qu'un tiers sur le marché, ce qui était fort modeste et fort délicat.

— Eh! bonjour, mon brave Moïse, dit M. Horner dont la mauvaise humeur parut se dissiper tout-à-coup. Vraiment! je suis bien aise de vous voir.

— Et moi aussi, répondit le juif en redoublant de salutations.

Horner lui tendit une main que celui-ci pressa vivement dans les siennes.

— Voyez-vous, compère, je n'y étais pour

personne... C'sst pour cela que je vous ai fait un peu attendre.

— Il n'y a pas de mal, repartit Moïse d'une voix molle et câline. Mais, aussi vrai que Dieu est Dieu, j'aurais été au désespoir de ne pas vous rencontrer, car je vous apporte quelque chose de beau.

— Ah! vraiment, dit Horner dont la curiosité s'éveillait, et qu'est-ce donc?

— Nous allons parler de tout cela. Mais d'abord permettez-moi de saluer madame Horner. Mon Dieu ! comme elle encore embellie! comme de beaux diamants feraient bien sur ce cou d'albâtre, dans ces magnifiques cheveux blonds! Mais entendons-nous, poursuivit-il avec un sourire légèrement ironique: il faut de *beaux diamants; de vrais diamants*; ou bien comme dit la chanson : c'est la nature qui embellit la beauté.

— Je suis parfaitement de votre avis, mon

digne Moïse. Mais pourquoi cette observation? Quand je donne des bijoux, je les donne beaux.

— Oui, oui, je ne dis pas le contraire, poursuivit Moïse en se frottant les mains d'un air de triomphe. Alors vous serez content. Mais pardon, il faut que je m'asseye un peu; car je souffre beaucoup!... Mes diables de mollets me font un mal!... Je crois toujours sentir cet affreux boulet de canon!

Et le petit homme prononça cette dernière phrase d'une façon si tragique, que Franciska, toute triste qu'elle était, ne put s'empêcher de sourire; elle fut obligée de se couvrir la figure de son mouchoir, pour dissimuler cet accès d'hilarité peu charitable.

— Comment, reprit Horner avec une inflexion un peu caustique, vous n'avez pas encore oublié ce malheur, depuis le temps?...

— Ah! quand je vivrais deux siècles, s'é-

cria Moïse d'un ton lamentable, je l'aurais toujours devant les yeux cette horrible bataille...

— Comment se nomme-t-elle donc? car je n'ai pas la moindre mémoire, compère.

— Je ne puis vous le dire. Non! continua Moïse avec un soupir, non, je ne le dirai jamais... Des raisons impérieuses me font une loi du silence... Mais ne parlons plus politique. Causons de choses plus consolantes et qui rafraîchissent l'âme : causons d'argent, causons d'affaires.

— Causons d'affaires, répondit le Bâlois avec vivacité. Je suis votre homme sur ce chapitre.

— Et moi le vôtre. Je vous dirai, mon respectable collègue, que j'ai deux opérations superbes à vous proposer. Nous avons tous deux les reins forts, c'est-à-dire vous; car moi, je je ne vous cacherai point que j'ai fait, depuis

quelques temps, des pertes considérables... Enfin n'importe, avec un peu d'habilité et de patience, je ne désespère pas de réparer toutes les brèches.

— Comment, serait-il possible, compère Moïse? vous qui êtes si prudent, vous dont le coup-d'œil est si juste, vous avez fait de fausses opérations?

— Je ne dis pas cela, mon digne M. Horner; mais je suis la victime d'un fripon. Il y en a partout, comme vous savez...

— Oh! oui, partout. Mais voyons, compère, dites-moi ce qui vous amène à Bâle?

— Beaucoup de choses. Mais d'abord, voulez-vous des parures de diamants? J'en ai de magnifiques à vendre.

— Je n'en saurais que faire, Moïse.

— Vous, je le crois bien. Mais je ne crois pas que madame Horner pense comme vous. N'est-il pas vrai, madame?

Franciska sourit pour se donner une contenance, mais sans répondre.

— Je vous répète, mon brave Moïse, que ma femme a des diamants et des bijoux en quantité. Vous n'avez pas oublié sans doute que vous m'avez déjà vendu plusieurs parures d'un grand prix, qui pourtant ne sont pas les plus riches de sa toilette. Je suis très sûr d'avance que vous n'avez rien à m'offrir d'aussi beau, d'aussi royal.

— Vous pourriez être trompé dans votre certitude, mon digne collègue. Quant à moi, je vous déclare que je ne suis pas embarrassé le moins du monde pour me défaire de ces diamants ; mais comme je sais que vous êtes amateur ; comme j'ai pour vous une affection toute particulière, je vous donne la préférence sur tous les autres. Je viens de faire un marché d'or : c'était, je présume, quelque jeune homme de famille qui avait besoin d'argent,

et j'ai profité de l'occasion, soit dit entre nous. Tenez, monsieur Horner, je vous avoue que j'aimerais beaucoup mieux faire affaire avec vous qu'avec tout autre.... J'ai pour cela mes raisons.

— Quoi ! Moïse, auriez-vous peur que ces bijoux provinssent d'un vol ?

— D'un vol ! bah ! vraiment, vous plaisantez. Je n'ai pas du tout cette crainte, mais n'importe... Enfin voulez-vous jeter un coup-d'œil sur la marchandise ? la vue n'en coûte rien.

— Eh bien ! faites-moi donc voir ces merveilles, dit Horner qui commençait à croire que l'occasion pouvait être bonne, et qu'il ne fallait pas la laisser échapper.

Depuis quelques minutes, Franciska paraissait écouter avec plus d'attention ce qu'on disait auprès d'elle. Par instants même on aurait pu distinguer dans sa physionomie une

légère altération. un trouble indéfinissable.

Moïse n'attendit point que M. Horner lui fît deux fois la même demande; il s'empressa de fouiller dans une de ses larges poches, et d'en tirer plusieurs étuis en peau de chagrin.

Il ouvrit mystérieusement un de ces étuis qui contenait une parure fort riche en diamants; la monture en était d'un travail exquis.

— Voyez-vous? dit-il en soulevant un collier qu'il agite pour le faire étinceler au jour. Convenez avec moi que c'est un morceau magnifique... Examinez-moi donc un peu ces pierres-là. Elles sont d'une grosseur et d'un éclat superbe. J'ose dire qu'elles ne seraient pas indignes d'une tête couronnée. Eh bien ! qu'en dites-vous, mon brave M. Horner? Comment! vous ne répondez pas! c'est que vous êtes émerveillé, j'en suis sûr ; oui, c'est l'étonnement qui vous ôte la parole.

En effet, le Bâlois demeurait immobile et comme frappé de mutisme; ses yeux ne quittaient point les diamants qui resplendissaient devant lui; mais dans son visage on entrevoyait plus de surprise que d'admiration.

— Ce collier, dit-il enfin en se tournant vers Franciska, mais il ressemble au tien d'une manière inconcevable : c'est à s'y méprendre. Mais, regarde plutôt.

Franciska tressaillit.

— Oui, balbutia-t-elle. En effet, il y a bien quelque ressemblance ?

— Quelque ressemblance ,reprit Horner. Je te repète que c'est absolument la même chose; bien certainement, ils viennent du même joaillier!

— C'est possible, ajouta Franciska dont le trouble paraissait augmenter. Il est certain que cette parure me serait absolument inutile... Elle ressemble trop à l'autre.

— Oui, beaucoup trop, poursuivit Horner. Voyons, Moïse, montrez-nous les autres. Peut-être conviendront-elles mieux à ma femme?

— Non, dit Franciska d'une voix altérée; je n'ai besoin de rien; je ne veux rien. Mon ami, ne faites pas de dépenses inutiles...

— Ce n'est pas inutile, si je puis te faire plaisir, repartit Horner le plus gracieusement du monde. D'ailleurs je sais très-bien que les femmes n'ont jamais trop de bijoux. Ce matin, quand je te parlais de t'en acheter d'autres, tu ne disais pas non. Vite, Moïse, faites-nous voir le reste.

— Très-volontiers, répondit le juif en se hâtant d'ouvrir un autre écrin. Voici une délicieuse parure de turquoises, qui n'est pas très chère, mais qui est d'une élégance... Voyez un peu.

M. Horner ne peut retenir un cri de surprise.

— Mais c'est la parure de Franciska !

— Que voulez-vous dire ? demande le juif. Franciska était fort pâle.

— Je dis, reprit Horner en se croisant les bras, que cette ressemblance là est trop forte! Pour le coup, c'est inconcevable! et de qui tenez-vous ces turquoises, Moïse ?

— De la même personne. Et cette autre parure encore. Voyez.

Il ouvrit un troisième étui de peau de chagrin.

— Ces émeraudes ! s'écria Horner avec impétuosité. Je les reconnais !... Elles appartiennent à Franciska !

— De mieux en mieux ! dit Moïse en souriant d'un air moqueur. Je vous montrerais trente-six mille écrins que vous diriez tou-

jours : Ma femme en a de tout pareils! Pardieu, mon digne monsieur Horner, il est inutile de prendre avec moi de semblables détours. Nous sommes d'assez vieilles connaissances pour que vous me disiez tout bonnement : Je n'ai besoin de rien ; je ne veux rien acheter.

Mais Hormer ne répondit point. Il considérait toujours avec une surprise croissante les trois parures étalées devant lui. La pâleur de Franciska semblait redoubler à chaque instant.

— Franciska, dit tout-à-coup M. Horner, montre-lui tes bijoux!...

— A quoi bon, mon ami?...

— Mais il en conviendra lui-même, que c'est à s'y tromper...

— Certes, je m'y tromperais, dit Franciska en balbutiant. Le hasard produit quelquefois des ressemblances extraordinaires...

— Oh ! c'est plus qu'un hasard, Franciska. C'est plus qu'une ressemblance. Je t'en prie, ouvre ces tiroirs... Je veux sortir d'un doute...

— Et moi aussi; ajouta Moïse sardoniquement; je serais fort curieux de voir si M. Horner est véritablement connaisseur.

— Allons, Franciska, reprit M. Horner; fais ce que je désire.

— Mon Dieu! mais c'est un enfantillage...

— Je ne dis pas le contraire. C'est un caprice, une folie même, si tu veux; mais enfin je l'exige... Je te le demande en grâce.

Franciska semblait fort embarrassée. Elle se leva lentement et fit un pas vers le secrétaire. Mais tout-à-coup elle se retourne vers son mari avec une expression suppliante.

— Vite, Franciska, je t'en conjure!

Elle ne pouvait plus tarder davantage.

— Mes clefs? balbutia-t-elle en ayant l'air de chercher quelque chose, où sont mes clés ?...

— Elles ne peuvent être perdues, mon amie. Tout-à-l'heure tu les avais... Mais tiens, je les aperçois ; là, sous ton mouchoir.

Franciska prit d'une main tremblante un trousseau de petite clefs, et ouvrit tous les tiroirs de son secrétaire les uns après les autre, comme pour gagner du temps.

— A quoi pense-tu donc ? dit Horner en lui indiquant le tiroir qu'il fallait ouvrir. C'est ici que tu mets tes bijoux.

— Ah ! c'est vrai...

Et elle ouvrit.

Horner s'empara vivement de plusieurs écrins, malgré les efforts de Franciska pour l'en empêcher.

— Bon ! s'écria le Bâlois d'un air triomphant, voici déjà la parure de turquoises.

Regardez un peu, compère Moïse. Et puis voici les émeraudes. Hein? trouvez-vous qu'il y ait de la ressemblance? Mais ce n'est pas tout : examinons les diamants. C'est le principal. Ah ! ah ! qu'en dites-vous?

Moïse souleva le collier de diamants avec un air de dédain; puis il se pencha vers madame Horner, pour considérer les pendants d'oreille qu'elle portait.

— Oui, murmura-t-il avec un ricanement. C'est de la même fabrique.

— Expliquez-vous, Moïse? repartit M. Horner d'un ton piqué.

— Ah! vous trouvez que mes diamants ressemblent aux vôtres? poursuivit le juif avec le même rire sardonique. Je vous en fais mon compliment. Je ne vous dirai pas : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse.

Et Moïse termina sa citation par un accès

d'hilarité qui fit monter le rouge au visage de M. Horner.

— Il ne s'agit pas de ricaner, dit celui-ci de mauvaise humeur. Je conviens avec vous que le hasard est singulier; mais vous m'avouerez que je serais un idiot d'acheter vos diamants quand ma femme en a d'absolument pareils.

— Absolument pareils? Ah! vous trouvez?

— Certes, continua M. Horner. Et je n'en ferais pas la différence.

— Je la ferais très bien, moi, je vous jure; et sans lunettes, encore. Franchement, compère, je ne croyais pas que vous donniez dans les bijoux de pacotille.

— Ah ça, Moïse, êtes-vous fou? des diamants qui m'ont coûté plus de quinze cents louis...

— C'est cher! interrompit le juif. Ils ne valent guère plus de vingt batz chacun.

— Vingt batz ! Décidément, Moïse, voulez-vous me fâcher ?

— Dieu m'en garde ! mais, parole d'honneur, si vous les avez payés plus cher, on vous a volé comme dans un bois. Jamais le stras n'a valu davantage.

— Que voulez-vous dire ? Prétendez-vous, par exemple, que cette parure ne vaut pas la vôtre ?

— Je le prétends, oui ; car la mienne est véritable ; celle-ci est fausse.

— Fausse ! s'écria Horner en frappant du pied. Vous n'êtes qu'un imbécille.

— Et ceci n'est que du stras, poursuivit Moïse. Quant à vos prétendues émeraudes, quant à vos turquoises, je n'en donnerais pas dix thalers.

Le Bâlois était cramoisi de fureur.

— L'impudent ! le niais ! le sot ! murmura-t-il entre ses dents.

— Pas de colère, et parlons raison, dit le juif d'un ton plus sérieux. Vous savez que ni l'un ni l'autre nous n'avons d'intérêt à nous brouiller? Discutons avec calme. Si vous ne voulez pas de ces bijoux, n'en parlons plus; je n'aurai pas grande peine à m'en défaire. Seulement vous n'ignorez pas que je suis connaisseur : c'est ma partie. Je ne disconviens pas que les parures de madame Horner ont été faites sur le même modèle que celles-ci. Seulement je vous jure que les miennes sont de véritables pierres précieuses, tandis que les vôtres sont une imitation, fort exacte, je l'avoue, mais enfin sans aucune valeur réelle. Au surplus, tenez, il suffit de comparer les unes avec les autres : un enfant de six mois en ferait la différence.

La différence était grande en effet. M. Horner en fut singulièrement frappé, dès qu'il voulut se donner la peine de comparer un instant.

— C'est étrange! murmura-t-il d'une voix sourde et presque éteinte, en jetant un coup-d'œil vif et pénétrant sur Franciska.

Celle-ci n'osait regarder M. Horner en face; elle était toujours d'une pâleur mortelle, et l'on voyait, à l'agitation de sa poitrine, que son cœur battait avec une violence inouïe.

— Franciska, dit M. Horner, je ne vous avais pas donné de faux bijoux!...

Elle ne répondit point.

— Oui, continua Horner avec force en essayant de foudroyer Moïse d'un coup-d'œil. Ces trois écrins appartiennent à ma femme... on nous les a volés! On en a substitué de faux en place des véritables. Je vous dis que c'est un vol, un vol infâme! Il faut absolument que je sache qui vous les a vendus, Moïse!... Autrement, je fais ma plainte à l'instant même... Et prenez garde, j'aurai le témoignage des marchands à qui je les ai achetés...

Vite, vite, nommez-moi la personne qui vous les a vendus !

Moïse, malgré son aplomb imperturbable, se déconcerta un peu; il avait compris qu'en effet ces diamants pouvaient bien avoir été soustraits à madame Horner. Déjà même il se repentait de sa visite au Bâlois; mais les regrets étaient tardifs, inutiles.

— Vous nommer la personne qui me les a vendus à Strasbourg, ce ne serait pas chose aisée; par la raison qu'elle n'a jamais voulu dire son nom. Mais je puis vous donner un signalement parfait de l'individu. C'est un jeune homme de haute taille, mince, blond....

— Et vous le reconnaîtriez? interrompit Horner.

— Entre mille.

Le juif parlait encore quand la porte s'ouvrit; le domestique annonça M. Rodolphe Balmer.

XII.

Franciska, en voyant paraître Rodolphe, faillit tomber à la renverse. Elle ne put retenir un léger cri.

M. Horner lui-même est fort surpris d'une pareille visite; il n'en peut comprendre la cause, et regarde Rodolphe en fronçant le sourcil avec une expression menaçante.

Moïse ne quitte pas des yeux le nouveau venu.

— Monsieur, dit Rodolphe d'un ton grave et sévère, ma présence dans cette maison vous étonne, je le vois bien. N'allez pas croire que j'éprouve le moindre plaisir à vous rendre visite; mais un intérêt bien sérieux, bien puissant m'amène chez vous.

— Monsieur Rodolphe, répond Horner avec une fureur concentrée, je croyais pourtant que nous n'avions pas d'affaires ensemble...

— Heureusement, Monsieur, interrompit Balmer avec amertume; et je plains fort ceux qui sont obligés d'en avoir avec vous!

— Oh! c'en est trop!

— Pardon, Monsieur, si la vérité vous blesse; mais je suis venu ici pour vous la dire. Je suis l'ami, je suis l'avocat de M. de Lonsdorf...

— Eh! que m'importe M. de Lonsdorf? je n'ai rien de commun avec lui.

— Cela devrait être, Monsieur; et c'est le plus grand service que vous pourriez lui rendre. Par malheur il n'en est pas ainsi!..... J'ai maintenant la certitude que vous n'êtes

point étranger aux désastres qui viennent de fondre sur ce vieillard !

— Vous avez perdu la tête, je crois, Monsieur Rodolphe ! dit Horner en haussant les épaules. Ne parlez pas en énigme, si vous voulez que je vous comprenne.

— Soit, Monsieur ; je m'expliquerai plus clairement. Je suis charmé que madame Horner puisse m'entendre et soit juge entre nous !

— Quelle impudence ! murmure Horner en le toisant d'un coup-d'œil irrité.

— L'impudence n'est pas de mon côté peut-être, Monsieur. Mais venons au fait : J'arrive de Strasbourg...

— Après.

— J'ai questionné l'ancien notaire de M. de Lonsdorf ; j'ai questionné plusieurs de ses créanciers, qui se montrent implacables ; j'ai visité fort minutieusement toutes les pièces de ce fameux procès que M. de Lonsdorf vient de perdre...

— Eh bien ! que m'importe ? dit Horner avec un trouble mal déguisé sous la colère.

— Que vous importe? — Monsieur, j'ai retrouvé dans l'étude de ce notaire un titre de propriété qui, certes, produit devant les juges, eût amené un autre résultat dans le procès en question. Ce titre, dont on niait l'existence, j'ai tout lieu de croire qu'on le dissimulait à dessein..... Je vous répète que je suis éclairé maintenant, et que je sais d'où viennent les coups funestes qui frappent sans relâche le baron de Lonsdorf.

— Et d'où viennent-ils, monsieur Rodolphe?

— De vous, Monsieur! répond Balmer d'un accent énergique. Je le prouverai.

— Vous êtes un calomniateur!

— Et vous, continue Rodolphe avec force, vous êtes un homme de mauvaise foi, un ennemi sans courage qui poignardez dans l'ombre. Oui, oui, je n'en doute plus maintenant, c'est votre main qui fait mouvoir sourdement toutes ces lâches intrigues, tous ces complots ténébreux dont M. de Lonsdorf est la victime! Vous n'avez pas le cœur de l'attaquer en face:

C'est par des moyens détournés, par d'ignobles ruses, que vous tâchez d'anéantir la fortune et le crédit d'un galant homme! Tous ces créanciers impitoyables qui assiègent les derniers jours d'un vieillard, c'est vous qui les déchaînez contre lui : leur méchanceté abrite la vôtre; ils vous servent de masque. Ces gens-là sont le poignard, vous êtes le bras!

— Monsieur! Monsieur, vous mentez! s'écrie Horner dans une fureur indicible.

— Les tribunaux prononceront, Monsieur!... à moins que vous ne signiez l'engagement de faire suspendre toutes les poursuites dirigées contre mon client. Réfléchissez : je vous déclare que j'ai des preuves accablantes, qui, si elles ne suffisent pour faire tomber sur vous les châtiments des lois, suffiront, au moins, pour vous couvrir de honte et d'opprobre!

— Sortez! sortez d'ici, monsieur, répondit Horner d'une voix tonnante, sortez, ou j'appelle mes gens.

— Je sortirai, monsieur!... mais c'est pour me rendre immédiatement chez les magis-

traits. Je dirai qui vous êtes, ce que vous avez fait !

Depuis l'entrée de Rodolphe, le juif Moïse n'avait pas cessé un instant de le considérer avec une extrême attention. Tout-à-coup il s'écrie en montrant Rodolphe :

— C'est lui!

Balmer le regarde étonné.

Moïse alors se penche à l'oreille de M. Horner et lui dit quelque mots tout bas.

— En êtes-vous sûr ! répond Horner avec un éclair de joie sinistre dans les yeux.

— C'est lui! je vous le jure. Qu'on me brûle vif si je me trompe.

— Oh ! s'il était vrai ! quel bonheur ! murmure le Bâlois.

—Que veut cet homme? demande Rodolphe.

— Il veut savoir qui vous êtes, réplique Moïse brutalement ; il veut savoir de qui vous tenez les parures que vous lui avez vendus dernièrement à Strasbourg.

Rodolphe ne peut s'empêcher de tressaillir.

Il regarde le juif, et le reconnaît sans peine.

— Nierez-vous, mon jeune monsieur, que vous m'avez vendu à Strasbourg les trois parures que voici sur cette table, pour la somme de douze cents louis que je vous ai comptée en espèces sonnantes.

— Je n'ai jamais nié la vérité, dit Rodolphe avec calme. Mais pourquoi cette interpellation ?

— Parceque je voudrais savoir à qui appartenaient ces bijoux !

— Que vous importe ? nous avons fait un marché libre et volontaire ; je vous ai vendu, vous m'avez payé : donc, nous sommes quittes. Je n'ai plus de comptes à vous rendre.

— Eh bien ! vous en rendrez à la justice, s'écrie Horner d'un accent terrible. Ces diamants sont à ma femme : ils lui ont été volés dans son secrétaire, et l'on a mis en place de faux diamants, de faux bijoux. Le voleur, quel est-il? c'est à vous de le dire, puisque c'est vous qui avez touché le prix du vol..... Vous avez reçu douze cents louis !

— Encore une fois, je ne prétends pas nier ce qui est, Monsieur; mais de quel droit m'interrogez-vous sur une affaire qui ne vous concerne en rien? Car vous avez beau dire, je ne crois pas un mot de ce que la rage vous dicte! Vous me faites pitié; je vous regarde comme un homme privé de raison, et toutes vos ignobles injures ne peuvent m'atteindre. Vous savez très bien, comme moi-même, que ces bijoux n'ont jamais appartenu à madame Horner, qui du reste est là pour vous démentir. Certes, je ne soutiendrai pas que ces parures étaient à moi; mais je vous jure qu'elles appartenaient à une personne trop au-dessus de vos calomnies!

— Citez-la donc, cette personne, si vous l'osez! interrompt Horner pâle de fureur.

Franciska semblait prête à s'évanouir. Le juif Moïse, debout et les bras croisés, lançait par moment des interjections de surprise et de colère.

— Eh bien! reprit Balmer après un instant de silence et de réflexion, je vous la nomme-

rai, cette personne, puisque vous le voulez absolument. C'est une de vos victimes, c'est madame de Courteuil...

— Madame de Courteuil ! répond Horner avec une exclamation de joie cruelle. Ah! tant mieux ! Oui, maintenant tout se découvre!... C'est elle, la malheureuse, qui a volé ces diamants...

— Misérable!... osez-vous outrager la plus noble des femmes !

Et Rodolphe, au comble de l'indignation, se rapproche d'Horner en serrant les poings.

Franciska pousse un cri et tombe sans connaissance.

Mais Horner est dans une telle exaspération, qu'il n'a pas entendu ce cri. Rodolphe, lui-même, ne remarque point l'évanouissement de Franciska.

— Oui, continue Horner avec plus d'emportement, c'est elle, cette fille de grand seigneur ruiné, c'est elle qui a commis le vol ! Vous êtes son complice!...

— Taisez-vous! Taisez-vous! dit sourde-

ment Rodolphe en étreignant avec force les bras de M. Horner. Un mot de plus, et je vous foule sous mes pieds!

— Vous êtes chez moi! prenez garde! s'écrie Horner. Si vous employez la violence, vous êtes mort!... j'ai sur moi des armes!

— Tuez-moi donc, Monsieur; mais ne m'insultez pas!... N'insultez pas une femme que je respecte, une femme qui est votre parente, et que vous auriez la lâcheté de déshonorer, après avoir consommé sa ruine et celle de son père. Mais je vois à l'expression de votre visage qu'il est inutile de discuter avec vous. En ce moment vous ne comprendriez pas; et je vous déclare que je ne pourrais supporter de nouvelles insolences contre madame de Courteuil. Je sors, car je ne serais plus maître de moi.

Et Rodolphe fit un pas vers la porte.

— Vous ne sortirez pas, Monsieur, reprend Horner en lui barrant le passage. Moïse, appelez mes domestiques, sonnez!

— Quoi! vous emploieriez la violence pour

me retenir? dit Rodolphe avec une dignité froide.

Moïse agitait fortement les cordons de la sonnette; et, comme on n'accourait pas assez vite, il ouvrit la porte et appela du secours.

Un domestique arrive précipitamment.

— Je soutiens devant toutes les personnes qui sont ici, reprit Horner d'une voix retentissante, je soutiens que ces trois parures sont à ma femme, et qu'on nous les a volées; je soutiens que Franciska les avait prêtées à madame de Courteuil pour aller au bal, et que celle-ci vous les a remises en cachette pour les vendre, après avoir rendu à Franciska de faux bijoux en échange des véritables. Au surplus, ce que j'affirme, il est facile de le prouver à tous d'une manière convaincante, et voici justement une lettre de madame de Courteuil, une lettre qui vous forcera bien d'avouer que vous êtes le complice d'une voleuse!

En même temps il tira du secrétaire la lettre que Laure avait écrite à Franciska, pour

qu'elle fût mise au besoin sous les yeux de M. Horner, s'il voulait savoir où étaient les bijoux de sa femme.

— Lisez, Monsieur, lisez! dit Horner en lui présentant la lettre tout ouverte, sans pourtant la lui abandonner.

A peine Rodolphe l'eut-il parcourue des yeux, qu'il se prit le front à deux mains, comme s'il eût ressenti une violente douleur au cerveau. Son visage devint très pâle; un frémissement nerveux parcourait tout son corps.

— Eh bien! dit Horner d'un accent de triomphe en se tournant vers Moïse; avais-je raison?

Et ses yeux flambaient sinistrement; un sourire amer et cruel contractait ses lèvres.

— Il ne dit plus rien, voyez! poursuivit-il. Le voilà frappé du tonnerre, lui qui tout à l'heure avait de si belles paroles! N'est-ce pas la preuve irrécusable de son crime? Il ne cherche pas même à se défendre.

— J'en conviens, ajouta Moïse en renfer-

mant les bijoux dans leurs écrins, cet homme est un fripon, sans doute, et mérite le bagne. Mais ce n'est pas une raison pour que je perde mes douze cents louis. Ces trois parures m'appartiennent fort légitimement.

— C'est ce que la justice décidera, répondit Horner. En attendant, qu'on ferme les portes de la maison, qu'on avertisse la force armée! Le voleur est entre nos mains et n'échappera pas.

Cependant Rodolphe, plongé dans une espèce de stupeur, immobile et muet, était comme étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Mais dans sa tête tourbillonnait confusément un chaos d'idées folles et désespérantes.

Tout à coup il laisse échapper ces mots prononcés d'une voix sourde et profonde :

— Serait-il possible?... Laure!...

Depuis quelque temps Mme Horner ne faisait plus entendre une parole. Les acteurs de cette terrible scène avaient comme oublié Franciska; et la pauvre femme, assise dans un fauteuil et la tête penchée sur ses genoux, avait l'air de

gémir silencieusement. Mais elle avait complètement perdu connaissance

— Madame! s'écrie Rodolphe en s'élançant vers elle, Madame, j'en appelle à vous seule!... Oh! parlez! parlez donc! Laisserez-vous accabler ainsi une parente, une amie généreuse et dévouée, une femme qui est pure et noble comme la vertu elle-même! Un seul mot! je vous en conjure!... Dites que Laure est incapable d'une action basse; ou plutôt dites la vérité, dites que ces bijoux ne vous ont jamais appartenu!

— Elle ne le dira pas, interrompit Horner, ce serait inutile!... Ce mensonge-là ne vous sauverait point, ni vous ni cette femme que vous appréciez tant, parce qu'elle vous ressemble de cœur et d'âme, sans doute?...

— Oh! le misérable! murmurait Rodolphe avec désespoir. Mais vous, Madame, garderez-vous le silence, quand on outrage votre meilleure amie... Répondez! répondez!...

— Elle ne répondra pas.

Rodolphe se penche vers Franciska et la regarde.

— Elle est évanouie ! s'écrie-t-il.

— Évanouie ! répète Horner avec un air de surprise et d'incrédulité.

Mais il a bientôt compris que Rodolphe ne se trompe pas.

— Vite, du secours ! dit-il vivement ; du secours, Moïse !

Le domestique venait d'aller avertir les autres gens de la maison. Horner, Moïse et Rodolphe étaient seuls avec Franciska.

— Monsieur Rodolphe ! dit Horner les dents serrées, oh ! n'essayez pas de sortir, je vous en préviens ! Je porte un poignard.

Et il tira d'une poche de côté une large et courte lame triangulaire enfermée dans un étui de cuir.

— Je ne sortirai pas ; soyez tranquille, répondit Rodolphe gravement. Il n'y a que les coupables qui craignent la justice !... Et moi je l'appelle, je l'attends !

Un bruit de pas se fit entendre dans un corridor voisin : presque aussitôt la porte s'ouvrit ; sept ou huit hommes de police en-

trèrent accompagnés des domestiques de la maison.

— Ah! dit Horner avec une expression de fureur satisfaite. Vite, saisisez-vous de cet homme! il m'a volé des diamants, qu'il a vendus à ce juif.

— C'est vrai! ajouta Moïse; mais j'ai payé douze cents louis. Je veux mes douze cents louis.

Les gens de police s'avancèrent aussitôt vers Rodolphe, et l'un deux même le prit au collet.

— Pas de violence! dit Rodolphe d'un air calme. Je vous suivrai devant le magistrat; mais toutes les misérables et lâches imputations de cet homme vont s'évanouir d'un souffle.

— En prison, en prison! dit Horner dans un transport frénétique. Mais ce n'est pas le seul coupable! Il y en a un autre... Oui, madame de Courteuil, la fille du baron de Lonsdorf... Qu'on l'arrête aussi, elle!

— N'en faites rien! dit Rodolphe, je prends

tout sur moi. S'il y a un coupable dans cette affaire, c'est moi tout seul. C'est moi qui ai vendu les bijoux.

— Vous l'entendez! crie Horner victorieusement. Faites votre devoir : emmenez cet homme!

— Monsieur, il faut nous suivre, dit l'officier des gens de police en faisant signe à Rodolphe de se placer au milieu des gardes.

Rodolphe obéit, on l'emmène.

— Et maintenant, dit Horner en courant vers Franciska toujours évanouie, du secours! du secours pour ma pauvre femme.

Malgré sa tendresse véritable pour Franciska, il l'avait oubliée quelques moments. La vengeance venait de l'emporter en lui sur l'amour.

XIII.

Le bruit de ce vol et l'arrestation de Rodolphe Balmer sont bientôt répandus dans toute la ville de Bâle : c'est la nouvelle du jour, tout le monde en parle, et chacun fait ses conjectures suivant la passion qui l'anime. Mais personne encore ne peut croire que madame de Courteuil soit coupable d'une action aussi déshonorante ; M. de Lonsdorf jouit de l'estime universelle malgré le mauvais état de ses af-

faires; et bien que madame de Courteuil ait beaucoup de jalousies déchaînées contre elle, les bouches les plus malveillantes ne peuvent donner encore assez de consistance à l'accusation, pour éveiller la vigilance de l'autorité.

Néanmoins, des amis charitables ou curieux viennent de temps à autre épier le visage de la pauvre femme, et l'avertir qu'il serait peut-être sage à elle de prendre la fuite. Madame de Courteuil repousse bien loin ce conseil, et comme un outrage.

Elle conserve un maintien calme et digne, malgré la douleur profonde qui la déchire; elle dit que tout s'éclaircira facilement dès que madame Horner sera capable de l'entendre; mais par malheur Franciska est toujours dans un état de faiblesse inquiétant : les médecins craignent même pour ses facultés intellectuelles, et défendent toute communication avec la malade : une émotion trop violente pourrait la tuer ou la rendre folle.

— Pauvre Rodolphe! répétait continuellement Laure avec des yeux gros de larmes. Hélas, je lui suis fatale! Pourquoi m'a-t-il

connue?... Malheureuse! j'aurai donc été funeste à tous ceux qui m'ont aimée!

Cependant Rodolphe avait passé du cabinet des magistrats dans une prison, et son interrogatoire se poursuivait avec activité. Il avait assumé sur lui seul toute la responsabilité du crime, s'il existait un crime. Madame de Courteuil, prétendait-il, n'avait pas eu même connaissance de cette vente de diamants. Plus tard tout s'expliquerait, mais lui Rodolphe ne pouvait parler encore.

Le pauvre jeune homme avait bien tort de se renfermer dans ce mystérieux silence, dans ces réponses vagues et obscures qui ne faisaient qu'irriter le soupçon, et compromettre davantage madame de Courteuil.

Il est vrai que Rodolphe était en proie à la plus cruelle incertitude; son esprit flottait de doute en doute, et par moment des lueurs sinistres traversaient sa pensée, pour lui faire entrevoir quelque chose d'horrible.

En effet, ces parures magnifiques, il ne les avait jamais vues à Laure; et puis enfin

cette lettre, dont il ne pouvait méconnaître l'écriture, cette lettre ne prouvait-elle pas clairement que madame Horner avait prêté des bijoux à Laure quelques jours avant le départ de celle-ci pour Strasbourg? Tout cela sans doute était positif, irrécusable. D'ailleurs, en présence d'une si odieuse accusation, Franciska n'eût-elle point élevé la voix à l'instant même, si elle avait pu disculper son amie? Mais pourtant ce n'était pas croyable : Laure, emprunter des bijoux à sa cousine, pour se les approprier, pour les vendre!... Une femme comme madame de Courteuil, nourrie dans les plus nobles sentiments, si généreuse, si grande, si désintéressée! Elle, commettre un vol! non, c'était impossible! c'était quelque affreuse calomnie, quelque noire machination d'Horner qui, non content d'avoir ruiné le père, voulait déshonorer la fille!...

Et la fureur de Rodolphe contre ce vil ennemi redoublait de moment en moment; c'est au point que s'il se fût trouvé face à face avec Horner, peut-être n'eût-il pas eu la force

de se contenir, et l'eût-il broyé sous ses pieds.

— Le lâche! l'infâme! murmurait-il en serrant les poings. Oh! le calomniateur!

Mais tout-à-coup une idée plus navrante se présentait à son esprit.

— S'il ne l'avait pas calomniée!...

Et il laissait tomber lourdement sa tête entre ses mains. Alors arrivaient en foule les plus tristes, les plus amères réflexions: « Le baron de Lonsdorf était complètement ruiné avant son départ pour Strasbourg. Ce procès perdu ne lui permettait plus même d'espérer un meilleur avenir. Laure le savait très bien... Laure avait pour son père une tendresse filiale presque fanatique; et certes, pour le tirer d'une si fâcheuse position, elle n'eût point balancé à donner sa propre vie. Qui sait? le désespoir et le malheur sont parfois de mauvais conseillers!... N'aurait-elle pas dans un moment de délire, dans une folie causée par la douleur, n'aurait-elle pas cru pouvoir disposer des bijoux d'une amie, de parures inutiles,

qu'elle remplacerait un jour, dans uneposition meilleure... Enfin, son premier devoir n'était-il pas de sauver son père, ce malheureux vieillard qu'on allait peut-être chasser honteusement de chez lui, et traîner dans une prison?... Il fallait en convenir, Laure, malgré cet élan sublime qui l'emportait tout d'abord vers le dévoûment, Laure avait parfois des idées romanesques, bizarres, excentriques, qui heurtaient audacieusement toutes les opinions reçues, et que bien des têtes sages et froides traitaient de paradoxes et de chimères dangereuses. Certes, Elle eût bien vite offert tous ses bijoux, tout ce qu'elle possédait, à Franciska pour lui rendre service; elle n'aurait pas même cru alors faire un grand acte de générosité. Eh bien! en supposant qu'elle eût gardé ces bijoux pour sauver son père, comme elle eût abandonné tout son avoir à Franciska dans une circonstance pareille, en supposant cela, est-ce bien un véritable vol qu'elle aurait commis?

— Hélas! oui, c'est un vol; pis encore!... C'est un monstrueux abus de confiance! s'é-

criait Rodolphe au fond de son cœur. Mais c'est impossible! non, Laure n'a point fait cela!

Néanmoins Rodolphe s'est bien juré à lui-même de ne pas se disculper en rejetant la faute sur madame de Courteuil. Un secret pressentiment lui dit qu'un procès criminel entacherait toujours un peu la réputation de madame de Courteuil, dût-elle en sortir innocente, et, vengée par un acquittement. Ainsi donc, lui tout seul, il subira les conséquences d'une injurieuse accusation qu'il espère encore pouvoir étouffer bientôt.

Un jour entier, Laure et le vieux Robert sont parvenus à cacher au baron Lonsdorf l'arrestation du jeune Balmer. Laure frémit en songeant à la douleur de son père, s'il vient à savoir ce qui se passe. Il en mourra sans doute! Ce vieillard, si plein de noblesse et de fierté, ne pourra survivre un instant à l'apparence même du déshonneur!

Aussi, Laure essaie-t-elle de concentrer son chagrin; mais ce jour-là justement M. de Lonsdorf attendait Balmer à dîner. L'absence

de Rodolphe le surprit beaucoup. Jusqu'au soir il espérait toujours que Rodolphe, retardé par quelque affaire, viendrait au moins dire la cause qui l'avait retenu. Mais quand le baron vit la soirée trop avancée, alors ses inquiétudes éclatèrent, et il voulut que son vieux domestique allât immédiatement s'informer des nouvelles de Rodolphe.

Une demi-heure après, Robert entra chez son maître, et lui dit que M. Rodolpe Balmer était fort indisposé, qu'il ne pourrait sans doute pas venir avant plusieursjours.

Le baron fut très affligé, car, depuis quelque temps surtout, il avait pour Rodolphe une amitié véritable, il le considérait comme son ami le plus sûr, le plus dévoué, comme son unique sauveur.

Laure ne se coucha point de la nuit, et demeura livrée à toute sa douleur. Néanmoins, elle ne pouvait laisser planer davantage un odieux soupçon sur Rodolphe ; elle avait inutilement essayé de le voir; personne ne devait encore pénétrer dans la prison.

Madame de Courteuil n'avait donc plus à balancer : elle écrivit à la police que Rodolphe était complètement innocent dans toute cette affaire ; qu'il avait eu la conviction profonde en vendant ces bijoux, que jamais ils n'avaient appartenu à d'autres qu'à la fille de M. de Lonsdorf ; qu'elle-même l'avait chargé de les vendre le plus secrètement possible, et que les douze cents louis, elle les avait reçus immédiatement de Rodolphe, qui, certes, devait croire que le mauvais état des affaires de M. de Lonsdorf avait seul déterminé madame de Courteuil à vendre ses diamants. Elle convenait pourtant que ces trois parures étaient à Franciska ; d'un mot, il serait facile de prouver jusqu'à l'évidence qu'elles n'avaient pas été soustraites. Mais ce mot, un serment sacré défendait à Laure de le dire. Franciska seule pouvait la dégager d'un pareil serment.

Madame de Courteuil avait écrit cette lettre, dans l'espérance que Rodolphe ne serait pas retenu plus longtemps ; mais à peine l'eut-elle envoyée, qu'elle s'en repentit presque, car il

lui semblait impossible maintenant que son père ne fût pas bientôt informé du soupçon qui pesait sur elle.

Le jour se levait, sombre et pluvieux. Sept heures venaient de sonner. Laure, accablée de fatigue, s'était endormie dans un fauteuil, et des rêves pénibles agitaient son sommeil.

Tout-à-coup la porte de sa chambre s'ouvre avec violence. Laure s'éveille en sursaut. Elle voit devant elle son père, dont les vêtements en désordre, à peine attachés, montrent qu'il vient sans doute de se lever précipitamment. Il est d'une pâleur mortelle; une épouvante mêlée de colère apparaît dans toute sa physionomie; ses yeux sont fixes, hagards; ses cheveux blancs sont presque droits sur sa tête. Un mouvement convulsif fait trembler tout son corps.

Laure est saisi d'effroi.

Le vieillard tient une lettre dans sa main frissonnante.

—Que vient-on de m'apprendre? s'écrie-t-il sourdement.

Laure a compris tout de suite ce dont il s'agit.

—La fille du baron Lonsdorf accusée d'un vol! poursuit le vieux gentilhomme avec une inflexion déchirante. Que veut dire ceci?.....

— Mon père! mon père! dit Laure d'une voix brisée, en s'élançant vers lui pour le serrer dans ses bras. Oh! c'est une calomnie indigne, vous ne la croyez point!

— Non, certes!... autrement, vous seriez déjà morte, madame!

Et l'accent du vieillard est terrible.

—Oui, je mériterais la mort! s'écrie-t-elle, avec une douloureuse énergie; je la mériterais, si seulement mon père m'avait soupçonnée un instant. Mais, Dieu merci, mon âme vous est connue, et je suis digne de vous!...

—Je l'espère... je n'en doute pas, ma fille! Mais pourtant que signifie cette lettre? Voyez: c'est un magistrat des plus respectables qui m'écrit, c'est un homme pour qui j'ai la plus haute estime, et qui m'honore de son amitié... Lisez; lisez donc, ma fille, ajoute-t-il vive-

ment en lui présentant la lettre. Si j'en dois croire ce magistrat, vous pouvez être arrêtée d'un moment à l'autre sous la prévention de vol?... C'est grâce à lui, me donne-t-il à entendre, que vous êtes libre encore, et il vous conseille de passer en France sur-le-champ!... Ma fille accusée de vol! — mais c'est un mensonge, un mensonge infâme!..— C'est encore, j'en ai la conviction, quelque lâche manœuvre de mes ennemis!..

— Je vous jure que je suis innocente, mon père, dit Laure avec une dignité pleine de calme, en lui rendant la lettre.

—Mais de quel air tu me dis cela, ma fille? Quoi! tu peux conserver ton sang froid devant un pareil outrage? Quoi! ton cœur ne se brise pas d'indignation? Moi, qui suis vieux, je sens la fureur bouillonner dans mes veines!... Oh! je ne sais de quelle main tombe cette injure qui me déshonore, mais il me faut une vengeance prompte, éclatante!

— La meilleure vengeance, mon père, c'est de répondre par le mépris à de si lâches attaques.

— Le mépris, ma fille, ce n'est point assez! Mais enfin, dis-moi, je t'en conjure, par quel hasard le nom de ta cousine et de son mari se trouve mêlé au tien dans cette lettre. Il me semble, si j'ai bien compris, qu'on t'accuse d'avoir gardé frauduleusement des bijoux que Franciska t'aurait prêtés?... C'est une lâche et stérile imposture! Franciska ne t'a jamais prêté de bijoux!...

— Si, mon père, répondit Laure avec une douloureuse hésitation. Elle m'avait confié ses plus beaux diamants, avant notre départ de Bâle...

— Et qu'en as-tu fait?

— Je ne vous le cache pas, mon père, j'ai chargé M. Rodolphe de les vendre. Il croyait que ces bijoux m'appartenaient...

— Malheureuse!.. mais non, c'est impossible!.. ou bien tu n'as fait que remplir les intentions de ta cousine.... Allons, explique-toi!

— Je ne le puis encore, mon père, non, je ne le pourrais sans crime, sans lâcheté! Je

me borne à vous dire que je ne crois pas avoir le plus léger reproche à me faire. Je n'accuse personne..... mais d'un mot il me serait facile d'anéantir une si absurde accusation!

— Eh bien! dis-le donc sur-le-champ ce mot, je te l'ordonne!...

— Encore une fois, je suis obligée de me taire. J'ai promis... Demain, peut-être, il me sera permis de parler!...

— Demain! Demain, il ne sera plus temps! interrompit M. de Lonsdorf avec un désespoir plein de colère. Demain, les interrogations... la prison peut-être...

Et le vieillard n'eut pas la force d'en dire davantage. Il se laissa tomber dans un fauteuil, pâle, anéanti. De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

XIV.

Cependant l'innocence de Rodolphe a paru trop évidente pour qu'on le retînt davantage en prison. Il est rendu à la liberté.

Mais la tristesse est toujours au fond de son cœur, son désespoir est plus sombre et plus amer. Maintenant il ne peut chasser loin de lui ce doute affreux qui l'assiége, qui le torture. Laure a réellement emprunté les bijoux de sa cousine avant de partir pour Strasbourg. Cela même, Laure ne le nie point, mais elle ne peut dire la raison mystérieuse

qui l'a décidée à vendre ces objets précieux confiés à sa garde. Certes un secret fatal doit se cacher au fond de ces paroles vagues, ambigües, embarrassées.

A peine délivré, Rodolphe courut chez madame de Courteuil. Le vieux Robert hésite à l'introduire. Mais Rodolphe presse, insiste; il déclare qu'un entretien avec madame de Courteuil est indispensable pour lui comme pour elle.

— Ah ! monsieur, vous la trouverez bien changée cette pauvre maîtresse ! dit le fidèle domestique avec un soupir. Je ne sais pas, mais un malheur se prépare, un malheur plus grand que tous ceux qui ont déjà fondu sur nous !

— Allez, mon brave Robert, avertissez bien vite madame de Courteuil que je demande à la voir quelques instants, mais sans retard. Surtout que M. de Lonsdorf ne sache pas que je suis ici... Je vous en conjure, mon ami, ne lui dites rien encore. Il faut que je parle à sa fille, mais sans témoin.

Robert s'éloigne et revient quelques moments après pour avertir Rodolphe qu'il peut entrer.

Rodolphe sent son cœur bondir dans sa poitrine, quand il aperçoit Laure qui vient à lui avec empressement.

— Ah ! c'est vous ! c'est vous, enfin, Rodolphe !...

Et tout en larmes, elle se jette dans les bras de Balmer. Ils restent quelques instants muets l'un et l'autre, immobiles, sanglotant, et leurs pleurs se confondent dans cette longue et douloureuse étreinte.

— Laure, dit Rodolphe avec l'accent de la prière, au nom du ciel, par tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, parlez, ne gardez pas plus longtemps ce funeste silence ! Je le sais, d'un mot vous pourriez fermer la bouche à vos accusateurs.....

— Oui, d'un mot, répond Laure d'une voix sourde et brisée. Mais ce mot, je ne puis le dire !

— Oh ! si ce n'est pour moi, Laure !... du

moins pour votre père, disculpez-vous.....

— Me disculper, Rodolphe ! Vous me croyez donc coupable ?

— Moi ! que je meure avant de concevoir une pareille idée !... Je sais que vous êtes pure comme le ciel, que tous les cœurs sont flétris et corrompus en comparaison du vôtre... Mais tout le monde ne vous connaît pas comme je vous connais... D'ailleurs la méchanceté, la calomnie ont tant de prise sur la vertu elle-même !... Et puis, vous ne l'ignorez pas, votre père a des ennemis, des envieux qui voudraient le punir du nom qu'il porte... Il faut absolument que vous confondiez l'imposture !...

— Je ne le puis encore, Rodolphe. Oh ! croyez-moi, je voudrais bien pouvoir dire toute la vérité... mais si vous saviez !... C'est un secret, un secret terrible qui me ferme la bouche !.....

— Ce secret, madame Horner doit le connaître ! reprit impétueusement Rodolphe. Pourquoi donc ne parle-t-elle pas ? Pourquoi

laisse-t-elle accabler son amie d'enfance, sa meilleure amie?

— Hélas! oui, pourquoi? murmura-t-elle avec un soupir.

— Mais je ne puis maintenant paraître chez votre cousine après ce qui s'est passé entre moi et son mari; la porte de cette maison m'est fermée pour toujours. Oh! que ne donnerais-pas, Laure, pour avoir la possibilité d'échanger quelques paroles avec madame Horner! Je suis convaincu, pauvre amie, qu'il existe un secret entre vous deux, un secret que je ne puis pénétrer... Mais n'importe, je saurai bien dicter à cette femme, sans énergie, la conduite qu'elle doit tenir. Comment se fait-il qu'elle ne trouve pas le moyen de neutraliser les perfides insinuations de son mari. Ces bijoux étaient à elle; je n'en puis plus douter maintenant; mais certes, vous n'avez pu vous en défaire sans le consentement de Franciska... Ce consentement, vous l'aviez sans doute...

— Je l'avais! répond Laure avec vivacité.

— Vous en convenez donc?... Oh! merci, merci, Laure! Maintenant je suis tranquille!

Un poids horrible ne charge plus mon cœur. C'est Horner, c'est lui, ce misérable qui a juré votre perte, et qui fait tourner contre vous de fatales apparences; mais il en sera pour sa honte, pour son infamie! A présent, Laure, je puis le dire, le crier partout!... Je suis fort de vos paroles : Vous m'avez avoué que cette vente, Franciska l'a faite par vos mains, que vous aviez son consentement.....

— Rodolphe, je vous en conjure, ne dites rien! interrompit madame de Courteuil d'un air suppliant. Pas d'indiscrétion qui pourrait avoir des conséquences déplorables. Oh! n'abusez point de quelques paroles échappées à la violence de mon désespoir. Je vous répète que c'est un secret terrible, un secret de vie et de mort. J'ai promis, j'ai juré de mourir plutôt que de révéler un mystère dont je serai peut-être victime, mais qui ne doit pas sortir de mon sein. Hélas! continua-t-elle avec attendrissement, pourquoi n'ai-je pas seule à souffrir de ce funeste silence! Je ne me plaindrais pas! Mais mon pauvre père qui succombera peut-être à sa douleur, mais vous, Ro-

dolphe, vous, noble et généreux ami, sur la tête duquel a plané par ma faute un atroce soupçon!... Oui, vous avez été interrogé, mis dans un cachot, comme ces malfaiteurs que la société abhorre!... Et mois eule j'étais coupable!... Moi seule j'aurais dû être punie!

— Laure, oh! vous avez juré de me réduire au désespoir! s'écria Rodolphe dont la poitrine semblait gonflée de sanglots. Vous êtes inflexible! mes prières, mes larmes, mes angoisses, rien ne vous touche...

— Rodolphe, osez-vous me parler si cruellement? Moi, qui serais morte heureuse de vous épargner la moindre peine! Est-il possible que vous me jugiez si mal! Mais de grâce, n'insistez pas davantage; je ne pourrais vous satisfaire, je ne pourrais parler, et votre chagrin me briserait le cœur inutilement! Soyez sûr que j'ai hâte encore plus que vous de faire taire les calomnies infâmes qui me noircissent, et de couvrir de honte ceux qui cherchent à me déshonorer... Mais le moment n'est pas venu, il faut que j'attende...

—Laure, oh ! par pitié, ne tardez pas davantage! Je voudrais en vain vous le cacher... Bientôt vous ne serez plus libre. Je sais que d'un jour à l'autre on doit vous arrêter... c'est bien horrible à dire, mais enfin, ce n'est que trop véritable. J'ai la conviction tout comme vous que tôt ou tard un procès criminel tournerait à la confusion de ceux qui vous accusent, mais songez donc à cette effrayante situation !.. Vous, la fille d'un gentilhomme, vous femme, paraître devant un tribunal... être accusée de la plus honteuse action , quand d'un mot , vous pourriez faire écrouler tout cet échafaudage de ruses et de mensonges !.. Mais vous êtes inébranlable, je le vois bien , mes supplications restent vaines. Eh bien ! je vais trouver votre père !... Je lui dirai que vous êtes victime de quelque secret dont madame Horner seule a connaissance ; je le conjurerai de joindre ses prières aux miennes, pour vaincre votre silence obstiné...

—N'en faites rien, je vous en supplie, Rodolphe, ne voyez pas mon père !.. Mais attendez encore.. Il faut que je voie d'abord Franciska

en particulier. Jusqu'à présent je ne l'ai pu. Elle était trop gravement malade pour qu'il me fût possible d'arriver jusqu'à elle... ou plutôt c'est M. Horner qui m'empêchait d'avoir avec sa femme un entretien qui peut changer en un instant la face des choses !...

— Oui, c'est Horner, poursuivit Rodolphe avec amertume. Oh! le lâche! Il me paiera un jour tout ce que vous avez souffert, tout ce que vous souffrez!... Mais non, Laure, je ne puis attendre!... Je vous répète qu'un mandat d'amener est peut-être, au moment où je vous parle, décerné contre vous. Il faut absolument que je prévienne M. de Lonsdorf.

— Voulez-vous donc le tuer? s'écria Laure en essayant de retenir Balmer.

A l'instant même la porte s'ouvrit et Robert entra tout effaré.

—Madame!... Madame!... dit-il d'une voix sourde, et presque inintelligible, votre père se meurt!...

— Ah!...

Et déjà Laure s'est élancée hors de son appartement. Elle court vers la chambre du baron de Lonsdorf; Balmer la suit.

XV.

Quand Laure entra chez son père, il ne donnait plus signe de vie. Etendu sans mouvement sur le parquet, il était d'une pâleur cadavereuse; sa tête avait heurté violemment contre un meuble, et saignait.

Laure, épouvantée, crut qu'elle arrivait trop tard, et poussa de longs gémissements. Elle demeurait agenouillée près du vieillard, et lui appuyait une main sur le cœur, pour tâcher de sentir un dernier battement.

Cependant Rodolphe et le vieux domestique

relevèrent M. de Lonsdorf qu'ils placèrent sur son lit. Rodolphe, qui possédait quelques connaissances en médecine, s'empressa d'employer tous les remèdes nécessaires dans un évanouissement, et bientôt il eut acquis la certitude que M. de Lonsdorf respirait encore. Madame de Courteuil laissa éclater sa joie en exclamations délirantes, quand elle vit son père rouvrir les yeux.

Elle s'élance vers lui pour le serrer dans ses bras, et le couvrir de larmes et de caresses; mais à peine avait-elle approché ses lèvres des lèvres du vieillard, que celui-ci se redresse tout-à-coup comme un cadavre à la secousse du galvanisme, et la repousse d'une main avec horreur.

—Va-t'en, malheureuse! va-t'en! s'écrie-il d'une voix sourde et profonde.

Laure demeure interdite et muette; mais elle tend vers son père des bras suppliants, et fond en larmes.

— Je te défend l'entrée de cette chambre! reprend M. de Lonsdorf, dont les yeux tout-à-

l'heure presque éteints ont l'air de flamboyer. Sors, sors à l'instant même, et ne reparais jamais devant moi!...

Laure a compris soudain à la colère du vieillard, qu'elle essaierait en vain de le calmer; qu'une justification incomplète ne ferait que l'exaspérer davantage. Un moment elle est prête à tomber aux genoux de son père, à lui dire toute la vérité, mais elle ne le peut sans commettre la plus affreuse trahison : un serment solennel enchaîne sa langue; elle a promis à Franciska de se taire jusqu'au jour où Franciska lui permettrait de tout dire.

Laure n'osait plus soutenir les regards foudroyants de son père; néanmoins elle hésitait encore à sortir, espérant toujours quelque parole plus douce qui lui permettrait de rester. Mais l'injonction du vieux gentilhomme se réitère avec plus de courroux. Elle n'hésite donc plus, et se retire, la tête penchée sur sa poitrine, les yeux gros de pleurs.

Rodolphe s'efforce inutilement de fléchir la

colère de M. de Lonsdorf. Celui-ci ne veut rien entendre. Néanmoins il adresse quelquelques mots affectueux et paternels à Rodolphe; il le remercie avec attendrissement :

— Brave et digne jeune homme, vous avez fait pour un pauvre vieillard tout ce qu'un ami généreux et dévoué pouvait faire! Mettez votre main dans la mienne; elles sont pures toutes deux, et peuvent se toucher sans crainte. Mais allez, croyez-moi, ne restez pas davantage dans cette maison où vient d'entrer la honte! Ah! c'est déjà un trop cruel malheur pour vous de nous avoir connus!... C'est nous qui sommes cause qu'un soupçon flétrissant a pesé sur votre tête... Si vous n'aviez jamais mis le pied dans cette demeure, vous n'auriez pas vu s'ouvrir devant vous les portes d'une prison, comme un vil criminel!... Oh! partez! soyez heureux! soyez béni! Jusqu'au dernier soupir le vieillard formera des vœux pour votre bonheur!

Rodolphe épuise vainement toute l'éloquence du cœur et de la persuasion, pour dé-

montrer à M. de Lonsdorf l'innocence de sa fille. Celui-ci, pour toute réponse, présente à Rodolphe une autre lettre non signée qu'il vient de recevoir : cette lettre annonce positivement l'arrestation de madame de Courteuil pour le lendemain matin. On n'a tant tardé à s'emparer d'elle que pour donner au baron le temps de s'enfuir avec sa fille.

Rodolphe demeure anéanti.

— Et vous allez partir, n'est-ce pas? demande-t-il d'une voix tremblante.

— Non, non, pas de fuite! répond le vieillard solennellement. Mais soyez tranquille, mon jeune ami, poursuit-il avec un sourire triste et amer; tout s'arrangera pour le mieux. Ma fille ne sera pas arrêtée, je vous le jure. Il n'y aura pas de prison, pas de procès.... Encore une fois, soyez parfaitement tranquille. Je suis obligé de vous dire adieu; séparons-nous, mon cher monsieur Rodolphe.... Cette lettre m'a bouleversé l'esprit, comme vous voyez, et j'ai besoin de me remettre un peu... La circonstance est grave, j'en conviens,

et demande quelque réflexion; mais nous en viendrons à bout, je vous le promets. Adieu, pas d'inquiétude.

Rodolphe se leve aussitôt, n'osant pas rester davantage. Ces dernières paroles l'avaient rempli d'une crainte vague et sombre, mêlée pourtant de quelque espérance : peut-être en effet, M. de Lonsdorf avait-il un moyen infaillible pour conjurer l'orage qui se préparait ?

Mais au moment où Rodolphe saluait le baron et se disposait à sortir, M. de Lonsdorf, qui paraissait fort ému, lui fit signe de s'approcher.

— Mon ami, dit-il avec une inflexion douce et pénétrante, venez auparavant ! venez que je vous embrasse !... On est si heureux de pouvoir presser un noble cœur contre le sien !

Rodolphe se jeta vivement dans les bras de de M. de Lonsdorf, et leurs pleurs se mêlèrent.

— Quoi qu'il arrive, je compte sur vous pour me défendre ! poursuivit le baron d'une

voix lente et grave. Jeune homme, jeune homme, recevez la bénédiction du vieillard!

Rodolphe était si plein d'émotion qu'il ne pouvait prononcer un seul mot; mais ses larmes parlaient pour lui.

Cet adieu avait quelque chose de lugubre et de poignant. Rodolphe s'éloigna, le cœur gonflé.

Mais Laure ne peut se résoudre à passer plus long-temps pour coupable. Le courroux de son père l'a foudroyée. Ce n'est pas la prison, ce n'est pas la mort qu'elle redoute : elle craint d'empoisonner les derniers jours de ce malheureux père, dont elle devait être le soutien et la consolation!

A peine Laure a-t-elle quitté la chambre de M. de Lonsdorf, qu'elle sort précipitamment de la maison sans dire à Robert où elle va. Cependant le vieux domestique est effrayé de la voir si pâle, si émue; il s'approche d'elle en tremblant, et malgré la vénération profonde qu'il a toujours eue pour sa jeune maîtresse, il lui fait des questions. Madame de Courteuil ne l'entend pas même; elle sort.

Elle a bientôt franchi la distance qui la sépare de la maison de M. Horner. Celui-ci était absent lorsqu'elle arrive ; mais on veut lui refuser la porte, en lui disant que madame Horner est toujours hors d'état de recevoir personne. Laure insiste, elle parle avec une dignité si pleine d'énergie, que les domestiques ne peuvent l'empêcher d'entrer malgré l'ordre qu'il ont reçu. Elle pénètre dans la chambre de Franciska.

Celle-ci était étendue dans une chaise longue, enveloppée d'une chaude pélerine comme en hiver, et grelotait devant le feu.

Au bruit que fait la porte en s'ouvrant, madame Horner tourne la tête avec un tressaillement convulsif. Elle reconnaît Laure, et ne peut retenir un cri.

— C'est toi ! dit-elle en s'élançant vers madame de Courteuil. Ah ! pauvre amie ! combien j'avais hâte de te voir !...

— Et moi !... j'ai forcé ta porte !... On me défend d'entrée de ta chambre.

— Oui, je m'en doutais, répond Franciska.

Je voulais t'écrire, mais je n'ai pas osé. Tous les gens de cette maison me trahiraient! oui, tous!... On m'observe, on m'épie!... Hélas! hélas! que je suis malheureuse!

— Franciska, dit Laure d'une voix grave et profondément triste, il y a quelqu'un de plus malheureux que toi encore!... C'est mon père!... Il me croit coupable!... Il va mourir!... si je ne le tire pas aujourd'hui même de cette horrible croyance!...

— Laure! je t'en conjure, ne dis rien encore!... tout s'éclaicira!.. Mais je suis perdue si tu parles...

— Mon père est mort, si je me tais plus longtemps!...

— Dieu, si tu savais, Laure, continue Franciska avec un accent de terreur indéfinissable, mon mari se doute de quelque chose... Mais enfin il n'est sûr de rien encore!... il n'aura jamais de preuves!... Oh!... s'il venait à découvrir... Laure, je voudrais être morte!

— Mais tu n'es pas coupable, Franciska. Tu n'as été qu'imprudente. Il est impossible

que ton mari ne te pardonne pas, si tu lui fais un aveu sincère de tout ce qui s'est passé...

— Moi, jamais, non!... Dailleurs il ne me croirait pas!... Comment lui faire entendre que je ne suis pas coupable, quand il saurait qu'un jeune homme est venu la nuit dans ma chambre à coucher?... Non! il me traiterait d'infâme, de misérable! et je serais éternellement forcée à rougir devant lui!... Et tout le monde connaîtrait ma faute!... Laure, je ne pourrais plus lever la tête!... je serais perdue de réputation!... Oh!... l'honneur d'une femme, Laure, c'est la bonne opinion qu'on a d'elle, et cette opinion détruite, on n'a plus qu'à mourir!

— Franciska, je t'en supplie, crois-en les conseils de mon amitié; je vois les choses d'un œil plus froid, plus juste que toi-même... Franchement, je crois connaître un peu mieux le monde que ma pauvre chère Franciska... Tu ne seras pas du tout perdue d'honneur! Ton mari n'aura pas d'ailleurs le moindre intérêt à divulguer ce qui s'est passé entre toi

et cet infâme Gaspard. Ou bien peut-être aura-t-il le moyen de prouver que tu es la victime des machinations perfides de ce misérable, et que tu as cédé par crainte à ses menaces. Le véritable, le seul voleur dans toute cette affaire, c'est Gaspard ; oui, je suis presque sûre que l'odieux retombera sur lui seul, et que c'est contre lui que se dirigeront les poursuites de la justice.

— Mais tu ne songes donc pas, Laure, qu'il existe une lettre, une lettre qui m'accuse, et que cet homme peut produire à chaque instant comme une preuve accablante, irrécusable? Cette lettre, je me la rappelle confusément, mais je me souviens que les expressions sont d'un vague... oui, d'une exaltation folle qui prête aisément aux conjectures, aux suppositions malveillantes. Non, non, chère amie, ne disons rien encore à M. Horner!... Tu vois, c'est plus que la vie, oh! cent fois plus, que je te demande à mains jointes, c'est l'honneur!

— L'honneur, Franciska! répond Laure avec un peu d'amertume; mais consiste-t-il à

faire ce que tu fais ? Tu laisses tomber sur ton amie, sur ta cousine, une accusation affreuse ; c'est jeter la douleur et la honte dans une famille !.. Tu brises trois cœurs d'un seul coup ! car je ne te parlais pas de Rodolphe !... Penses-tu donc qu'il souffre moins que mon père ? Rodolphe me croit coupable...

— Rodolphe !... oh ! c'est indigne à lui !... Cet homme-là est donc comme tous les autres !... sans générosité, sans confiance ? Ne lui suffit-il pas de savoir qu'un secret impossible à dire t'empêche d'avouer la raison qui t'a fait vendre ces bijoux ?.....

— Non, cela ne suffit point malheureusement ! Je te répète qu'il doute à présent de mon innocence. Et c'est horrible pour moi d'être soupçonnée d'un crime par un homme qui devrait me défendre contre la terre entière !... Hélas ! ajouta-t-elle avec tristesse, et il me défendra contre tous, jusqu'au dernier moment ; mais c'est contre son cœur, contre sa conviction qu'il ne peut me défendre !... Écoute, Franciska, ne fais pas encore de confidence à ton mari, puisque tu n'en as

pas la force. Mais permets au moins que je dise à mon pauvre père toute la vérité pour l'empêcher de mourir, que j'éclaire Rodolphe pour mériter son estime, et ne point lui faire horreur !...

— Oh! tu le veux donc, Laure! dit Franciska avec désespoir. Eh bien! je ne te le défends plus; tu es libre!... Mais écoute, je t'avertis d'une chose : si mon mari apprend ce qui s'est passé, je n'attends pas sa colère. Je me tuerai auparavant.

— Décidément tu es folle, ma pauvre Franciska. Tu m'affliges!... Hélas! tu le veux donc?...Je vais reparaître devant mon père sans pouvoir lui dire enfin : Je suis innocente ! Il m'a déjà chassée de sa présence! maintenant il va me maudire !... Adieu!...

Elle se lève et se dirige vers la porte. Franciska la retient.

— Attends, attends quelques minutes encore. Ne me quitte pas ainsi!... Au nom du ciel!... Laure!... au nom de notre amitié!... garde jusqu'à demain le silence!... Cette nuit,

je réfléchirai!... Je vais prendre une détermination. Écoute, il se pourrait qu'aujourd'hui même j'eusse le courage de tout dire à M. Horner... Mais, il faut des préparations... il faut que je l'éprouve d'abord...

— Franciska, veux-tu que je reste auprès de toi pour te donner quelque énergie? Je parlerai moi-même! Je le forcerai bien de croire que tu n'es pas coupable, et que tu es toujours pure et digne d'être aimée. Dis, veux-tu que je te seconde dans cet aveu si nécessaire?...

— Non, je t'en supplie, ne te montre pas aux yeux de M. Horner, tu sais trop bien ses préventions injustes. Ta présence seule le disposerait à la colère, et je n'aurais plus la force de prononcer une parole. Adieu, généreuse amie; tout ce que je te demande c'est de me garder le secret jusqu'à demain. Non, tu ne peux me refuser cette grâce que j'implore à genoux!... Je te le jure!... demain, que j'aie ou non parlé, tu es dégagée de ton serment, et je n'aurai pas de reproches à te faire : tu es ma libératrice, tu es ma sœur bonne et dé-

vouée !... Oh ! comme avec joie je mourrais pour t'épargner une larme !... Mais la vie, ce n'est rien, Laure !... L'honneur, la réputation, c'est là tout pour une femme !

— Pauvre amie, je te plains ! dit Laure en l'embrassant avec une douloureuse effusion. Tu es l'esclave de l'opinion des hommes, des préjugés aveugles du monde !... Eh ! qu'importe ce qu'on pense de nous quand notre conscience est pure et sans reproche ? Crois-tu donc que cette ridicule accusation de vol m'épouvanterait un moment si je n'avais devant les yeux l'affliction de mon vieux père et celle de Rodolphe ?. . Mais, adieu ! persévère dans ta noble et sage résolution. J'attendrai jusqu'à demain, je te le jure.

Les deux amies s'embrassent encore dans une longue et douloureuse étreinte. Madame de Courteuil sort de la chambre.

ÉPILOGUE.

Cette nuit-là devait-être fatale.

M. de Lonsdorf s'était couché sans voir sa fille ; il n'avait pas voulu la recevoir. Mais à peine le vieillard s'était-il mis au lit qu'une pensée funeste et terrible avait torturé son cœur ! Le lendemain même des gens de police pénétreraient dans sa maison pour arrêter sa fille, soupçonnée d'un vol infâme.

M. de Lonsdorf ne peut croire Laure coupable d'une action aussi basse, aussi flétrissante ; mais pourtant elle n'a pas réussi encore à se disculper; elle ne dit rien pour sa défense et se réfugie dans mille dénégations vagues et confuses.

Le vieillard a son projet , projet sombre et sinistre : après avoir lutté bien longtemps contre une idée infernale qui l'assiége, il se lève. Il ouvre une armoire et prend une paire de pistolets qu'il charge.

Une heure encore il se promène de long en large dans sa chambre comme un homme qui

médite et réfléchit profondément, avant de prendre un parti décisif, irrévocable.

Le jour commençait à paraître.

Laure n'avait point fermé l'œil de la nuit ; mais accablée de lassitude elle s'était jetée à demi vêtue sur son lit pour goûter quelques instants de repos.

Soudain sa porte s'ouvre bruyamment. Elle se dresse avec cet effroi convulsif d'un homme qu'on éveille en sursaut. Elle voit au milieu de sa chambre un espèce de fantôme aux yeux flamboyants qui tient d'une main deux pistolets, de l'autre un flambeau.

Toujours ferme et courageuse elle ne laisse pas même échapper le moindre cri. Elle regarde, appuyée sur son coude, et reconnaît son père.

— Il faut mourir ! dit M. de Lonsdorf en s'approchant d'elle et posant le flambeau sur la cheminée.

Alors une scène effrayante pleine de fureur, de larmes et de tendresse s'engage entre le père et la fille. Laure proteste en vain de

son innocence. Le vieillard, inflexible, lui répond qu'elle a déshonoré le nom qu'elle porte, et que la mort seule, une mort sanglante et prompte peut la soustraire à la honte, à l'opprobre.

— O mon père, attendez quelques heures!... je pourrai parler.

Voilà ce que la malheureuse Laure ne cesse de répéter en joignant les mains. M. de Lonsdorf reste impitoyable.

—C'est pour gagner du temps! s'écrie-t-il; mais notre heure est sonnée à tous deux. Allons, à genoux, misérable enfant!... demande pardon à Dieu et à ton père!..... Oui, reçois de ton père ce dernier baiser et la mort!

M. de Lonsdorf pressait déjà la détente on sonne bruyamment à la porte d'entrée.

—Ah! dit-il d'une voix sourde, on vient pour l'arrêter!... Allons!

Et soudain un coup de feu se fait entendre. La porte s'ouvre avec fracas. Le vieux domestique et Rodolphe Balmer s'élancent dant la chambre.

M. de Lonsdorf était évanoui. Laure se tordait les mains et appelait au secours. La main tremblante du vieillard avait fait dévier la balle du pistolet, qui s'était aplatie contre une muraille.

— Laure est innocente! s'écrie Rodolphe.

Mais Laure seule peut l'entendre. M. de Lonsdorf demeurait immobile comme un cadavre.

— Franciska n'existe plus! dit Rodolphe d'une voix brisée.

Laure jette des cris lamentables.

Bientôt pourtant M. de Lonsdorf reprend connaissance. Il voit Rodolphe; il le supplie d'avoir pitié d'un vieillard deshonoré qui n'a plus de refuge que dans la tombe.

— Tuez-moi, s'écrie-t-il avec une inflexion déchirante. Oh! tuez le père et la fille!

Mais il apprend que Franciska est morte, qu'elle a bu du poison la nuit même, et qu'une lettre écrite par elle, avant de rendre le dernier soupir, prouve d'une manière irréfragable l'innocence de Laure. La malheureuse

Franciska, placée entre sa propre honte et l'opprobre de sa meilleure amie, n'avait pu trouver que la mort pour échapper à cette affreuse alternative. Elle n'avait jamais osé dire à son mari qu'elle n'était pas coupable, qu'elle n'était qu'imprudente; Hélas! elle avait mal compris ce que c'est que *l'honneur d'une femme*.

Quelques mois après cette horrible catastrophe, on découvrit dans une des plus sauvages montagnes de l'Oberland, au fond d'un précipice, le cadavre d'un homme à demi dévoré par les oiseaux de proie : c'était Gaspard.

Albéric, désespéré, ne survécut point longtemps à la mort d'une femme qu'il regardait comme sa victime.

Ce fut seulement deux années plus tard que Rodolphe et Laure se marièrent.

FIN.

